

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

1950

771

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE
(Diplôme d'État)

DOCTEUR **André SAUSSE**

né le 13 Octobre 1920 à Bourges

présentée et soutenue le 5 Juillet 1950

Président Monsieur le Professeur **LAVIER**

POPULATIONS PRIMITIVES DU MARONI (Guyane Française)

PARIS

INSTITUT GÉOGRAPHIQUE NATIONAL

1951

Docteur André SAUSSE

POPULATIONS PRIMITIVES
DU MARONI
(Guyane Française)

PARIS
INSTITUT GÉOGRAPHIQUE NATIONAL

1951

Docteur André SAUSSURE

POPULATIONS PRIMITIVES

DU MARONI

(Guyana)



A L'INSTITUT GÉOGRAPHIQUE NATIONAL

A l'Institut Géographique Jean Hurault
cette thèse de doctorat est soumise

A son Excellence Monsieur le Ministre de l'Instruction Publique

Chap. I. — L'INSTITUT LAVIER — 1
Chap. II. — L'INSTITUT LAVIER — 2
Chap. III. — L'INSTITUT LAVIER — 3
Chap. IV. — L'INSTITUT LAVIER — 4
Chap. V. — L'INSTITUT LAVIER — 5
Chap. VI. — L'INSTITUT LAVIER — 6
Chap. VII. — L'INSTITUT LAVIER — 7
Chap. VIII. — L'INSTITUT LAVIER — 8
Chap. IX. — L'INSTITUT LAVIER — 9
Chap. X. — L'INSTITUT LAVIER — 10
Chap. XI. — L'INSTITUT LAVIER — 11
Chap. XII. — L'INSTITUT LAVIER — 12
Chap. XIII. — L'INSTITUT LAVIER — 13
Chap. XIV. — L'INSTITUT LAVIER — 14
Chap. XV. — L'INSTITUT LAVIER — 15
Chap. XVI. — L'INSTITUT LAVIER — 16
Chap. XVII. — L'INSTITUT LAVIER — 17
Chap. XVIII. — L'INSTITUT LAVIER — 18
Chap. XIX. — L'INSTITUT LAVIER — 19
Chap. XX. — L'INSTITUT LAVIER — 20
Chap. XXI. — L'INSTITUT LAVIER — 21
Chap. XXII. — L'INSTITUT LAVIER — 22
Chap. XXIII. — L'INSTITUT LAVIER — 23
Chap. XXIV. — L'INSTITUT LAVIER — 24
Chap. XXV. — L'INSTITUT LAVIER — 25
Chap. XXVI. — L'INSTITUT LAVIER — 26
Chap. XXVII. — L'INSTITUT LAVIER — 27
Chap. XXVIII. — L'INSTITUT LAVIER — 28
Chap. XXIX. — L'INSTITUT LAVIER — 29
Chap. XXX. — L'INSTITUT LAVIER — 30
Chap. XXXI. — L'INSTITUT LAVIER — 31
Chap. XXXII. — L'INSTITUT LAVIER — 32
Chap. XXXIII. — L'INSTITUT LAVIER — 33
Chap. XXXIV. — L'INSTITUT LAVIER — 34
Chap. XXXV. — L'INSTITUT LAVIER — 35
Chap. XXXVI. — L'INSTITUT LAVIER — 36
Chap. XXXVII. — L'INSTITUT LAVIER — 37
Chap. XXXVIII. — L'INSTITUT LAVIER — 38
Chap. XXXIX. — L'INSTITUT LAVIER — 39
Chap. XL. — L'INSTITUT LAVIER — 40
Chap. XLI. — L'INSTITUT LAVIER — 41
Chap. XLII. — L'INSTITUT LAVIER — 42
Chap. XLIII. — L'INSTITUT LAVIER — 43
Chap. XLIV. — L'INSTITUT LAVIER — 44
Chap. XLV. — L'INSTITUT LAVIER — 45
Chap. XLVI. — L'INSTITUT LAVIER — 46
Chap. XLVII. — L'INSTITUT LAVIER — 47
Chap. XLVIII. — L'INSTITUT LAVIER — 48
Chap. XLIX. — L'INSTITUT LAVIER — 49
Chap. L. — L'INSTITUT LAVIER — 50
Chap. LI. — L'INSTITUT LAVIER — 51
Chap. LII. — L'INSTITUT LAVIER — 52
Chap. LIII. — L'INSTITUT LAVIER — 53
Chap. LIV. — L'INSTITUT LAVIER — 54
Chap. LV. — L'INSTITUT LAVIER — 55
Chap. LVI. — L'INSTITUT LAVIER — 56
Chap. LVII. — L'INSTITUT LAVIER — 57
Chap. LVIII. — L'INSTITUT LAVIER — 58
Chap. LIX. — L'INSTITUT LAVIER — 59
Chap. LX. — L'INSTITUT LAVIER — 60
Chap. LXI. — L'INSTITUT LAVIER — 61
Chap. LXII. — L'INSTITUT LAVIER — 62
Chap. LXIII. — L'INSTITUT LAVIER — 63
Chap. LXIV. — L'INSTITUT LAVIER — 64
Chap. LXV. — L'INSTITUT LAVIER — 65
Chap. LXVI. — L'INSTITUT LAVIER — 66
Chap. LXVII. — L'INSTITUT LAVIER — 67
Chap. LXVIII. — L'INSTITUT LAVIER — 68
Chap. LXIX. — L'INSTITUT LAVIER — 69
Chap. LXX. — L'INSTITUT LAVIER — 70
Chap. LXXI. — L'INSTITUT LAVIER — 71
Chap. LXXII. — L'INSTITUT LAVIER — 72
Chap. LXXIII. — L'INSTITUT LAVIER — 73
Chap. LXXIV. — L'INSTITUT LAVIER — 74
Chap. LXXV. — L'INSTITUT LAVIER — 75
Chap. LXXVI. — L'INSTITUT LAVIER — 76
Chap. LXXVII. — L'INSTITUT LAVIER — 77
Chap. LXXVIII. — L'INSTITUT LAVIER — 78
Chap. LXXIX. — L'INSTITUT LAVIER — 79
Chap. LXXX. — L'INSTITUT LAVIER — 80
Chap. LXXXI. — L'INSTITUT LAVIER — 81
Chap. LXXXII. — L'INSTITUT LAVIER — 82
Chap. LXXXIII. — L'INSTITUT LAVIER — 83
Chap. LXXXIV. — L'INSTITUT LAVIER — 84
Chap. LXXXV. — L'INSTITUT LAVIER — 85
Chap. LXXXVI. — L'INSTITUT LAVIER — 86
Chap. LXXXVII. — L'INSTITUT LAVIER — 87
Chap. LXXXVIII. — L'INSTITUT LAVIER — 88
Chap. LXXXIX. — L'INSTITUT LAVIER — 89
Chap. LXXXX. — L'INSTITUT LAVIER — 90
Chap. LXXXXI. — L'INSTITUT LAVIER — 91
Chap. LXXXXII. — L'INSTITUT LAVIER — 92
Chap. LXXXXIII. — L'INSTITUT LAVIER — 93
Chap. LXXXXIV. — L'INSTITUT LAVIER — 94
Chap. LXXXXV. — L'INSTITUT LAVIER — 95
Chap. LXXXXVI. — L'INSTITUT LAVIER — 96
Chap. LXXXXVII. — L'INSTITUT LAVIER — 97
Chap. LXXXXVIII. — L'INSTITUT LAVIER — 98
Chap. LXXXXIX. — L'INSTITUT LAVIER — 99
Chap. LXXXXX. — L'INSTITUT LAVIER — 100

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LAVIER

Professeur de Pathologie Exotique

qui nous a fait le très grand honneur d'accepter la présidence de cette thèse.

A L'INSTITUT GÉOGRAPHIQUE NATIONAL

A l'Ingénieur Géographe JEAN HURALT
notre chef de mission et ami

A tous nos compagnons de Mission

A Monsieur le Préfet de la Guyane R. VIGNON

Au Médecin-Commandant H. FLOCH
Directeur de l'Institut Pasteur de la Guyane,
en témoignage de la plus sincère admiration

Au Docteur A. FRIBOURG-BLANC
notre ami et prédécesseur sur l'Oyapoc

Au chef Indien Roucouyenne MALAVATE

A nos Maîtres de L'INSTITUT DE MÉDECINE COLONIALE

A nos Maîtres à la FACULTÉ et dans les HOPITAUX

A la Mémoire du Docteur P. FERNET
Médecin de l'Hôpital Saint-Lazare

A nos Maîtres les Docteurs P. BLUM et P. DUREL
Médecins de l'Hôpital Saint-Lazare

Aux Docteurs P. DAUTRY, C. JUNOD, J. PAROUTY

A ma Famille

A mes Amis

SOMMAIRE

INTRODUCTION	VII
Chap. I — RAPPEL HISTORIQUE	1
Chap. II — LE PAYS'	9
Aspects géographiques	9
Les populations	14
Chap. III — PATHOLOGIE GUYANAISE	19
Chap. IV — LE MARONI	35
Description géographique	35
Historique	39
Chap. V — LES BONIS	45
Historique	45
Notes ethnographiques	50
Chap. VI — PATHOLOGIE DES BONIS	57
Chap. VII — LES INDIENS AUTOCHTONES	67
Historique	67
Etat actuel	94
Chap. VIII — LES INDIENS ROUCOUYENNES	99
Notes ethnographiques	99
Vie matérielle	102
Organisation et coutumes	108
Vie spirituelle	110
Chap. IX — PATHOLOGIE DES INDIENS DU HAUT MARONI	113
Chap. X — LES CAUSES DE L'EXTINCTION DES INDIENS DE LA GUYANE. LES MESURES A PRENDRE	121
Indiens de la côte et Indiens de l'intérieur	121
Causes généralement invoquées	122
Les causes probables	123
L'aide aux Indiens	128
CONCLUSIONS	131
LISTE DES PLANCHES	135

SOMMAIRE

Digitized by the Internet Archive
in 2026

INTRODUCTION

Membre de deux missions de l'Institut Géographique National dans le bassin du Maroni en 1948 et 1949, nous avons eu l'occasion de faire plusieurs séjours au milieu des populations du fleuve. Il nous est ainsi apparu que de nombreux détails de leur vie ainsi que certains aspects de leur pathologie méritaient d'être étudiés. Nous avons pensé que la possibilité d'observations semblables ne se présentait que rarement, et que même si nous n'avions fait sur le Maroni qu'un travail de défrichement, il pouvait être utile d'en exposer quelques aperçus. Ce faisant, nous avons été amené à donner une vue d'ensemble qui nous a paru indispensable à la bonne intelligence des faits exposés.

Nous nous rendons bien compte qu'un pareil sujet aurait nécessité des connaissances spécialisées très diverses que nous ne possédons pas, et aussi des observations plus prolongées. Ainsi sommes-nous amené plus d'une fois à poser des problèmes sans les résoudre; mais n'est-ce pas là la première tâche à remplir dans la recherche de la connaissance ?

Nous avons voulu réserver une très grande place aux études historiques, le passé apportant ici des enseignements précieux, restés d'une actualité vivante.

Pour tout ce qui concerne la partie historique, géographique et ethnographique de notre étude, nous avons trouvé une aide très précieuse dans la personne de notre chef de mission, l'Ingénieur Géographe Jean Hurault, qui nous a permis de puiser largement dans ses notes personnelles.

Nous nous sommes efforcés tout au long de cet ouvrage de placer les faits dans leur cadre géographique et humain. Tous les aspects de la vie de ces populations primitives sont intimement liés et réagissent sans cesse les uns sur les autres. Nous ne pourrions les répartir en des objets d'étude isolés, démographie, sociologie, pathologie, etc..., qu'au prix d'une division arbitraire, et parfois tout à fait déraisonnable.

Aussi imparfait, aussi plein de lacunes que soit cet essai de synthèse, nous espérons qu'il apportera aux chercheurs des éléments de départ utiles. Un des malheurs de la Guyane vient de ce que très peu des travaux qui y ont été faits ont été publiés; bien des documents intéressants ont été ainsi perdus ou ensevelis dans l'oubli poussiéreux des archives; il est

frappant de constater, en lisant les rapports des voyageurs du siècle dernier et de notre époque, à quel point leurs auteurs ignoraient ce qui s'était fait avant eux. Aussi la plupart de ces écrits n'apportaient aucune connaissance nouvelle ; indéfiniment leurs auteurs reprenaient les mêmes observations superficielles, aux résultats perdus quelques années plus tard et sans profit pour leurs successeurs.

Qu'entendons-nous par populations primitives ? Nous ne voulons pas désigner par là des groupements humains aux formes de vie rudimentaires ou inférieures, des sauvages, même au sens romantique du mot ; mais des sociétés restées fidèles à leurs coutumes ancestrales et dont les modes de vie, les concepts, les croyances restent empreints de l'impulsion originelle. Cela ne veut pas dire que ces civilisations soient incapables de toute évolution, mais que celle-ci, au lieu de se faire par imitation servile de l'européen procède par invention et adaptation. Ainsi ces hommes conservent de leurs traditions celles qui correspondent à un besoin profond, qu'il soit pour nous, apparent ou caché. Des nouveautés qui leur sont proposées ils n'adoptent d'emblée que celles qui apportent un avantage matériel sans porter atteinte à la structure de leur société.

Qu'un Indien abandonne son arc pour un fusil, qu'un Noir mène sa pirogue au moteur, ils n'en resteront pas moins des primitifs si leurs croyances et leurs coutumes continuent à vivre intactes et en quelque sorte étrangères à ces modifications matérielles.

CHAPITRE I

RAPPEL HISTORIQUE

Les premières tentatives de colonisation. La Guyane fut très anciennement connue; il semble même que de 1503 à 1506 un petit groupe de colons se soit installé dans l'île de Cayenne, appelée dans ce temps Isle de Gowateria, mais que bientôt, menacé par les Indiens, il dut abandonner le terrain. Dédaignée par les Espagnols et les Portugais entre qui le Pape Urbain VI avait partagé le monde, la côte des Guyanes restait inexplorée, bien que les Français y allassent souvent chercher des bois précieux. C'est à Sir Walter Raleigh qu'on doit la première relation de voyage et la première description du pays. Mais celle-ci contenait plus de légendes et de fables que de réalités; c'est ainsi qu'il décrivait la ville d'or de Manoa d'Eldorado et le fameux peuple des Amazones. Il disait à propos de la Guyane elle-même: « le pays est propre à la culture, et l'air y est généralement fort pur, aussi les gens y vivent au delà d'un siècle... »
« ...chaque caillou que l'on ramasse laisse présager la présence de mines d'or et d'argent... ».

Les légendes lancées par Walter Raleigh devaient influencer de la façon la plus étrange le destin de la Guyane; bientôt démenties, elles continuèrent à survivre obscurément dans les esprits; on ne peut s'empêcher de penser que les anciennes tentatives de colonisation, qu'aucun échec ne décourageait, étaient inspirées par l'idée vague de richesses fabuleuses recélées par la forêt guyanaise; quelque chose de ce mirage survit encore de nos jours.

Moins fantaisistes sont les écrits du Capitaine Laurent Keymis, lieutenant de Raleigh, qui donnent les noms des rivières et ceux de quelques groupes d'Indiens vivant à leur embouchure, le principal étant celui des Caraïbes ou Caribes. La plupart des noms des rivières se retrouvent de nos jours à peine modifiés alors que les groupements Indiens ont disparus. Il relâcha, en particulier, à l'embouchure du Wiapocko (Oyapoc) et du Marawni (Maroni).

De Vaux et La Revardière ayant attiré l'attention sur la richesse de la terre et la douceur du climat, il se fonda une colonie à Cayenne en 1612, mais elle fut ravagée par les Portugais en 1615 et abandonnée. Dix ans plus tard des marchands de Rouen créèrent des établissements à Sinnamary et à Counamana; les survivants de l'échec de ces tentatives se rassemblèrent dans l'île de Cayenne et leur établissement fut à l'origine de la ville.

En 1633 une compagnie de marchands de Rouen obtint le privilège du commerce de l'Orénoque et de l'Amazone; après un premier échec elle entreprit une grande expédition sous le commandement de Poncet de Brétigny. Ce dernier, qui avait reçu le titre de gouverneur « au pays du cap Nord, terre ferme de l'Amérique », régna avec un despotisme absurde, provoquant révoltes et désertions. « il poussa la démente jusqu'à exiger que chacun vint le matin lui rendre compte des songes qu'il avait eus pendant la nuit ».

Sous son gouvernement, les exactions commises envers les Indiens amenèrent ceux-ci à se révolter et à massacrer les Français; une trentaine d'hommes réfugiés sur la colline du Cépérou échappèrent seuls à la mort. En 1640, 16 d'entre-eux s'étaient installés au Mahury; ils furent également exterminés par les Indiens (1) à l'exception d'un certain Le Vendangeur emmené en captivité avec un enfant; il put ainsi apprendre la langue des Indiens et aussi mieux les connaître. Rapatrié par le Surinam, il revint plus tard avec 60 hommes envoyés par la compagnie des Marchands de Rouen. C'est grâce à l'aide indienne que put être achevé le fort du Cépérou, les Français ayant enfin, sur les conseils de Le Vendangeur, cessé de vouloir les réduire en esclavage (2).

En 1652, la Compagnie de la France équinoxiale envoya un contingent d'environ 700 hommes dont 400 « engagés ». A la suite de discordes et de morts nombreuses, les survivants abandonnèrent Cayenne en 1654. Malgré cet échec, le Père Biet rentrant en France regrettait plus qu'aucun autre, « le riche et merveilleux pays ».

Les premières tentatives de colonisation, qui avaient si totalement échoué, avaient été l'œuvre de sociétés privées; bien que beaucoup d'efforts et beaucoup de courage eussent été mis en œuvre, de telles entreprises ne pouvaient avoir ni les moyens, ni l'organisation, ni la stabilité d'un organisme d'État. Aux différents échelons de ces sociétés dominait une fausse conception: les uns et les autres étaient venus pour chercher une fortune rapide; les nobles, généralement cadets de familles pauvres, pour se tailler des fiefs, les bourgeois pour y spéculer sur leurs capitaux. Les victimes de cet état de choses étaient les « engagés » qui n'avaient que leurs bras comme participation, et devaient, en arrivant, plusieurs années de travail pour rembourser leur passage. En fait, les premiers esclaves de la colonie ne furent ni des Indiens ni des Noirs, mais bien des Blancs. D'autre part, la propagande nécessaire au recrutement des capitaux tendait à maintenir la croyance aux richesses fabuleuses des Indes Occidentales.

Trouvant Cayenne abandonnée, des Juifs hollandais s'y rassemblèrent en 1659. Lefebvre de la Barre réoccupa la colonie en 1664; craignant des persécutions futures, les Juifs préférèrent émigrer, abandonnant des esclaves noirs, les premiers de la colonie; un accord fut conclu avec les Indiens qui évacuèrent la région de Cayenne; la colonisation française se développa: dès 1665, la Guyane comptait 845 Français dont 40 femmes.

(1) La facilité avec laquelle ces hommes armés d'arcs et de haches de pierre venaient à bout des colons bien armés est un indice de leur nombre et de leur vitalité d'alors.

(2) A l'opposé des Espagnols et des Anglais, les Français, dans leurs établissements d'Amérique eurent vite les Indiens pour alliés et amis. Ils avaient compris que les Indiens préféraient la mort à l'esclavage, et que l'on pouvait obtenir d'eux beaucoup par la douceur et la loyauté.

Mais Cayenne fut ravagée par les Anglais en 1666, puis occupée par les Hollandais en 1672.

La même année Louis XIV avait pris la décision de supprimer les compagnies et de créer des colonies au sens moderne du mot.

L'introduction d'une administration directe allait influencer profondément le destin de la Guyane. Dès lors, à Cayenne, se succédèrent des gouverneurs et le développement de la colonie fut, dans une large mesure, lié à la valeur personnelle de ceux-ci.

Le premier acte du nouveau pouvoir fut la reprise de Cayenne par d'Estrées en 1674 au cours d'une attaque demeurée célèbre. La paix amena la prospérité, la population augmenta rapidement et de nombreux esclaves furent importés d'Afrique.

Le développement de la colonisation subit un nouveau coup d'arrêt en 1688 par la faute du corsaire Ducasse qui entraîna les colons français dans une expédition manquée contre le Surinam. Beaucoup furent faits prisonniers et, rapatriés plus tard à la Martinique, se fixèrent aux Antilles.

Pendant la première moitié du 18^e siècle, la Guyane sous la sage administration des d'Orvilliers continua de se développer. La colonisation, limitée jusque-là aux environs de Cayenne, s'étendit aux embouchures de l'Approuague et de l'Oyapoc (vers 1730); les Jésuites à la même époque fondaient les grands établissements de Kourou et de Sinnamary.

Le désastre de Kourou. C'est en 1765 qu'eut lieu la tragédie de Kourou; la France venait de perdre ses colonies, la Guyane lui restait, et l'on décida de la peupler largement, sans tenir compte des objections du gouverneur. Choiseul fit une intense propagande, promettant terres et richesses pour tous. Les convois se succédèrent rapidement, débarquant 10.000 émigrants sur la savane marécageuse de Kourou où presque rien n'avait été préparé. Cette population était très hétérogène: on y trouvait des nobles ruinés, des aventuriers de toutes sortes, mais semble-t-il peu d'éléments productifs, ouvriers et cultivateurs; il y avait jusqu'à une troupe théâtrale; toutefois, ce ne fut pas la folle équipée que l'on s'est plu à décrire: les cadres des immigrants étaient formés d'éléments entraînés à la colonisation, venus du Canada, de la Louisiane et de l'Île Bourbon.

Des épidémies se déclanchèrent aussitôt et presque tous les colons périrent misérablement en quelques mois au milieu d'une confusion extrême, qui empêcha même d'évaluer avec certitude le nombre des victimes; les survivants se réfugièrent sur les îles toutes proches appelées Isles au Diable, qui prirent alors le nom d'Îles du Salut.

Ce désastre paraît imputable à la fièvre jaune, au paludisme et à la dysenterie, mais aussi à l'absence de toute prophylaxie et de toute organisation sanitaire efficace. Le Chirurgien Campet écrivait alors: « Ici sont les fébricitants... là sont les dysentériques qui se plaignent que le riz qu'on leur donne n'est pas assez cuit, qu'il est épais, que le bouillon de bœuf salé leur donne des tranchées et que celui de tortue les dévoie. A droite, sont les scorbutiques qui ont la bouche et les jambes ulcérées... en effet, d'environ 600 malades qui ont décédé ce mois-ci, nous estimons qu'il y eût à peu près 400 qui en ont été les victimes

(de la dysenterie) ». Le médecin Bajon écrit : « ...C'est une fièvre maligne produite par une infinité de causes... ». Il est vraisemblable que dans l'état des connaissances médicales en 1763, une expédition semblable en pays équatorial était inéluctablement condamnée à la destruction, eût-elle été composée des éléments les plus sains et les plus travailleurs; en fait, tel a bien été le sort des entreprises de colonisation européenne qui se sont succédées en Guyane, avec une obstination stupéfiante, jusqu'à nos jours. Ce n'est que depuis quelques années seulement que les progrès de la prophylaxie et de la thérapeutique permettent d'envisager favorablement, tout au moins au point de vue sanitaire, des tentatives de ce genre.

Le nombre exact des immigrants de Kourou n'est pas connu: les estimations des différents auteurs varient entre 9.000 et 14.000; les convois connus totalisent 8.000 personnes; chiffre comparable au total de l'émigration française vers le Canada !

En 1765, on ne comptait plus que 2.400 Européens en Guyane.

Un nouveau malheur survint presque en même temps: l'expulsion des Jésuites, qui entraîna la ruine des centres de colonisation fondés et dirigés par eux, qui étaient les plus prospères de toute la Guyane.

Devant l'échec ainsi démontré de la colonisation blanche, plusieurs projets furent élaborés pour le développement de la Guyane; le baron de Bessner voulait réaliser une colonisation libre par l'élément indigène, en favorisant l'entrée en Guyane des vigoureuses populations de Noirs réfugiés du Surinam, ainsi que des Indiens de l'Amazonie brésilienne alors persécutés par les Portugais; dès 1770 — exemple de clairvoyance unique à cette époque — il pressentait que l'esclavage, monstrueux sur le plan humain, était au point de vue économique un système artificiel et sans avenir. Le baron de Bessner resta incompris et son plan fut rejeté.

La colonisation de Malouet. La Révolution et la Restauration en Guyane. — Malouet, nommé intendant de Guyane en 1776, préféra en rester à l'économie fondée sur l'esclavage; sous son administration intelligente et efficace, la Guyane entra dans une ère de prospérité; l'ingénieur Guisan commença l'assèchement des terres basses, selon les méthodes qui avaient fait la fortune du Surinam; des centres de colonisation prospères s'établirent aux estuaires de l'Oyapoc, de l'Approuague et de la rivière de Kaw; des explorations systématiques de l'intérieur du pays furent entreprises, notamment par Patris, Simon Mentelle, Brodel et plus tard Leblond.

La Révolution secoua durement la Guyane, mais sans la ruiner irrémédiablement, car la période de troubles ne dura que deux ans; l'abolition de l'esclavage, proclamée en 1793, amena les Noirs à désertir les plantations; mais des mesures très rigoureuses de réquisition de la main-d'œuvre, prises dès 1794, permirent de maintenir la production. Tout cela n'alla pas sans grand désordre. Voici ce qu'écrivit Lescallier, ancien ordonnateur de la Guyane, le premier fructidor an VI: « on a organisé des cantons étendus, mais où il n'y a presque d'autres habitants que les singes et les perroquets; on y a mis un étalage de places et d'emplois semblable à ce qui se pratique pour les départements de France les plus

peuplés. On a donné des grades, de l'argent, des emplois et de l'autorité à des hommes qui ne savaient ni lire ni écrire et qu'on a enlevés à la culture du sol contre toute raison ». De cette période date la concentration anormale de la population guyanaise à Cayenne et la diminution de l'activité productrice au profit du commerce et du fonctionnarisme. Pendant les guerres de l'Empire, les Portugais occupèrent la Guyane; ils la restituèrent en 1815.

Il y avait à cette époque en Guyane 16.500 personnes dont 700 blancs, 800 affranchis et 15.000 esclaves; le baron Laussat donna une forte impulsion à la Guyane qu'il dota d'une solide armature administrative et financière. Le pays retrouva une prospérité qu'il devait conserver jusqu'en 1848.

Sous la Restauration, on fit de nouvelles tentatives pour développer une colonisation blanche; ces entreprises échouèrent totalement en dépit d'une bonne organisation, les colons étant vite décimés ou affaiblis par la maladie. La plus célèbre fut la colonie de la Nouvelle Angoulême fondée à grand frais à l'embouchure de la rivière Mana.

La Mère Javouhey qui fonda la ville actuelle de Mana avec un groupe de colons européens chercha plus tard à y grouper plusieurs centaines d'esclaves libérés; cette fois le succès fut grand mais la colonie ne survécut pas longtemps à sa fondatrice. Mana devint un village semblable aux autres et rien ne subsista du peuplement européen.

A la même époque, de grands efforts furent déployés pour explorer l'intérieur du pays. Citons les voyages de Milthiade, Bodin, Adam de Bauve et Leprieur.

La Guyane après 1848. L'abolition de l'esclavage. Trois événements décisifs marquèrent la seconde moitié du XIX^e siècle: l'abolition de l'esclavage, l'installation du bagne et la découverte de l'or.

En 1848, l'abolition de l'esclavage fut proclamée brutalement et sans la moindre transition. Cette mesure légitime et indispensable souffrit d'avoir été trop retardée et dut ainsi être appliquée du jour au lendemain.

L'économie du pays, basée sur le système artificiel d'un travail forcé et sans rémunération, fut complètement ruinée. Les plantations furent abandonnées, les canaux d'assèchement créés à si grand peine s'engorgèrent et la colonisation des terres basses disparut en même temps que s'effondrait la production agricole; elle ne s'est jamais relevée depuis; les colons se découragèrent et abandonnèrent le pays.

En même temps, 12.525 esclaves, abandonnés sans ressources dans une extrême misère matérielle et morale, étaient introduits dans la vie politique de la colonie. Ils formèrent une masse instable, facilement influençable par les démagogues, et une société équilibrée et stable ne put se former.

Dès 1877, la Guyane fut représentée au Parlement; la politique électorale prit dès lors une importance démesurée, contribuant à détourner la population de l'activité productrice. La lutte des partis, entraînant un renouvellement constant des gouverneurs et sapant leur pouvoir, empêcha toute continuité d'action et paralysa le développement du pays.

Pour parer au manque de main-d'œuvre on fit à plusieurs reprises, notamment entre 1880 et 1900, des tentatives d'importations d'éléments asiatiques, notamment hindous et chinois. Mais ces tentatives restèrent isolées et sans lendemain ; elles n'eurent guère d'autres résultats que d'accroître le nombre des pseudo-commerçants et des intellectuels inutiles.

Le bagne. Quelques déportés politiques avaient déjà été transportés dans la colonie pendant la révolution; et en 1852 un décret donnait naissance au bagne. Le but était de réaliser une colonisation par l'élément pénal puisque l'émigration libre, justement effrayée par les antécédents de la colonie, se déroba. Entre 1852 et 1939, 70.000 transportés environ furent envoyés en Guyane, constituant l'essentiel de la main-d'œuvre de la colonie. L'administration pénitentiaire, après avoir essaimé des établissements sur différents points de la côte, s'était assez vite fixée à l'embouchure du Maroni où elle avait constitué un véritable état indépendant, séparé du reste de la colonie. Cet état de choses subsista jusqu'en 1945. Le but initial, la colonisation du pays par les libérés, fut un échec total; il ne pouvait en être autrement du reste. Quant aux travaux réalisés avec la main-d'œuvre pénale, s'ils ont été dans une certaine mesure utiles et durables, ils sont loin de correspondre à l'importance des effectifs utilisés; la principale cause de cet échec fut, semble-t-il, l'absence de toute liaison entre le bagne et un plan d'ensemble de développement de la colonie, de création d'entreprises dans lesquelles les libérés auraient pu se reclasser.

La grande erreur du bagne fut d'avoir été avant tout un organisme de répression: il avait pour but non de coloniser la Guyane, mais d'exercer sur les condamnés le châtimement et la vengeance de la Société. Loin d'être considéré comme un capital précieux à exploiter le plus efficacement possible, le travail du condamné, comme celui du libéré, était considéré comme sans valeur et applicable aux besognes les plus absurdes et les plus inutiles: c'est ainsi que pendant 80 ans on employa une nombreuse main-d'œuvre à porter de l'eau et à vider les tinettes au profit de toute la population guyanaise plutôt que de leur faire établir un système de canalisation et d'égouts qui eût demandé au total bien moins de travail.

La suppression brutale du bagne, en 1945, ruina presque totalement le pays en lui enlevant sa seule main-d'œuvre stable, et provoqua une crise comparable à celle de 1848.

Placés en général en des lieux choisis uniquement en vue de la résidence, loin de toute exploitation industrielle ou agricole, les établissements de l'Administration pénitentiaire ne devaient guère lui survivre; de fait la plupart d'entre eux ne sont plus maintenant qu'un amas de ruines.

L'or. L'or fut découvert en 1855, mais resta, fait curieux, quasi ignoré jusqu'en 1870; on trouva alors le métal précieux en de très nombreux points. Par la suite de véritables rushs se succédèrent, avec une périodicité curieuse de sept ans: 1886 Lawa, 1893 Carsevène, 1900 Inini. La population, très superstitieuse, crut vite à une loi fort avantageuse et elle se mit à voter dans ces intervalles sans rien entreprendre: il y eut évidemment une grosse déception en 1907.

L'or acheva d'orienter le pays dans une mauvaise direction. Ce qui restait d'ateliers et de cultures fut abandonné rapidement. Les éléments les plus jeunes et les plus actifs de la population s'enfoncèrent dans les bois où beaucoup moururent misérablement. Un courant d'immigration en provenance principalement des Antilles anglaises se forma; il semble qu'à certaines périodes 30 à 40.000 personnes vécurent dans l'intérieur à la recherche de l'or; cependant très peu se fixèrent en Guyane et la population stable ne s'en trouva pas accrue. Pendant ce temps de nombreux navires déversaient vivres et marchandises d'importation, faisant disparaître la production locale. Mais comme toujours le trésor finit par s'épuiser et la production diminua sans cesse malgré le travail acharné des orpailleurs. Ainsi de la prodigieuse richesse déversée sur le pays (6 à 7 tonnes d'or furent extraites chaque année pendant une longue période), de l'immense travail fourni, dont on retrouve les traces à chaque pas dans les régions les plus reculées de l'intérieur, rien ne substitua qu'un appauvrissement général.

Le XX^e siècle resta le prolongement du XIX^e. L'industrie de l'or s'étiola peu à peu. Des sociétés aurifères se créèrent en grand nombre, menant une exploitation incohérente qui se terminait régulièrement par la faillite, engloutissant en pure perte d'immenses efforts; puissantes dragues et coûteuses machines rouillèrent abandonnées dans la forêt, faisant place à la pelle de l'orpailleur tenace; les grandes concessions minières qui avaient fait la richesse de la Guyane à la fin du XIX^e siècle, attaquées par une politique démagogique qui avait pris pour slogan « la mine au mineur » s'effondrèrent; le travail organisé, la prospection systématique disparurent et il ne subsista plus que l'effort anarchique d'orpailleurs et de bricoleurs (1) misérables.

Tout un circuit de trafic et de parasitisme s'installa à la place de l'activité organisée, amenant la misère générale. Actuellement la production déclarée est tombée à moins de 400 kilos par an. Bois de rose (2) et balata (3) autres richesses éphémères de l'époque 1920, ne sont pratiquement plus exploitées et sont d'ailleurs devenus très rares à la suite d'une destruction intensive.

En 1930, on sépara administrativement la Guyane (région côtière) du territoire de l'Inini (l'intérieur), ce dernier représentant plus des neuf dixièmes du territoire entier. Enfin, en 1947 la Guyane est devenue département français.

Lorsque cette décision a été prise, le pays, ruiné par la suppression du bagne, ne présentait pas l'ombre d'une activité productrice capable de faire vivre ses habitants. Trois siècles d'efforts désordonnés et de tentatives avortées n'avaient rien laissé, que des ruines méconnaissables et des paperasses dispersées au fond d'archives oubliées. Il ne

(1) On appelle mise en bricole l'exploitation d'une concession par des mineurs isolés, moyennant une faible redevance et l'obligation d'achat en or dans le magasin du concessionnaire.

(2) On en tire une essence qui valut très cher tant qu'elle resta un mordant indispensable à la parfumerie.

(3) Arbre à caoutchouc.

restait rien de tout cela, pas une plantation en activité, pas une carte digne de ce nom, pas un inventaire même approché des richesses du pays, pas un vocabulaire des langues indigènes, pas une idée claire de ce qu'on pouvait entreprendre dans l'avenir.

De grands efforts sont actuellement entrepris dans tous les domaines pour réparer les ruines accumulées par ce long passé d'erreurs et d'incohérences. On peut espérer que le pays trouvera dans l'installation de cette administration plus efficace et plus stable l'impulsion décisive qui lui avait manqué jusqu'ici.

BIBLIOGRAPHIE

DE MILHAU. *Histoire de l'Isle de Cayenne et Province de Guyane* Paris 1702.

BARRÈRE Pierre. *Nouvelle relation de la France Équinoxiale*. Paris 1743.

BELLIN. *Description géographique de la Guyane* Paris 1763.

LESCALLIER. *Supplément du voyage au Surinam* Paris. An VI de la République.

TERNAUX-COMPANS. *Notice Historique sur la Guyane Française* Paris 1843.

Dr HENRY. *Guyane Française capitale Cayenne* Paris 1935.

CHAPITRE II

LE PAYS

ASPECTS GÉOGRAPHIQUES

Configuration et limites. La Guyane est un pays équatorial s'étendant entre 2 à 6 degrés de latitude nord et d'une superficie estimée à 85.000 kilomètres carrés. La limite nord est représentée par la côte, dans son ensemble plate et marécageuse, formée de terrains sédimentaires récents (boues de l'Amazone et des fleuves côtiers), domaine des palétuviers et des oiseaux aquatiques. Cayenne occupe une situation privilégiée sur une bande de terre ferme agrémentée de collines; cette région forme ce qu'on a appelé l'île de Cayenne, presqu'île en réalité, séparée de l'arrière pays par un bras de rivière. Parallèlement à la côte nord court la route coloniale n° 1, praticable sur une centaine de kilomètres; les agglomérations sont, en général, installées le long de la route ou au bord des estuaires des rivières côtières. La population de Cayenne et de la région côtière représente plus des quatre cinquièmes de la population totale, Cayenne à elle seule en groupant la moitié. L'intérieur du territoire, entièrement couvert par la forêt équatoriale, est presque inhabité. Le cours de l'Oyapoc sépare à l'est la Guyane du Brésil; cette frontière fut fixée en 1900 après un arbitrage de la Confédération helvétique qui nous enlevait le territoire contesté de Mapa, prolongement de la Guyane jusqu'à l'Amazone, qui avait à plusieurs reprises contenu des établissements français.

Le Maroni est le fleuve le plus important de la Guyane. Une convention très ancienne (1688) en a fait la frontière entre la Guyane française et le Surinam. En 1891, l'arbitrage du tsar Nicolas II mit fin à une longue contestation, désignant le Lawa comme formateur principal du fleuve au lieu du Tapanahony. Le bassin du Maroni est relativement peuplé, contrastant ainsi avec les autres parties de l'intérieur de la Guyane.

C'est dans la région des sources du Maroni que se trouve le seul point de la frontière sud ayant fait l'objet d'une convention internationale. Ce point de trijonction des frontières hollandaise, brésilienne et française fut établi en 1939 sur le mont Témomaïrem (1). La frontière sud représentée par la ligne de partage des eaux n'a pas fait l'objet d'une

(1) C'est le Capitaine Richard, du Service Géographique de l'Armée qui commandait la mission française.

mission de délimitation ; elle fut déterminée en 1947 dans la région des sources de l'Oyapoc par une mission de l'Institut Géographique National (1) ; nous l'avons également atteinte en 1948 en deux points, aux sources du Marouini et aux sources du Tampoc (2). Classiquement, d'après des notions répandues principalement par l'explorateur Coudreau, cette ligne de partage devait être marquée par la fameuse chaîne des monts Tumuc-Humac, refuge traditionnel des légendes les plus étranges et de l'Eldorado. Nous n'avons rien vu de pareil et il semble bien que la région soit faiblement accidentée, à l'exception de deux massifs isolés, connus depuis longtemps, l'un aux sources de l'Oyapoc, l'autre aux sources du Maroni, et qu'il était facile, dans ce pays complètement boisé et ne présentant aucune vue dégagée, de prendre pour les deux extrémités d'une même chaîne. Nous avons parcouru le massif occidental en 1949. Vu du Témomaïrem, il se présente comme un semis désordonné de sommets aux formes variées dont les plus élevés atteignent 700 mètres ; la plus grande partie est en territoire brésilien et l'étendue totale du massif est très faible.

L'intérieur de la Guyane, dans son ensemble, présente une remarquable absence de systématisation du relief ; pénéplaine granitique très ancienne et très usée, le terrain n'est jamais plat, mais se présente comme un moutonnement confus de collines peu élevées, aux pentes raides. A l'exception des zones alluviales marécageuses de la côte, il n'y a pour ainsi dire pas de vraie plaine en Guyane. De place en place s'élèvent des sommets rocheux, énormes blocs durs et compacts qui ont mieux résisté à l'érosion. L'un d'eux, très remarquable, est une longue aiguille de granit de 300 mètres de haut se dressant verticalement au-dessus du pays plat qui se trouve entre l'Itany et le Marouini. Le sous-sol est presque partout constitué par de la latérite résultant de la décomposition des roches, sur laquelle une faible épaisseur d'humus est déposée par la forêt. Malgré cette forêt luxuriante, le sol est en général peu fertile et la culture l'épuise rapidement, ce qui oblige les primitifs à pratiquer des cultures itinérantes. Seuls font exception certains sols, résultant probablement de la décomposition des schistes et de la diorite, que l'on rencontre dans les principales régions aurifères ; ces terrains sont très fertiles, mais correspondent en général à des formes de relief très découpées rendant la culture difficile. Le pays est sillonné de bancs de roches dures qui ont résisté à la décomposition superficielle ; là où elles croisent les rivières elles provoquent des rapides appelés « sauts », divisant ainsi les fleuves en grands biefs calmes, entrecoupés de véritables cascades. Aussi la navigation fluviale, qui est le seul moyen de pénétration vers l'intérieur, n'est-elle pas dépourvue de danger. Par un paradoxe apparent les rivières passent souvent calmement au pied de montagnes importantes pour devenir impétueuses en terrain peu accidenté. Notons enfin que les montagnes les plus élevées et les plus importantes se trouvent au centre du pays ; les principaux massifs ont été situés par les missions géographiques, mais ils n'ont pas été parcourus.

Le climat. Contrairement à une opinion fort répandue, la Guyane a un climat très supportable et même souvent agréable ; c'est un des rares pays équatoriaux où l'Européen souffre peu des conditions climatiques. Les études faites à ce sujet, présentes et passées,

(1) Mission astro-géodésique de l'Oyapoc, avec l'Ingénieur J. Hurault et le Dr. A. Fribourg-Blanc.

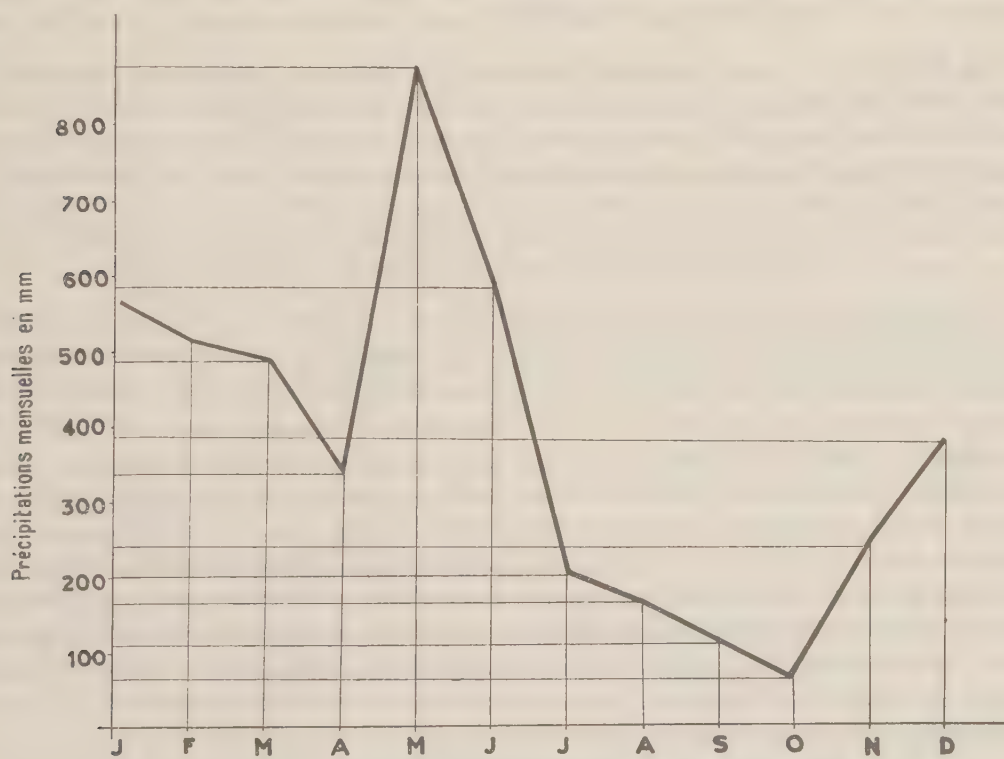
(2) Mission astro-géodésique du Maroni 1948.



Un aspect caractéristique de la forêt guyanaise. (Vallée de l'Oyapoc).

aboutissent à des conclusions très favorables. De fait, la température sur la côte reste constamment modérée, ne dépassant pas aux heures chaudes 26 à 32° pour une moyenne de 26°; les nuits sont fraîches avec des températures de 18 à 20° qui imposent de dormir avec une couverture. Ce refroidissement nocturne, qui joue d'ailleurs un rôle important dans la pathologie indienne, permet à l'Européen un repos parfait. Le climat est encore plus agréable à l'intérieur où les maxima de température sont encore plus bas, modérés probablement par la forêt. Une croyance ancienne attribuait au vent de mer la propriété de chasser les miasmes, aussi les premiers établissements étaient-ils à proximité de la mer; malheureusement, l'envahissement progressif de la côte les enfonce sans cesse davantage au milieu des marécages infestés de moustiques. Cette brise de mer, fort inconstante d'ailleurs, chaude et humide, est rarement agréable. A l'intérieur, le vent est exceptionnel en dehors du violent mais court tourbillon qui précède la pluie; aussi les habitants utilisent des petites lampes à pétrole à feu nu, même en plein air.

La Guyane est un pays à précipitations élevées; les pluies atteignent 4 m. 50 par an. Elles sont très inégalement réparties au cours de l'année.



Les précipitations à Cayenne en 1949 (Station Météo de Rochambeau).

L'année est divisée en deux saisons, l'« été » de Juillet à Décembre et la saison des pluies le reste de l'année, entrecoupée du court « été de Mars ». C'est pendant la saison sèche que l'on effectue les voyages dans l'intérieur; l'étiage des fleuves varie au cours de

l'année dans des proportions considérables (plusieurs mètres); les populations de l'intérieur, échelonnées le long des rivières, rythment leur vie d'après la hauteur de l'eau; on dit couramment « Au gros de l'eau » pour désigner les mois de Mai et de Juin. L'eau commande ainsi la navigation, la pêche et les cultures; nous verrons également que nombre de maladies sont en relation étroite avec les pluies, en particulier celles qui ont un insecte pour vecteur. Même en saison sèche l'atmosphère reste très humide, l'immense réserve d'eau de la forêt s'évaporant progressivement.

Le soleil n'est pas dangereux en Guyane; l'insolation n'existe pratiquement pas et si l'on peut subir des coups de soleil, ceux-ci ne se produisent guère que sur l'eau en raison de la réverbération intense. La puissance actinique de la lumière solaire n'est guère plus grande que celle qu'on peut observer sur la Côte d'Azur; beaucoup de gens circulent tête nue.

En somme, on remarque une opposition remarquable entre le climat, tel qu'il est et tel qu'il fut toujours décrit par les observateurs sérieux, et la mortalité et la morbidité qui donnèrent au pays sa réputation d'insalubrité; nous verrons plus loin que le climat ne semble pas être la cause directe de l'insalubrité.

La forêt. Il n'est pas possible de parler de la Guyane, si schématiquement qu'on le veuille, sans dire quelques mots de la forêt. Ici c'est un véritable élément, une force de la nature; elle n'est ni hostile, ni dangereuse, mais seulement indifférente, massive, immense. Les idées les plus fausses ont cours dans le public au sujet de la forêt guyanaise. Il est entendu une fois pour toutes que c'est un lieu étrange et terrifiant, plein d'horribles dangers, et que seuls des hommes héroïques peuvent l'affronter. On la suppose encore immensément luxuriante, chargée de richesses latentes, vagues et fabuleuses, elles aussi.

C'est là une double illusion et aussi une double imposture. La grande forêt équatoriale ne répond ni à l'une ni à l'autre de ces images légendaires. Ce qui domine en elle, c'est une sensation de monotonie, de vide, de pauvreté; ses arbres ne sont ni très hauts, ni très serrés; la lumière pénètre très largement, et l'on a sans cesse l'impression que l'on va arriver sur une clairière; mais elle s'étend à l'infini, toujours pareille, anonyme au delà de toute expression. C'est sans cesse la même colline aux pentes raides et glissantes, le même marécage, le même fuseau de lianes, le même arbre tombé que des myriades de termites s'affairent à ramener à la pourriture. La température n'est jamais excessive et l'on a même une sensation de froid pendant les interminables pluies qui tombent sept mois sur douze; entre les averses, les gouttes d'eau s'écoulent pendant des heures, donnant l'impression d'une pluie continue. A la longue, le corps et l'esprit souffrent dans la grande forêt. On éprouve un malaise indéfinissable, une bizarre sensation d'emprisonnement et c'est toujours avec joie que l'on retrouve les grandes rivières.

Les dangers maintes fois évoqués de la forêt sont dans une large mesure une légende: il y a extrêmement peu de serpents, et les fauves ne se manifestent pratiquement pas. Il y a, par contre, de nombreux désagréments: lianes dans lesquelles on se prend les pieds, glissades sur les pentes boueuses, piqûres de guêpes assez fréquentes, qui peuvent parfois immobiliser pendant plusieurs jours avec une forte fièvre et de grandes souffrances.

En fait, il existe bien des dangers qui ne viennent ni des hommes, ni des animaux. Le principal est l'égarement: un moment d'inattention, un gibier que l'on poursuit quelques mètres et le tracé est perdu; si, à ce moment, on ne jalonne pas le trajet que l'on exécute et si l'on n'explore pas le terrain pas à pas, on est menacé, si l'on est seul, de s'enfoncer à jamais dans ce désert végétal.

Parfois aussi, on assiste à la chute spontanée de troncs ou de branches mortes énormes; les indigènes redoutent ces accidents et l'on n'établit pas un camp sans vérifier les arbres d'alentour (1).

La luxuriance végétale de la forêt n'est qu'une apparence: elle cache une grande pauvreté: partout apparaît sous une pellicule d'humus la latérite et le sable; et pas plus qu'on ne trouverait des pommes et des poires dans la forêt de Fontainebleau, ne trouve-t-on ni fruits ni ressources alimentaires, hormis le bourgeon de palmier qui n'a qu'une bien faible valeur énergétique (2). Quant aux animaux, ils sont d'une rareté extrême dans la forêt primaire, et l'on peut marcher des journées entières sans en voir un seul; presque toute la vie s'est réfugiée au sommet des arbres: fleurs, papillons, oiseaux et singes.

D'ailleurs, en Guyane, personne ne séjourne longtemps dans la forêt; les Indiens eux-mêmes tirent la plupart de leurs aliments de l'agriculture, bien qu'ils soient des chasseurs et des pêcheurs incomparables et qu'ils soient seuls sur de grands territoires. Aussi vivent-ils comme les autres populations au bord des rivières, chemins naturels du pays.

La progression en forêt est très pénible et très lente. Sur les rares tracés on peut faire derrière des guides indiens ou créoles 10 à 15 km. en ligne droite par jour.

Quant au travail consistant à ouvrir des tracés au sabre sur de longues distances dans la forêt inconnue, c'est une entreprise d'une difficulté extrême nécessitant d'importants moyens en personnel et en ravitaillement; on ne peut guère compter avancer de plus de 3 à 4 km. par jour.

Les nombreuses espèces animales de la forêt amazonienne sont faiblement représentées et désertent le terrain dès que l'homme le fréquente quelque peu. Les gibiers courants sont: les cochons sauvages, de loin les plus fréquents, le tapir, le capiaïe, l'agouti et pour les oiseaux, le hocco, la maraye, l'agami et l'ara; dans les hautes criques on pêche l'énorme aïmara, sorte de brochet d'Amérique et dans les sauts, semés en saison sèche des fleurs violettes de la Murera fluviale, les Indiens flèchent le délicieux coumarou (3). Les iguanes (4) et leurs œufs, ainsi que les tortues sont des mets délicats et recherchés.

(1) L'importance de ces dangers de la forêt ne doit d'ailleurs pas être exagérée. Les statistiques de mortalité que l'on peut établir chez les créoles des bois et les indigènes montrent qu'ils meurent très rarement d'accidents, mais très généralement de maladie et de misère; quelques-uns seulement disparaissent dans la forêt.

(2) Sur la très grande variété des essences contenues dans la forêt, seules les plus fréquentes sont bien connues; outre la présence de bois intéressants, voire précieux, il est vraisemblable que la forêt recèle des ressources pharmacologiques considérables. Il existe en particulier de très nombreuses variétés de lianes et d'arbres aux latex de couleurs variées.

(3) Poisson herbivore d'une dizaine de kilos dont la chair peut soutenir la comparaison avec celle de la truite.

(4) Gros lézard qui vit dans les arbres au bord des rivières.

LES POPULATIONS (1)

La Guyane abrite des populations très diverses; on y trouve des Noirs, des Blancs, des Jaunes et des Rouges. Terre d'immigration, elle reçut sur son sol, au cours de tentatives de colonisation incohérentes, les races les plus variées qui se fondirent plus ou moins. Le nombre total des habitants peut être actuellement évalué à 26.000. Certains auteurs indiquent des chiffres plus forts par surestimation de la population de l'intérieur. Ce dernier élément, formé essentiellement de chercheurs d'or, est d'ailleurs très instable, et des recensements qui donnent des résultats à l'unité près, ainsi qu'on le fait couramment en France, n'ont ici pas une grande signification. Ceci nous donne une densité de 0,27 habitant au kilomètre carré, c'est-à-dire que dans les mêmes conditions les habitants d'une ville comme Clermont-Ferrand suffiraient à peupler la France entière. Et encore si l'on répartit les 5.000 habitants de l'intérieur sur les 80.000 kilomètres carrés du territoire, obtient-on la densité extravagante de 0,06; il va sans dire qu'entre les grandes rivières, des territoires grands comme une province de France sont rigoureusement déserts.

Au point de vue ethnique, la population de la côte est composée de Créoles, d'Asiatiques, d'un petit noyau d'Européens, auxquels s'ajoutent quelques Syriens et Libanais; les populations primitives sont représentées par les Indiens autochtones et les Noirs réfugiés.

Les Européens. Ils ne sont que quelques centaines, fonctionnaires pour la plupart, et ne représentent qu'un élément de passage. Il n'y a pas, comme aux Antilles, de Créoles au sens ancien du mot, c'est-à-dire de personnes de pure race blanche ayant fait souche dans le pays, de Békés, pour employer une expression des Antilles.

Il y a encore quelques centaines d'Européens d'origine pénale, la plupart tombés à l'état de clochard, les meilleurs éléments ayant presque tous regagné la Métropole. Les libérés Arabes, de même que les Indochinois de même origine, n'ont pas fait souche en Guyane et retournent dans leurs pays respectifs.

Ces chiffres insignifiants sont remarquables, si l'on considère les efforts poursuivis pendant 3 siècles pour implanter en Guyane une population blanche. Nous avons relaté dans le chapitre précédent le désastre de Kourou, où périrent 10.000 colons; ce n'est que le plus remarquable de toute une série d'échecs. Même dans la période 1730-1848, où la colonie eut une population européenne stable (l'effectif ne dépassa jamais 1.500), celle-ci ne fit que végéter. Attaquée par les maladies tropicales, contre lesquelles on ne savait pas alors lutter, elle ne se maintenait que par l'immigration. Au total, on importa en Guyane plus de colons blancs qu'au Canada; les descendants de ces derniers sont plus de 3 millions. En Guyane, la plupart des familles blanches importées sous l'ancien régime se sont éteintes dès la 2^e génération. Orgeas faisait remarquer en 1886 qu'on ne pouvait citer un seul cas d'une famille blanche ayant eu des descendants de race pure en Guyane à la 4^e génération.

La colonisation pénale eut le même sort pour les mêmes raisons. Sur les quelques 80.000 condamnés envoyés en Guyane de 1852 à 1945, il en mourut 25.000, les autres

(1) Nous faisons dans ce chapitre de nombreux emprunts à la très complète étude de M. Abonnenc « *La Population de la Guyane Française* ». (Publications de l'Institut Pasteur de la Guyane n^{os} 180, 182 et 184).

vieux ou malades à leur libération ne purent fonder une famille. En fait au point de vue démographique, cette tentative fut un échec total.

Ce n'est pas médire de la Guyane et de son climat que de prendre conscience de ces réalités. De nos jours encore, des auteurs bien intentionnés cherchent à démontrer que tous ces échecs étaient dûs à la mauvaise organisation, à l'incurie administrative, à la paresse et à l'intempérance des colons.

« A qui fera-t-on croire, écrivait Orgeas en 1886, que les fainéants et les ivrognes allaient exclusivement coloniser les régions équatoriales tandis que les hommes vertueux allaient coloniser les pays tempérés ? »

En réalité, cet échec était dû exclusivement à l'impossibilité pour la race blanche de s'adapter aux maladies équatoriales, au paludisme en particulier.

Les progrès de la prophylaxie et de la thérapeutique changent profondément depuis quelques années les conditions de vie des Européens en Guyane, et permettent d'envisager la reprise des tentatives de colonisation blanche. C'est ainsi que plusieurs centaines de personnes déplacées, venues de l'Europe Orientale, ont été installées à St Jean du Maroni. Toutefois il ne faut pas nourrir à cet égard des espoirs excessifs. Il n'est nullement certain que, même dans ces conditions, la race blanche puisse prospérer et se reproduire sous le climat équatorial en cessant tout contact avec son pays d'origine. Des retours périodiques à la métropole resteront sans doute toujours souhaitables.

Les Créoles. On désigne ainsi le principal groupe de la population guyanaise, issu de métissages entre les différentes races importées en Guyane. Le mot « Créole » désigne, en principe, les personnes de race blanche nées sous les tropiques. On disait aussi autrefois « nègre créole » pour désigner les Noirs nés dans le pays par opposition à ceux qui étaient nés en Afrique. Finalement, à la suite de la disparition du peuplement européen en Guyane après 1848, le terme « Créole » est devenu rapidement synonyme de « personne de couleur ».

La population créole de la Guyane constitue un groupement stable; elle comprend environ 25.000 personnes.

Comment s'est-elle constituée ?

Sous l'ancien régime, des efforts tenaces furent faits pour créer une race métisse entre Blancs et Indiens. On retrouve cette idée dans presque tous les anciens écrits concernant les Indiens. C'est ainsi que les instructions du roi au gouverneur, le 16 septembre 1690 stipulent... « pour augmenter le nombre des habitants et la colonie il portera de bonne heure « au mariage garçons et filles et même excitera les soldats qui auront dessin de se faire « habitants à prendre des Indiennes et S.M. pourra leur faire dans la suite quelque grâce « pour les mettre mieux en l'état de subsister ». (1)

Les Jésuites étaient eux aussi dominés par l'idée de peupler la Guyane d'une race métisse blanche et rouge.

(1) *Archives Coloniales*, série B 14, ft. 158.

En réalité, cette idée était largement chimérique à tous égards. En dehors de bien d'autres considérations, il est probable que ces métis devaient être bien plus inadaptés encore que les Blancs et les Indiens au climat équatorial, et qu'ils devaient disparaître les premiers. En fait, ce métissage n'avait reçu que de très faibles commencements de réalisation, et il n'a laissé aucune trace. Le métissage des Noirs et des Indiens a été très limité, en raison du mépris réciproque que se portent les deux races. Il est pourtant de bon ton chez les Créoles, en Guyane comme aux Antilles, de se prévaloir d'une ascendance Caraïbe; en fait les caractères physiques que l'on explique ainsi proviennent généralement d'une ascendance chinoise ou hindoue.

Nous avons vu que la population aborigène n'a eu que peu de part à la formation de la race créole; c'est à partir des éléments importés, Blancs, Noirs et Asiatiques, que celle-ci s'est constituée.

Dès le début de la colonisation quelques Mulâtres étaient nés des rapports des colons avec les femmes noires esclaves. Des mesures très strictes furent prises par les gouverneurs pour interdire ces rapports; les maîtres étaient frappés de lourdes amendes, la femme confisquée; il était spécifié aussi que l'enfant mulâtre naissait esclave. Ces mesures, appliquées très rigoureusement jusqu'en 1789, maintinrent presque totale la séparation des races; la proportion des Mulâtres par rapport aux Noirs était inférieure à 5 % en 1787. Pendant la Révolution française, sous l'influence de la libération des esclaves et de l'isolement dans lequel vécurent les colons pendant plus de 10 ans, la proportion des Mulâtres s'accrut et passa à 10 %. La Restauration rétablit les mesures de séparation raciale et les aggrava même semble-t-il. La loi stipulait en effet (1) :

« Les mariages ne pourront être conclus que de blancs à blancs et de gens de couleur « à gens de couleur »...

...« La reconnaissance des enfants naturels ne pourra être faite que d'un père et d'une « mère blancs en la personne d'un enfant blanc, ou d'un père et d'une mère de couleur en « faveur d'un enfant de couleur ».

La proportion des mulâtres resta donc constante jusqu'en 1848 et voisine de 10 %.

Voici, d'après l'ouvrage de M. Abonnenc, quelques chiffres sur les fluctuations de la population importée :

Années	Blancs	Noirs	Mulâtres
1677	301	1151	15 (13 pour mille)
1726	286	2436	28 (11 » »)
1740	666	4634	54 (11 » »)
1787	1735	10010	475 (47 » »)
1 ^{re} Révolution française			
1819	987	13309	1698 (122 » »)
1824	996	14009	1872 (133 » »)
1828	1280	19219	2204 (118 » »)

(1) *Feuille de la Guyane Française*, année 1822 p. 310.

Après 1848, le métissage devint général; tandis que le nombre des Blancs allait en diminuant sans cesse, un nouvel apport de Noirs et de Mulâtres eut lieu en provenance des Antilles anglaises, au moment de l'or, du balata et du bois de rose.

Aujourd'hui, la très grande majorité des habitants de la Guyane peuvent être définis comme Mulâtres. Rares sont ceux qui n'ont que du sang noir.

L'apport asiatique a été considérable; mais l'absence d'organisation et les mauvaises conditions sanitaires ont décimé ces immigrants, qui n'ont pu maintenir leur individualité ethnique.

De 1853 à 1878, la Colonie reçut un nouvel apport de plus de 10.000 immigrants Africains, Hindous, Chinois et Anamites. Les Hindous représentaient près de la moitié de l'ensemble.

D'un document des archives du gouvernement, cité par M. Abonnenc, se rapportant à un groupe de ces immigrants introduits de 1856 à 1877, on peut conclure que sur 9.641 individus importés ou nés dans la colonie il ne restait en 1883 que 4.547 vivants dont 534 avaient quitté le pays. Ces chiffres montrent à quel point la situation démographique de ces immigrants était mauvaise.

Les éléments asiatiques se sont fondus dans la population créole, principalement à Cayenne. Dans les communes et dans l'intérieur, le fonds africain domine.

Il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage d'entreprendre une étude de la population créole au point de vue démographique et sociologique. Disons seulement que les Créoles ont été élevés à la citoyenneté française et qu'ils occupent les postes et les emplois les plus divers. C'est une population vigoureuse, intelligente et honnête, mais peu active, peu capable d'organisation et de création, fâcheusement portée à mépriser le travail productif au profit du commerce ou des carrières de petits fonctionnaires.

Les Créoles s'expriment habituellement entre eux à l'aide d'un langage très ancien, le « patois ». Ce langage est peu fixé et sa syntaxe varie selon les milieux sociaux. Dans les communes, le patois peut être défini comme une langue africaine reconstituée à partir de mots français archaïques; sa syntaxe est presque identique à celle des langues africaines véhiculaires. Dans les villes, la syntaxe se rapproche de celle du français.

Les Créoles sont des chrétiens pratiquants, mais restent fort superstitieux et la sorcellerie joue un grand rôle dans leur vie. La plupart des couples ne sont pas mariés et la cellule de base de la famille reste surtout la mère et ses enfants, situation liée de façon évidente à l'hérédité africaine.

La majorité des Créoles vit à Cayenne, ville composée principalement de fonctionnaires et de commerçants; le reste est réparti dans les communes de la côte, vivant soit d'agriculture primitive ou de pêche, soit du commerce d'importation (ravitaillement des placers de l'intérieur); la population des communes, déjà peu nombreuse, est excessivement dispersée; en majorité, elle vit dans des conditions voisines de la misère, et l'état de santé général est plus que médiocre.

Signalons enfin au point de vue médical l'existence de toute une pharmacopée à demi secrète, qui évoque les « remèdes de bonne femme » de nos campagnes, et à laquelle ils sont fort attachés.

Les petits groupements humains qui vivent au milieu des Créoles, mais qui ont gardé leur individualité ethnique: Chinois, Syriens et Libanais, sont surtout commerçants; certains ont appelé auprès d'eux leur famille et font souche dans le pays.

Les tribus africaines. Les Noirs Réfugiés représentent un phénomène exceptionnel au point de vue ethnologique. Descendants d'esclaves marrons du Surinam, ils ont reconstitué dans l'intérieur du pays des sociétés africaines semblables à celles de leurs ancêtres. Leur origine remonte à la fin du XVII^e siècle; des planteurs hollandais cachèrent alors dans les bois de nombreux esclaves pour échapper à une imposition; ces derniers rendirent définitive cette liberté imprudemment offerte, et grossie par de nouveaux évadés, leur troupe combattit victorieusement leurs anciens maîtres. C'est ainsi que se forma au cœur du Surinam la première tribu, celle des Saramacas, restée la plus nombreuse et la plus forte.

En 1762, une seconde guerre se termina elle aussi par la victoire des révoltés qui formèrent la tribu des Boschs ou Youcas. Ils se retirèrent sur l'un des formateurs du Maroni, le Tapanahony. Leurs descendants sont actuellement plus de 4.000.

La tribu des Paramacas se forma sur le Moyen Maroni vers 1820. Elle groupe actuellement 800 personnes.

Enfin, les Bonis (actuellement 5 à 600) installés sur le Haut-Maroni, feront l'objet d'une étude détaillée dans la partie ethnographique et médicale du présent ouvrage.

Ces tribus sont fortement hiérarchisées et ont gardé intactes les traditions africaines; la tribu des Bonis est la seule qui soit installée à demeure en territoire français; les autres sont, en principe du moins, d'obéissance hollandaise.

Ces tutelles européennes, basées sur le fait que le territoire ou « Grand Pays » de chaque tribu se trouve, soit en terre française, soit en terre hollandaise, sont d'ailleurs assez lâches, les Noirs Réfugiés se considérant comme autant de nations indépendantes. De fait, il y a des villages Youcas en territoire français, des villages Bonis en territoire hollandais, et les Saramacas vont chercher du travail jusque sur les rives de l'Oyapoc. Mais, si les hommes se déplacent facilement, les femmes restent le plus souvent au « Grand Pays » où chacun doit naître et où chacun doit revenir pour mourir: coutume dont le but évident est de sauvegarder l'unité de la tribu. Les Noirs Réfugiés sont spécialisés dans le difficile canotage fluvial qu'ils sont à peu près les seuls à pratiquer; ils jouent donc un rôle de premier plan dans la vie économique de l'intérieur, dont ils assurent les communications avec la côte.

Les Indiens primitifs, de race pure ont été, depuis l'arrivée des Européens en Guyane, ravagés par les épidémies, et ils ne sont plus que quelques centaines. Ce groupement humain qui constitue l'un des objets principaux de la présente étude, fera l'objet d'un chapitre spécial.

CHAPITRE III

PATHOLOGIE GUYANAISE

Il nous a paru intéressant, avant d'aborder l'étude du Maroni, de passer en revue la pathologie de la région côtière qui nous permettra une étude comparative.

La pathologie de la région côtière, grâce essentiellement aux importants travaux de l'Institut Pasteur, est à l'heure actuelle bien connue. Aussi ferons-nous principalement, dans le présent chapitre, une analyse de ces travaux.

Dans la suite de notre exposé nous chercherons à montrer que la pathologie de l'intérieur du territoire est souvent fort différente de celle de la côte, particulièrement chez les populations primitives, et cela pour des raisons très diverses. Dans ce domaine on ne possède que peu de renseignements et un immense travail reste à accomplir pour élucider les nombreux problèmes posés par l'étude médicale de ces régions.

Comme dans tous les pays d'Outre-Mer, on rencontre en Guyane des maladies largement répandues dans l'univers, et d'autres spécifiquement exotiques ; nous nous attarderons plus spécialement à l'étude de ces dernières.

Mortalité - Natalité. Sur une période allant de 1930 à 1944, le taux des décès a été en moyenne de 2,4 % avec un minimum de 1,5 % en 1940 et un maximum de 3,1 %. Il y a un siècle, elle était de 2,81 % pour les Blancs et de 3,17 % chez les Noirs (moyenne de 1830 à 1847). On voit donc que la mortalité a peu diminué depuis une trentaine d'années, alors qu'elle passait de 2,2 à 1,5 % pendant la même période en France. On trouve d'ailleurs les taux les plus élevés dans les agglomérations, Cayenne et les environs arrivant en deuxième place avec 2,63 % ; la plus forte mortalité est enregistrée dans la région de Régina (3,54 %) et la plus faible à Iracoubo (1,47 %). La mortalité dans les pays voisins de la Guyane est notablement inférieure, en particulier au Surinam où elle est deux fois plus faible.

La natalité était pour la même période, 1940 à 1944, de 2,12 % en moyenne ; elle était sensiblement la même un siècle auparavant : on voit donc que la natalité a toujours été inférieure à la mortalité, ce qui explique la régression relative de la population, compte tenu de l'immigration qui comblait les vides à mesure.

La moyenne de la morti-natalité était de 7,08 % des naissances et la mortalité des enfants de 0 à 1 an nés vivants atteignait un taux de 11,8 % (Cayenne seulement).

En somme, la population guyanaise est en regression, sans que l'on puisse directement en accuser les conditions géographiques et climatiques, mais bien dans une certaine mesure la situation sociale: la très faible natalité par exemple est une des conséquences de la faible nuptialité et des conditions précaires d'existence d'une partie de la population.

Hygiène; alimentation. L'hygiène de la population laisse souvent à désirer. Cayenne vient seulement d'être dotée d'une adduction d'eau satisfaisante en qualité et en quantité, mais ne possède pas encore d'égouts; il en résulte chaque matin à l'aube, le passage fort malodorant d'un char à buffles chargé de tinettes débordantes. D'une façon générale les habitations sont très délabrées, très mal tenues et la plupart peuvent être qualifiées de taudis. Les installations de bains ou de douches sont insuffisantes dans la presque totalité des habitations, et les bains de mer sont interdits par les requins et la vase. La population est assez mal avertie des questions élémentaires d'hygiène comme de la contagion; on croit par exemple que la blennorrhagie se contracte en urinant sur une pierre chaude; on ignore généralement le rôle joué par l'eau de boisson dans la genèse des maladies.

La consommation d'alcool, surtout sous forme de tafia ou rhum brut, est très élevée, mais elle ne fait pas à proprement parler de ravages, tels que cirrhoses ou polynévrites.

L'alimentation n'est pas, comme on pourrait le croire, basée sur les produits locaux; les grandes plantations n'existent plus et des jardins maraîchers qui étaient entretenus par des Arabes de l'élément pénal ont peu à peu disparu. Il reste quelques entreprises isolées, mais tout à fait insuffisantes; la seule culture vivrière restée assez active est celle du manioc, consommé surtout dans les communes sous forme de farine grillée et granulée appelée couac.

L'alimentation de la population créole fait trop souvent appel aux conserves importées, en particulier au corned beef sud-américain de très basse qualité. D'autre part, les habitudes locales font que la plupart des fruits frais du pays ne sont pas consommés, étant considérés comme responsables de diverses maladies. Aussi, ne faut-il pas s'étonner de rencontrer fréquemment des affections telles que le béri-béri ou des états carenciels subaigus chroniques, ainsi que nombre de dyspepsies.

Nous allons envisager maintenant la part des grandes endémies dans la pathologie guyanaise en général.

Le Paludisme. Le Paludisme fut et reste une des affections les plus importantes de la Guyane. Les premiers colons payèrent un lourd tribut aux « fièvres »; les Européens des siècles passés n'avaient pas la moindre idée de la nature de ces fièvres et ne connaissaient aucun remède efficace. Ainsi le Chevalier de Milhau écrivait en 1702: « je crois puisque « je suis à vous entretenir du climat de cette isle qu'il ne serait pas hors d'œuvre de vous « dire quelque chose des maladies qui y règnent. Elles viennent, comme je l'ai déjà dit « des habus (sic) qu'on y fait des plaisirs; c'est ainsi que j'ai vu de nouveaux débarqués

« incapables d'endurer la chaleur, se coucher sur l'herbe froide à l'ombre de quelqu'arbre
« et de s'y endormir. Il y en a même qui poussent l'extravagance à s'y mettre le soir, ce qui
« fait que la rosée du ciel et les vapeurs qui s'exhalent de la terre font de si funestes
« impressions sur le corps qu'il en naît de grosses maladies.

« Il est pourtant vrai qu'au temps qu'on brûle les abattis, il y règne des fièvres. C'est
« ordinairement au mois de novembre, mais ces fièvres ne sont point dangereuses, une
« saignée et une purgation les emportent. Il n'en est pas de même des fièvres continues
« ou intermittentes, elles y sont très fâcheuses et l'on y apporte pas remède promptement ».

Plus tard, Bajon remarquait la recrudescence annuelle des fièvres au début de la saison sèche; mais personne ne fit le rapprochement avec la pullulation des moustiques à la même saison.

Le paludisme est largement responsable de l'échec des tentatives de colonisation blanche. Il minait l'organisme des Européens, les contraignant à ne faire aucun effort physique et à mener une vie diminuée. Quiconque était contraint de faire des efforts musculaires, soit qu'il voulût travailler la terre de ses mains, soit qu'il entreprît un voyage d'exploration, risquait un accès mortel. Nombre de voyages ont échoué pour cette raison, ou ont été un véritable martyre. C'est ainsi que Simon Mentelle écrivait sur son journal de route, le 3 octobre 1785, au cours d'une exploration de la crique Galibi:

« La fièvre de M. Velly lui a continué toute la nuit. Il prend médecine le matin. Un
« soldat prend l'émétique. M. de Brécourt a encore un peu de fièvre. Elle prend l'après-midi
« à un soldat qui en a eu un fort accès hier, ce qui fait craindre qu'elle ne soit double tierce.
« Le caporal chirurgien en a aussi un peu... » (1).

Quant aux souffrances des Européens qui essayaient de cultiver la terre de leurs mains, rien ne les décrit mieux que le touchant récit du P. Biet:

« ...Toutes ces incommodités firent qu'en peu de temps notre monde devint si
« exténué que la mort paraissait sur leur visage; quand il fallait aller au travail de la terre
« à peine pouvoient-ils lever le bras tant ils étoient affaiblis... ».

Dans les premières années du bagne, le paludisme faisait parmi les condamnés européens des ravages effrayants. En 1853, d'après Orgeas, 315 transportés européens furent occupés à travailler à la fondation de l'établissement pénitentiaire de la Montagne d'Argent; au 31 Décembre, sans autre cause que le paludisme, on avait compté dans le courant de l'année 105 décès parmi ces 315 hommes. Les années qui suivirent, la mortalité imputable au paludisme resta de l'ordre de **15 à 20 % par an** chez les Européens.

Des études récentes de l'Institut Pasteur de la Guyane, qui dans une publication de 1945 donne les divers index spléniques, plasmodiques et gamétiques des enfants des écoles de la région côtière, il ressort que le paludisme est très inégalement réparti et qu'en particulier Cayenne occupe une situation privilégiée:

(1) Document manuscrit des Archives du Gouvernement, Cayenne.

Index splénique	Cayenne	12	intérieur et communes	44
» plasmodique	»	6	» »	24
» gamétique	»	0,3	» »	7
» endémique de Ross	»	14	» »	56

Des variations très notables sont enregistrées pour des régions voisines les unes des autres: ainsi que l'index plasmodique qui est de 42 pour la Haute-Mana et le Haut-Approuague n'est que de 9 à Saül, agglomération de 200 personnes située entre ces deux régions. La situation géographique de cette localité, située sur une ligne de partage des eaux, loin de tout marécage et même de tout cours d'eau permanent, peut expliquer cette anomalie.

Les trois espèces de *Plasmodium* se rencontrent en Guyane, mais à l'inverse des résultats annoncés par M. Léger, c'est *P. Falciparum* qui l'emporte de beaucoup actuellement (85 %). *P. Malariae* reste très rare. Il existe également une liaison très nette entre la répartition des pluies dans l'année et l'intensité de l'endémie.

Le nombre des cas observés croît à Cayenne du simple au double au mois d'Août c'est-à-dire au début de la saison sèche. La relation avec la pullulation des gîtes larvaires au moment où les pluies diminuent d'intensité est évidente. Le principal vecteur est *A. Darlingi*.

Le paludisme est donc la grande endémie guyanaise. On peut même dire que c'est le premier obstacle à vaincre pour le développement du pays. Aucune lutte de grande envergure n'avait encore été entreprise; les centres et communes ont été tout récemment l'objet d'une campagne de démoustication, premier effort qui sera poursuivi. Etant donnée l'efficacité des armes que nous possédons contre le paludisme, il n'est pas douteux qu'il sera vaincu comme il l'a été dans certains pays voisins. Mais il serait indispensable, des moyens spectaculaires ne pouvant être actuellement employés dans un pays de si faible activité économique et de population si clairsemée, de réaliser une éducation de la population pour qu'elle puisse participer efficacement à la lutte, en particulier à la destruction des larves. Ainsi les « Créoles des bois » que nous avons rencontrés ignoraient généralement que les larves qu'ils voyaient dans l'eau eussent un rapport avec les moustiques, et ces derniers avec la fièvre. Ils n'avaient pas d'antimalariques, et supportaient stoïquement des accès considérés comme inévitables. Les habitants de St Georges de l'Oyapoc, pour ne pas consommer l'eau vaseuse de l'estuaire, recueillent l'eau de pluie dans des citernes où les larves grouillent en nombre incalculable, et sans que nul ne songe à les empêcher de pulluler. Les Européens, beaucoup plus sensibles encore, ont généralement tendance à négliger la prévention quotidienne, encouragés à cela par la salubrité relative de Cayenne, et il fut longtemps admis qu'une tournée dans l'intérieur se soldait par un paludisme que l'on soignait au retour. Il serait bon qu'une large publicité fut accordée à l'efficacité incontestable de la prévention médicamenteuse, efficacité indiscutée depuis l'apparition des derniers antimalariques.

Signalons enfin l'existence d'intéressantes espèces autochtones de poissons larvivores.

La Lèpre. Déjà connue en Guyane au XVIII^e siècle, confondue alors avec l'éléphantiasis sous le nom de « mal rouge de Cayenne », la lèpre reste la grande maladie sociale du pays; son importance est du même ordre que celle de la tuberculose dans la métropole. Le taux de l'endémicité atteindrait 6,6 %, d'après l'estimation la plus récente de l'Institut Pasteur de la Guyane. En 1946, 1131 lépreux vivants étaient inscrits, alors qu'il n'y en avait que 677 en 1938. L'augmentation du nombre des hanséniens n'est pas imputable uniquement à un dépistage plus poussé, mais bien à une progression de la maladie. Les enfants représentent à l'heure actuelle la moitié des nouveaux cas dépistés.

Il est à remarquer que la population pénale était considérablement plus atteinte que la population libre (18 % contre 5,1 %). Les formes n'étaient également pas les mêmes: alors que chez les Créoles la forme tuberculoïde domine avec 65 %, chez la population pénale, il n'y en avait que 8 % tandis que prédominaient les formes nerveuse et lépromateuse (36 % et 27 %); les bacilloscopies positives sont également beaucoup plus fréquentes dans l'élément pénal, mises en évidence tant par l'examen du mucus nasal que par biopsie; on a pu mettre en évidence aussi une différence notable dans l'incubation qui est courte chez les Créoles et longue chez les Européens; le début est lent, passant par un stade indifférencié chez les premiers alors qu'il est brusque, marqué par un tuberculoïde réactionnel ou lépromateux chez les seconds. Enfin, l'Institut Pasteur a pu mettre en évidence d'une manière indiscutable l'existence d'une contagion surtout collatérale chez la population créole.

On peut donc envisager la lèpre en Guyane sous un triple aspect: endémie très active, atteinte toute spéciale des sujets jeunes avec contagion probable, différence de comportement notable de la maladie vis à vis des races.

A titre documentaire, signalons que l'incidence de la lèpre dans l'état de Sao-Paulo au Brésil, est de 0,21 %; dans ce pays les étrangers et descendants d'étrangers sont davantage atteints que la population plus anciennement installée, ce qui est à rapprocher de ce que nous avons dit à propos de la population pénale en Guyane.

La lutte antihansénienne a fait de très gros progrès en Guyane grâce aux efforts de l'Institut Pasteur. Il existe à Cayenne un dispensaire spécial de dépistage et de traitement et une école séparée pour les enfants peu atteints; la léproserie de la Guyane se trouve sur la rivière Acarouany, près de Mana. Les enfants des écoles sont régulièrement visités. Enfin, les traitements par les dérivés sulfonés, institués dès le début de 1947 au dispensaire, ont modifié complètement l'aspect du problème. Le dernier employé, la sulfone-mère (1358 F) a permis 50 % d'amélioration sur 20 cas en trois à cinq mois de traitement. L'action la plus spectaculaire s'observe dans les formes lépromateuses.

Il reste toutefois encore de nombreux obstacles à vaincre; les principaux ont trait à la dispersion de la population et à certaines croyances attachées à la maladie, considérée souvent comme contagieuse mais pas toujours différenciée d'autres affections banales; ainsi les gens croient souvent que la consommation de certains gibiers ou poissons à peau tachetée donne la lèpre, et des malades se cachent parfois pendant des années dans leur famille de peur d'être traités ou ségrégués.

Les dépistages ont mis en évidence un cas de lèpre chez un Indien, sous une forme indifférenciée à bacilloscopie négative; notons d'ailleurs qu'il y aurait à la léproserie de Carville aux U.S.A. deux Indiens en traitement, ce qui semble éliminer la théorie d'une immunité raciale absolue de ceux-ci. On remarque toutefois que la lèpre reste très rare chez les Indiens d'Amérique.

Pian. Le Pian fut signalé comme fréquent dès 1777 par Bajon qui le décrit remarquablement, puis considéré par la suite comme rare, puisque M. Léger n'en avait rencontré que trois cas de 1917 à 1919 et aucun dans les années qui suivirent. De 1939 à la période actuelle, 5 à 6 cas en moyenne sont diagnostiqués bactériologiquement par l'Institut Pasteur; il s'agit le plus souvent de lésions plantaires douloureuses, appelées localement « crabes » et presque toutes originaires des communes côtières, plus particulièrement de la région de Macouria. Plusieurs ostéites ont été signalées ainsi qu'un cas de goundou et plusieurs de gangosa; l'un de ceux-ci, très récent et que nous avons pu observer, guérit rapidement avec le traitement arsénical.

L'Institut Pasteur signale également en 1945 les bons résultats de la pénicillothérapie, même aux doses très faibles de 15.000 unités par jour (100.000 au total).

L'incidence du pian sur la pathologie de la population côtière est donc faible. Par contre, ainsi que nous l'exposerons plus loin, cette endémie nous est apparue comme capitale dans la pathologie des populations noires de l'intérieur.

Signalons pour terminer que les sérologies se sont toujours montrées positives dans les cas signalés et que l'Institut Pasteur indique pour l'ensemble des sérums examinés par lui et de toutes provenances, 22 % en moyenne de réactions positives (Vernes et Meinicke-opacification).

Leishmaniose cutanée forestière américaine. On peut la considérer comme exceptionnelle: de 1945 à 1947, *Leishmania brasiliensis* ne fut rencontré qu'une fois par l'Institut Pasteur. Il est vrai que la population des bois, qui est la plus exposée, n'a que rarement l'occasion de se présenter à une consultation.

Nous n'avons nous-même vu qu'un seul cas ancien et cicatrisé chez un Youca, qui pouvait être rapporté à une forme centro-faciale ou de rhino-pharyngite mutilante.

Maladie de Chagas. Elle existe sur la côte: de 1940 à 1947, cinq cas ont été signalés; le diagnostic fut fait une fois par ponction sternale et dans les autres cas par xéno-diagnosics, qui mirent en évidence *Schizotrypanum cruzi*.

Les principaux vecteurs sont *Rhodnius prolixus* et *Rhodnius pictipes* qui ont été trouvés naturellement infectés. *Triatoma rubrofasciata* s'est montré moins sensible que ces derniers à l'infection expérimentale. Dans l'intérieur, on ne récolte que très rarement des réduvidés hématophages et l'on n'est presque jamais piqué par eux.

De nombreux animaux sauvages peuvent jouer le rôle de réservoir de virus et en tout premier lieu les singes.

Dysenterie. Si la dysenterie est relativement fréquente en Guyane, l'Institut Pasteur la décrit comme étant presque toujours d'origine bacillaire; de fait très souvent furent isolés les bacilles dysentériques et exceptionnellement les amibes hématophages: ainsi, pendant l'année 1946, les amibes furent trouvés 4 fois sur 1835 selles, alors que sur 169 selles dysentériques ou dysentéroides on isola 47 fois des bacilles avec prédominance des bacilles de Flexner; d'autre part, les complications hépatiques ne sont jamais observées.

Il existe aussi de très nombreux malades présentant des épisodes dysentéroides frustes ou a éclipses et ceci parmi toutes les populations. Ces dysenteries sont d'ailleurs plus fréquentes à la saison des pluies; les Européens fraîchement débarqués y sont particulièrement sensibles malgré les précautions qu'ils prennent plus que tous autres pour désinfecter l'eau et les aliments.

Il est difficile de dire quelle part revient aux amibes ou aux bacilles dans ces formes qui réagissent d'ailleurs d'une manière très variable aux divers traitements. On observe tous les degrés de passage, depuis la dysenterie franche avec glaires sanglantes, jusqu'aux simples selles molles matinales avec quelques douleurs. Etant donnée l'abondance endémique des bacilles dysentériques, il est probable que la moindre défaillance de l'organisme ou une alimentation peu soignée permet l'installation de ces syndromes.

Dyspepsie guyanaise. Nous avons choisi ce terme pour rendre compte d'un certain nombre de faits que nous avons observés personnellement sur nous-même et sur nos camarades de mission, et que nous avons retrouvés chez de nombreux Européens par l'interrogatoire.

C'est une affection qui atteint surtout les nouveaux débarqués ou les gens amenés à séjourner dans l'intérieur. Elle survient brusquement, du jour au lendemain, réalisant le tableau d'une dyspepsie hypersthénique. Les symptômes cardinaux en sont: des douleurs, survenant 3 ou 4 heures après les repas; leur siège est épigastrique, elles s'irradient en barres avec paroxysme régulier; les retards aux évacuations pyloriques entraînent une sensation de plénitude gastrique, du clapotage et des régurgitations très acides. Enfin surviennent des vomissements qui soulagent le malade et sont parfois provoqués par celui-ci. Soit du fait des vomissements, soit du fait de l'évacuation tardive de l'estomac, les douleurs et les violentes contractions gastriques qui marquent l'acmé de la crise se calment, et il reste une sensation impérieuse de faim sur un fond de douleurs continues. L'absorption des aliments les calment totalement.

La maladie a une durée variable, 2 à 8 jours en général; elle disparaît et revient sans raison apparente. Elle est souvent accompagnée de diarrhée.

En somme, il s'agit d'une hyperchlordrie avec hypersthénie gastrique entraînant un spasme pylorique. Les sujets que nous avons observés n'avaient aucun passé gastrique et, rentrés à la Métropole, ne présentèrent plus de crise.

L'étiologie reste obscure, les symptômes sont manifestement secondaires à une hyperexcitabilité de la muqueuse et du plexus solaire. Nous n'avons pas trouvé dans les selles d'œufs d'ankylostome dont une infestation massive aurait pu expliquer la douleur en barre et les fringales impérieuses. L'alimentation déséquilibrée paraît donc être la cause principale; les conserves de viande nous semblent surtout responsables de ces désordres; certaines carences vitaminiques, en particulier de l'amide nicotinique, dont nous avons pu observer les bons résultats thérapeutiques, peuvent également être invoquées. Mais ces étiologies ne rendent pas compte du caractère brusque et capricieux de cette dyspepsie ainsi que de l'intensité des douleurs.

Un traitement banal (alcalins, belladone, régime restreint) obtenait rapidement une amélioration considérable mais n'empêchait pas les récidives contre lesquelles la vitamine PP seule nous a paru être active à haute dose. Signalons enfin que la consommation de papayes nous a semblé avoir une influence favorable.

Parasitoses intestinales. L'infestation est intense dans toute la Guyane. Sur 1835 selles examinées en 1947 par l'Institut Pasteur, 933 contenaient des œufs ou des vers. On peut dire que 50 % des individus hébergent des parasites.

L'ankylostome domine, puis viennent, par ordre de fréquence: l'ascaris, le trichocephale, l'anguillule. L'oxyure est rare. Il est fréquent de trouver des infestations massives se traduisant à l'observation au microscope par plusieurs œufs par champ sur matières diluées. Les œufs d'ascaris en particulier peuvent cribler littéralement la préparation.

L'infestation est d'ailleurs plus importante dans les agglomérations qui ne disposent pas, même à Cayenne, de systèmes rationnels d'évacuation des matières fécales. Les mineurs et les orpailleurs se trouvent également dans des conditions idéales d'infestation. On peut certainement rapporter aux parasitoses intestinales une part des entérites et diarrhées qui frappent les enfants guyanais et causent une forte mortalité infantile.

Quant à *Schistosoma mansoni*, si l'on trouve quelquefois ses œufs dans les selles (2 fois en 1947), les porteurs sont toujours des Antillais. L'Institut Pasteur n'a trouvé comme hôte intermédiaire possible qu'un petit planorbide, *Tropicorbis kuennianus* chez lequel l'infestation n'a pas été observée. Nous n'avons personnellement pas rencontré de planorbes parmi les mollusques d'eau douce des rivières que nous avons parcourues, alors que des mollusques à coquille hélicine ne sont pas rares. Le parasite ne s'est pas adapté aux hôtes intermédiaires locaux.

Le seul cas autochtone rapporté par M. Léger reste donc discutable, d'autant que l'affection est endémique au Surinam et au Brésil. Il n'y a pas de bilharziose endémique en Guyane.

Filaires. Les indices d'infestation par *Wuchereria bancrofti*, fondés sur la présence de micro-filaires dans le sang, varient considérablement selon les auteurs et aussi avec les années: 27,37 % avec Brémont et Léger en 1917, 18,6 % en 1934 avec Tisseuil, 14,3 % en 1945 avec Floch et P. de Lajudie. Des indices assez comparables ont été trouvés en Guyane hollandaise et au Brésil (Bélem 10,8 %).

L'étude détaillée des pourcentages trouvés par l'Institut Pasteur chez les Guyanais en 1945 montre en outre que les femmes sont notablement plus atteintes que les hommes, et que les Antillais venus depuis peu à la colonie étaient un peu moins infestés. Les prélèvements furent exécutés entre 21 et 22 heures et à 15 heures. D'autre part, l'index d'infestation de *Culex fatigans* trouvé est de 11 %.

L'Institut Pasteur, ayant comparé les indices d'infestation, chez les individus apparemment sains, chez les éléphantiasiques et chez les porteurs de lymphangite endémique, ne conclut pas à un rapport évident; on trouve en particulier autant d'éléphantiasiques chez les filariens que chez les non filariens. Pour la lymphangite, l'étiologie streptococcique est donnée comme la plus vraisemblable.

La filaire de Médine qui était signalée au XVIII^e siècle chez les Noirs importés a totalement disparu.

Fièvre jaune. La fièvre jaune, qui fit en Guyane de nombreuses victimes lors d'épidémies restées tristement célèbres et dont la dernière remonte à 1902, n'a plus été signalée depuis cette date.

La présence en grand nombre dans la forêt guyanaise d'Alouates ou singes hurleurs permet toutefois de supposer l'existence d'une fièvre jaune des bois. Il est possible que des individus morts loin de tout secours médical dans l'intérieur aient succombé au typhus amaril alors que leur décès était généralement mis sur le compte d'une fièvre bilieuse. Il semble également possible que des épidémies locales de fièvre jaune aient été à la base de disparitions massives chez les Indiens.

Signalons à ce sujet un curieux témoignage. En 1694 le chevalier de la Fouche Maltrie note sur son journal « Les Indiens Nouragues rapportent qu'il y a environ deux mois que « les singes rouges tombent par centaines des arbres tout morts, et prétendent que ce soit « la maladie que nous appelons peste » (1).

Au rapide tour d'horizon que nous venons de faire de certaines affections exotiques en Guyane, il convient d'ajouter quelques indications sur les maladies des régions tempérées. Ces dernières se rencontrent en Guyane d'une manière fort variable, mais il en est dont l'importance au point de vue social mérite une particulière attention.

Tuberculose. Tous les auteurs ont considéré la tuberculose comme un fléau important de la Guyane française. En 1917, Léger signalait 45 nouveaux tuberculeux dépistés. C'est précisément ce nombre qui représente la moyenne des bacilloscopies positives exécutées à Cayenne. En 1941, l'Institut Pasteur pratiqua des cuti-réactions systématiques sur les enfants des écoles; le pourcentage de réactions positives croît régulièrement de 9 % de 2 à 5 ans à 36 % de 16 à 20 ans, soit une moyenne de 26 %. Ce taux reste notablement inférieur à ceux enregistrés en Europe. La tuberculose n'est donc pas spécialement grave ni fréquente en Guyane; la doctrine selon laquelle la race noire est menacée tout particulièrement par cette maladie ne peut être retenue ici.

(1) Archives du Service Hydrographique de la Marine, vol. 77, ft. 1

L'introduction systématique du B.C.G., déjà commencée ne pourra qu'améliorer cette situation.

Tétanos. Cette maladie fût très anciennement connue en Guyane dont elle était un des fléaux. De Milhau écrivait en 1700: « il y a encore une autre maladie que l'on nomme tétnanos, contre qui on n'a point trouvé le secret ». Barrère en 1743 décrit le tétnanos du cordon qui tuait de nombreux nouveaux-nés chez les esclaves. Signalé souvent par la suite, il est évidemment endémique dans le pays. Une publication récente de l'Institut Pasteur donne plusieurs observations de cas de tétnanos apparus à la suite d'injections de quinine.

Le recul actuel de la maladie ne peut être attribué qu'à la généralisation de la vaccination.

Maladies vénériennes. La syphilis, longtemps méconnue, semble avoir toujours existé parmi les populations importées. Au début du XIX^e siècle, on dépistait une quarantaine de syphilitiques par an; ce nombre est certainement inférieur à la réalité car de très nombreux cas échappaient à la statistique. En effet, sur 69 chancres diagnostiqués de 1914 à 1918, 50 avaient été contractés dans le pays.

De 1939 à 1945, 22 % des réactions sérologiques ont été positives mais il convient de faire, dans ce pourcentage, la part du pian et accessoirement celles de la lèpre et du paludisme. Dans la même période *Treponema pallidum* n'était trouvé que 48 fois sur 656 frottis d'ulcérations, proportion certainement très inférieure à la réalité; l'absence de recherche à l'ultra-microscope est en faveur de cette dernière appréciation.

Comme on pouvait s'y attendre, les syphilis nerveuses sont assez rares (1 % des syphilis sérologiques) et fréquentes parmi la population pénale (10 % des syphilis sérologiques).

Nous estimons grossièrement à 10 % environ l'incidence de la syphilis sur la population totale, indice élevé par rapport à l'Europe mais non par rapport à l'Amérique du Sud. La maladie ne pourra régresser que sous l'action de traitements intensifs à la pénicilline, qui permettront de se passer des longues séries bismuthiques, absolument inapplicables ici et qui ne seraient jamais acceptées par les malades.

La chancrelle est, comme en Europe, redevenue d'une extrême fréquence pendant la guerre. Toutefois, alors qu'en France elle a de nouveau à peu près disparu, l'Institut Pasteur continue à mettre le bacille de Ducrey en évidence assez souvent à Cayenne.

Le granulome ulcéreux (17 cas en 8 ans) ainsi que la lymphogranulomatose inguinale existent.

Quant à la blennorragie, elle est extrêmement courante tant sur la côte qu'à l'intérieur. En 1946, 152 pus uréthraux ont montré des gonocoques, et c'est là un indice bien inférieur à l'activité réelle de la maladie, généralement négligée des hommes et quasi inconnue des femmes, tout au moins dans les formes chroniques relativement supportables. Aussi nombre de douleurs articulaires, d'arthrites et de rhumatismes, si fréquents parmi les populations des communes, peuvent être raisonnablement imputées au gonocoque.

Signalons enfin qu'il n'existe aucun dépistage systématique ni aucune surveillance sanitaire de la prostitution.

Pathologie raciale. Pour la plupart des affections, on observe des différences notables entre les comportements des différents groupes humains constituant la population guyanaise. Ces différences étaient encore bien plus notables au siècle dernier ainsi que l'a très bien analysé Orgeas dans son ouvrage (*La Pathologie des Races Humaines et le Problème de la Colonisation*). Il publia le tableau des décès enregistrés à l'hôpital militaire de Cayenne de 1854 à 1884, faisant pour chaque catégorie de malades le pourcentage des différentes maladies ayant amené la mort. Il analysa ensuite les causes des différences observées pour chaque catégorie sociale ou ethnique. Certains de ces pourcentages sont extrêmement démonstratifs. C'est ainsi que la fièvre jaune causait 46,6 % des décès chez les Européens libres mais seulement 4,5 % chez les transportés Européens, 0,5 % chez les Noirs et Mulâtres libres et aucun chez les transportés Noirs. Le paludisme était également responsable de beaucoup plus de décès chez les transportés Européens et Arabes que dans les autres catégories. Les Hindous manifestaient une sensibilité particulière aux ulcères et infections gangréneuses dont ils mouraient 7 fois plus souvent que les Européens.

Orgeas conclut en affirmant qu'en climat équatorial l'Européen ne saurait subsister en tant que race qu'au prix de grandes précautions et en évitant les travaux pénibles; que la colonisation blanche en pays équatorial est une illusion; il estime que ce n'est point par hasard que les différentes races se sont développées sous des climats divers, mais que chacune a choisi un pays qui lui convenait et qui a permis son développement.

Orgeas a eu le grand mérite de montrer que la médecine ne devait pas, en Guyane, revêtir un caractère uniforme et interchangeable, mais tenir le plus grand compte des sensibilités et des affinités raciales. Ces modifications de sensibilité prennent sans doute leur origine dans la nature même des individus, mais aussi dans leur mode de vie, qui diffère avec chaque groupement.

L'importance de la pathologie raciale n'apparaît plus sur la côte, qui n'a plus guère d'autre population que des métis. Il n'en est pas de même à l'intérieur où les races sont parfaitement différenciées. L'importance de la pathologie raciale y apparaît immédiatement et on peut dire qu'elle domine la question médicale.

Flore et Faune. Quelques espèces de plantes et d'animaux intéressent le médecin. Les ressources phytologiques sont loin d'être toutes exploitées; une étude des remèdes créoles pourrait peut-être donner des résultats intéressants, mais les formules en sont généralement tenues secrètes; aucun Créole ne doute par exemple de l'efficacité du remède contre les morsures de serpent; même les médecins d'origine guyanaise confirment cette efficacité. Toutefois, pendant la guerre, on rechercha si l'écorce du « Mariacongo », très amère et réputée par les Créoles souveraine contre la fièvre, ne renfermait pas de quinine: on ne trouva qu'un peu de strychnine.

Tous les habitants de l'intérieur emploient divers végétaux pour empoisonner l'eau des rivières et capturer ainsi facilement les poissons. Cette « nivrée » se pratique avec plusieurs espèces de lianes et de bois qui doivent leur propriété aux roténones; elles appartiennent aux genres *Lonchocarpus*, *Derris* et *Tephrosia* représentés surtout en Guyane par *Robinia nicou* (Aublet). Ces plantes sont douées en outre de propriétés insecticides.

De nombreuses espèces entomologiques intéressent le médecin. Monsieur E. Abonnenc a publié de très intéressantes études sur les arthropodes vulnérants de la Guyane. De nouvelles espèces ont été mises en évidence et de nombreuses autres précisées. Sans entrer dans le détail, disons que l'on trouve en Guyane des vecteurs convenant aux principales maladies exotiques connues.

Une des plaies de la Guyane est le pou d'agouti, qui infeste les zones herbeuses, spécialement les abattis abandonnés. Les premiers voyageurs signalèrent cette incommodité; ces trombiculés causent d'insupportables démangeaisons à la ceinture et aux fesses, et ni la D.D.T., ni le pétrole, ne peuvent empêcher leur envahissement. On a surtout affaire à *Trombicula flui* mais aussi à *Schongastia guyannensis*.

En 1945, Cayenne subit une invasion massive d'un curieux papillon, *Hylesia urticans*, dont les ailes sont munies d'écailles barbelées microscopiques qui, pénétrant dans l'épiderme, provoquent des érythèmes ou des lésions urticariennes accompagnés de phénomènes généraux parfois impressionnants.

Le ver macaque, dont un vecteur nouveau a été décrit en l'espèce de *Aedes taeniorhyncus*, capturé porteur des œufs de *Dermatobia cyaninervis* est assez fréquent. Quelques cas de myases à *Cochlyomia hominivorax* ont également été rapportés.

Les puces chiques sont rares à l'intérieur mais fréquentes sur les savanes côtières; avec un peu de surveillance, on les évite facilement.

Insectes piqueurs et parasites hématophages représentent une gêne plus qu'un danger, mais cette gêne est constante. Un de nos compagnons de mission définissait plaisamment la Guyane comme « un pays où l'on se gratte ».

Les dangers de la forêt, décrits si souvent d'une manière romanesque ou fantaisiste, ne sont pas dus aux espèces animales venimeuses ou carnivores. Il existe bien des scorpions, très rare d'ailleurs, mais leur piqûre est quasi inoffensive; des mygales ou araignées crabes, qui n'attaquent jamais l'homme et ne présentent aucun danger. Il n'en est pas de même des guêpes, dont il existe de nombreuses espèces très agressives; les espèces les plus dangereuses par leur taille et l'importance des colonies qu'elles constituent font leur nid en haut des arbres et de ce fait sont peu à craindre en principe. En forêt les nids de guêpes se rencontrent très souvent; bien dissimulés en général et souvent difficiles à déceler même pour les habitants des bois, ils sont la cause d'incidents tragi-comiques: le moindre choc sur le rapport du nid provoque l'attaque d'un essaim furieux et seule une fuite rapide permet d'échapper aux piqûres.

Nous reproduisons la liste des captures que nous avons effectuées sur le bassin du Maroni et qui ont été aimablement identifiées par M. Abonnenc.

PROVENANCE	DATE	HOTE OU LIEU	E S P È C E	NOMBRE
St Laurent	26-7-49	réceptient	<i>Ædes ægypti</i> (larves)	11
»	»	intérieur maison	<i>Culicoides lulzi</i> (adultes)	3
»	»	»	<i>Ædes ægypti</i> (adultes)	1
»	19-7-49	»	<i>Culex fatigans</i> (adultes)	2
Bonville	2-8-49	réceptient	<i>Culex (Culex) mollis</i> (adultes)	8
Ouaqui (Douane)	22-8-49	intérieur poste	<i>Anophèles darlingi</i> (adultes)	6
»	»	»	<i>Hæmagogus sp.</i> (adultes)	1
Basse Ouaqui	9-8-49	forêt	<i>Anophèles oswaldoi</i> (adultes)	2
»	»	homme	<i>Amblyoma oblongoguttatum</i> (adulte)	1
Haute Ouaqui	17-8-49	forêt	<i>Anophèles darlingi</i> (adultes)	1
»	»	»	<i>Culex sp.</i> (adulte)	1
»	»	»	<i>Culex (Lutzia) allostigma</i> (adulte)	1
»	»	»	<i>Tipulides divers</i> (adultes)	4
»	»	»	<i>Culicoides horticola</i> (adultes)	2
»	»	»	<i>Culicoides lulzi</i> (adultes)	1
Basse Itany	Sept. 49	village indien	<i>Elaphela cervus</i> (Tabanides)	1
»	»	»	<i>Simulium guianense</i>	2
»	»	»	<i>Anophèles (Nyssorhynchus) sp.</i> (détériorés)	1
Haute Itany	»	forêt	<i>Anophèles darlingi</i>	1
»	Août 49	homme	<i>Tipulides divers</i>	5
»	»	»	<i>Phlebotomus squamiventris</i> ♂	1
Chutes du Ouarenapan	»	creux de rochers	<i>Culex (Culex sp.)</i> voisin de <i>C. surinamensis</i>	65
Cr. Palofni	16-10-49	tapir	<i>Amblyomma auriculare</i> ♂	1
»	»	»	<i>Amblyomma cayennense</i> ♂	2
»	»	»	<i>Amblyomma incisum</i> ♂	1
»	»	»	<i>Amblyomma oblongoguttatum</i> ♂	1
»	»	»	<i>Amblyomma fossium</i> ♀	3
»	»	»	<i>Amblyomma fossium</i> ♀	1

Les « mouches à dague », qui atteignent la taille d'un frelon et qui vivent parfois en colonies importantes sont particulièrement à craindre. Très nombreuses, leurs piqûres pourraient entraîner la mort.

La rencontre de serpents venimeux est exceptionnelle sauf dans la région des marécages de la côte; on en verrait davantage dans une forêt française; il s'agit de *crotales* ou de *lachésis*. Nous n'avons jamais eu à utiliser le sérum de Butantan (le seul valable en Guyane) dont nous étions munis. Quant au grand reptile de l'Amazonie, le fameux Anaconda, appelé couleuvre par les créoles, on en voit parfois des spécimens de 10 à 12 mètres de long, paisiblement lovés au soleil sur le bord des rivières. C'est un animal inoffensif.

Le piraye ou pirana, poisson tigre de l'Amazonie, n'est pas aussi dangereux qu'on a pu le prétendre. Indiens et Noirs prennent journellement des bains dans la rivière; nous même les imitions sans hésitation, et nous n'avons jamais entendu dire qu'un homme ait été attaqué en prenant son bain. Les pirayes existent certes, mais en petit nombre, et n'attaquent pas à moins que du sang répandu dans l'eau ne les rende furieux. Il serait donc dangereux de se baigner dans la rivière avec une plaie saignante; c'est probablement en appâtant avec du sang que certains cinéastes réussirent à filmer une scène d'horreur montrant un pécarí dévoré en quelques minutes par ces poissons. Le piraye pèse 200 à 1000 grammes et possède une impressionnante machoire en dents de scie d'une puissance extraordinaire; c'est ainsi qu'un petit piraye que nous avons pris à la ligne nous a à demi sectionné le pouce quand nous voulûmes le décrocher.

Dans les petites criques peu fréquentées vivent les aïmaras, les brochets de l'Amazonie, qui peuvent peser jusqu'à 10 à 15 kilogs. Ils représentent un danger plus réel: attirés par tout ce qui bouge, ils n'hésitent pas à happer un membre et à arracher un morceau de chair; un de nos canotiers qui lavait de la viande à la rivière fut cruellement mordu à la main par un de ces poissons qui fut d'ailleurs capturé et consommé par le blessé et ses camarades.

Sur les fonds vaseux, et tout près du bord, reposent parfois d'énormes raies d'eau douce munies d'un ardillon barbelé à mi-longueur sur la queue, ardillon solidaire d'une glande à venin. Les piqûres sont effroyablement douloureuses, s'infectent et se gangrènent; nous avons vu de nombreux indigènes porteurs d'ulcères des jambes très étendus consécutifs à ces piqûres, mais nous n'avons jamais entendu dire que personne soit mort de l'envenimation elle-même.

BIBLIOGRAPHIE

Tous les ouvrages indiqués, sauf les trois derniers, font partie des *Publications de l'Institut Pasteur de la Guyane*.

- FLOCH H. *Rapport sur le fonctionnement technique de l'Institut Pasteur de la Guyane et du territoire de l'Inini. Années 1941-1942-1943-1945-1946-1947-1948.*
- FLOCH H. *Index tuberculinique et tuberculose à Cayenne.* 1941.
- FLOCH H. et DE LAJUDIE P. *Pian et ostéite hypertrophiante paranasale (Goundou) en Guyane française.* 1941.
- FLOCH H. *L'endémie palustre dans les communes rurales et l'intérieur de la Guyane française.* 1944.
- FLOCH H. et DE LAJUDIE P. *Sur les divers indices endémiques du paludisme en Guyane française.* 1945.
- FLOCH H. et DE LAJUDIE P. *Traitement du pian par la péniciline en suspension dans l'huile d'olive.* 1945.
- FLOCH H. et DE LAJUDIE P. *Sur les bilharzioses en Guyane française.* 1945.
- FLOCH H. et DE LAJUDIE P. *Sur le parasitisme intestinal en Guyane française.* 1946.
- FLOCH H. et DE LAJUDIE P. *Sur la syphilis en Guyane française.* 1946.
- FLOCH H. et DE LAJUDIE P. *Sur la lèpre en Guyane française. Généralités - Répartitions par âge - Dépistage - Contamination.* 1946.
- FLOCH H. et DE LAJUDIE P. *Sur la lèpre en Guyane française. Incubation - Symptôme initial - Formes cliniques - Syphilis et lèpre - Cause des décès.* 1946.
- FLOCH H. *La Maladie de Chagas en Guyane Française.* 1947.
- FLOCH H. et CAMAIN R. *Sur le traitement de la lèpre par les sulfones en Guyane française.* 1948.
- FLOCH H. et CAMAIN R. *Maladies vénériennes autres que la syphilis en Guyane française.* 1947.
- ABONNENC E. *Aspects démographiques de la Guyane française.* 1949.
- FLOCH H. *A propos de l'endémie lépreuse en Guyane française. Notes sur la lèpre dans quelques pays de l'Hémisphère Occidental.* 1949.
- HECKENROTH. *Rapport médical* 1941. Archives du Gouvernement. Cayenne.
- ORGEAS. *La pathologie des races humaines et le problème de la colonisation.* Paris 1880.
- DOUVIER. *Rapport médical* 1938. Archives du gouvernement. Cayenne.

CHAPITRE IV

LE MARONI

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE

Configuration générale. Le Maroni est de beaucoup le fleuve le plus important de la Guyane Française. La partie française de son bassin couvre près de 30.000 km², soit près du tiers de la superficie du département. A l'est il est limité par les bassins de la Mana, de l'Approuague et de l'Oyapoc; au sud par celui de l'Amazone.

Le bassin du Maroni est dans son ensemble une des régions les plus plates de la Guyane; comme le reste du territoire, elle présente la physionomie d'une pénéplaine très usée, n'ayant d'autre relief que d'innombrables petites ondulations aussi anonymes que les vagues de la mer.

On rencontre partout des terrains primitifs ou métamorphiques, exceptionnellement des terrains volcaniques.

Les principaux massifs sont formés de roches dures ayant mieux résisté à l'érosion. Citons :

- le petit massif isolé des Tumuc-Humac (Haut Itany), dont il existe une triangulation effectuée en 1939 par le Capitaine Richard.
- les montagnes Françaises (Gaa Caba) proches du confluent du Maroni et du Tapanahony; environ 600 m. d'altitude.
- enfin la partie la plus accidentée du bassin du Maroni est la région du Haut Ouaiqui et du Haut Inini; dans cette zone existent plusieurs chaînes importantes, hautes de 600 à 800 m. dont la position approximative est connue mais dont la configuration ne pourra être précisée que par les photographies aériennes.

On peut, pour la commodité de la description, séparer le Bassin du Maroni en 3 régions: la région de St-Laurent, le cours moyen du fleuve jusqu'à Ouaiqui, le bassin supérieur.

La région de St-Laurent. La zone des savanes côtières, à laquelle nous rattacherons l'estuaire du fleuve jusqu'au saut Hermina, est formée d'alluvions récentes, en général des sables. Elle présente l'aspect d'une vaste plaine désolée, totalement marécageuse, couverte

d'une maigre végétation de roseaux d'où émergent de place en place les sommets de buttes de terre ferme plus élevées que les autres, où la forêt peut vivre, et où les habitants de ces régions désolées viennent faire les défrichements nécessaires à leurs cultures. Les terres basses ne sont ni drainées, ni cultivées et elles paraissent, tout au moins dans la région de St-Laurent, tout à fait infertiles. L'estuaire du fleuve, large par endroits de plusieurs kilomètres, s'étend jusqu'au premier saut, Hermina, à près de 40 km. de St-Laurent. La marée se fait sentir dans toute l'étendue de l'estuaire où de ce fait l'eau coule alternativement vers l'amont et vers l'aval.

Les rives sont partout envasées sur une telle largeur qu'il ne peut y pousser que des palétuviers; par endroits, sur de petites éminences de terre ferme s'accrochent quelques carbet et quelques cultures.

St-Laurent même, ainsi que St-Jean, sont bâtis sur les premières émergences des terres hautes. La région est salubre; les vastes prairies que l'on a établies sur l'emplacement de la forêt défrichée donnent aux environs immédiats des agglomérations un aspect presque européen.

St-Laurent est une ville beaucoup mieux construite que toute autre agglomération de Guyane, grâce aux importants travaux réalisés par l'administration pénitentiaire.

Le voyageur habitué aux misérables cabanes de bois couvertes de tôles ondulées rouillées que l'on voit à Cayenne et dans les communes de la côte est agréablement surpris de trouver de larges avenues ombragées de palmiers, des maisons aux murs épais, construites avec goût et entourées de jardins.

La plupart de ces installations sont inoccupées depuis la suppression du bagne et leur entretien est un lourd souci.

St-Jean (10 km. au Sud), relié à St-Laurent par une route, est la plus belle réalisation de l'administration pénitentiaire. Il est devenu depuis 1949 un centre d'accueil et de formation pour les personnes déplacées venues d'Europe Orientale.

La population de la région comprend outre ces nouveaux éléments, quelques centaines de Créoles, un groupe rapidement décroissant de libérés, et les Indiens Galibis (3 à 400) dont nous parlerons plus loin.

La vie économique de la région a été très affectée par la suppression du bagne. Actuellement St-Laurent présente la physionomie d'une ville morte, aucune vie économique n'ayant pris la place de l'économie pénitentiaire, fondée sur l'emploi massif du travail forcé et non payé. Le commerce, entièrement basé sur l'importation de vivres, est en décadence. Les cultures qui environnaient la ville sont en majorité abandonnées et l'élevage a presque disparu.

L'avenir de la région de St-Laurent semble être dans le développement de l'industrie forestière. Une forêt presque intacte, une main-d'œuvre abondante (celle des tribus africaines de l'intérieur), la possibilité pour les cargos moyens de pénétrer dans l'estuaire du Maroni, créent des conditions favorables.

Le fleuve de Hermina à Ouaqui. La fin de l'estuaire est marquée par un petit rapide, le saut Hermina. En amont de ce point les rives cessent d'être marécageuses et sont couvertes par la grande forêt, défrichée par endroits. Le fleuve est parsemé d'îles qui donnent à ses paysages beaucoup de charmes et de variété.

La région de Langa Tabiki est habitée par la tribu des Paramacas qui sont plus forestiers que navigateurs et fournissent une partie de la main-d'œuvre des entreprises de la côte.

Après un premier saut difficile, Ampouman, on atteint le confluent du Tapanahony et du Lawa. Cette région est marquée par de puissants sauts, notamment Manbari, Singa Teteï et Poligoudou. C'est le centre de la tribu des Boschs ou Youcas, qui en pleine expansion numérique essaient leurs petits villages de 10 à 20 cases dans toutes les îles et jusque sur les affluents de la rive française.

Le Lawa est toujours une rivière très importante, dont la largeur atteint 600 à 1000 mètres; son embouchure est marquée du côté français par un gros village créole, Grand Santi. Un puissant saut, Abounasounga, marque la fin du pays Bosch et le début du pays Boni. Sur plus de 15 km. se déroule le fantastique dédale de chenaux des sauts Abattis Cottica, qui jadis protégèrent longtemps les Bonis contre leurs assaillants.

Un grand bief calme s'étend sans accident notable de là jusqu'à Ouaqui, sur plus de 60 km.; c'est une partie du fleuve particulièrement belle, harmonieuse et familière; la vie humaine y est intense; c'est le siège de la tribu des Bonis dont les villages et les habitations de culture parsèment les rives. Plusieurs gros villages créoles y constituent des centres importants de ravitaillement des orpailleurs. Le village hollandais de Benzdorp, qui comporte un poste administratif et une station de T.S.F., fait face au principal village créole français, Wacapou, presque exclusivement composé de commerçants, où une église et une école ont été récemment fondées.

Un peu en amont la Société des Mines d'or du Lawa, passé sous contrôle hollandais, occupe de grands bâtiments bien construits et en bon état, bâtis au flanc d'une colline.

A 10 km. en amont, à proximité du petit village créole du même nom, a été construit le poste administratif français de Maripasoula, à un coude du fleuve, dans un site très pittoresque.

A proximité, marquée par un poste de douane, se trouve l'embouchure de l'Inini, grande rivière dont les embranchements desservent les principaux placers aurifères du bassin du Maroni.

Le poste de douane de Ouaqui, au confluent du Lawa et du Tampoc, marque pratiquement la fin de la partie habitée du fleuve.

Le bassin supérieur du Maroni. Le bassin des formateurs du Maroni est un vaste faisceau de rivières épanoui en éventail, qui s'étend sur plus de 12.000 km² et forme une grande partie de la Guyane du Sud.

C'est de toutes les régions de la Guyane une des plus belles et des plus variées. Son climat très agréable, ses grandes rivières aux eaux claires, ses tribus indiennes si attachantes, laissent aux rares voyageurs qui ont la chance de la parcourir un souvenir inoubliable.

- L'Itany, principal formateur du Maroni, est une rivière bien connue et de parcours facile, passés les sauts de l'embouchure. Il est habité par les Indiens Roucouyennes et remonté souvent à la belle saison par leurs alliés les Bonis, allant à la pêche sur les hautes criques. Les Boschs n'ont pas le droit de pénétrer dans l'Itany.
- Le Marouini est beaucoup moins important que l'Itany. Passés deux sauts très dangereux à l'embouchure, il ne présente aucun obstacle sérieux à la navigation; il est totalement désert; la tradition réserve le droit de pêche aux Bonis.
- Le Tampoc (autrefois appelé Araoua), est une des rivières les plus difficiles de la Guyane. Il est totalement inhabité sauf quelques villages de chercheurs d'or et un village d'indiens Emerillons près de l'embouchure; mais depuis quelques années les Boschs semblent vouloir le coloniser. Son principal affluent, la crique Ouqui, autrefois très peuplée par les chercheurs d'or au temps du balata est actuellement presque déserte. Le chemin des Emerillons qui joignait la Haute Ouqui au bassin de l'Oyapoc et qui avait disparu depuis quelques années a été rouvert à l'occasion de notre mission de 1949.

Toute cette région est presque complètement inhabitée et laissée dans un abandon complet. Elle présente pourtant un certain intérêt économique comme réserve de pêche. La richesse en poisson de ces grandes rivières désertes est considérable et serait inépuisable si on interdisait aux populations l'emploi du procédé dévastateur de la « nivrée ».

Vie économique. Le fleuve, outre les tribus des Noirs Réfugiés, est peuplé d'environ 2000 créoles, presque tous chercheurs d'or et commerçants; la plupart d'entre eux sont originaires des Antilles anglaises. Ils vivent très misérablement pour la plupart, si l'on excepte l'important groupement concentré autour des placers Gougis sur la rivière Inini. Ces placers qui sont très riches et bien organisés constituent le pôle principal de la vie économique de la région.

L'économie du Maroni présente des possibilités de développement exceptionnelles grâce au réservoir de main-d'œuvre que constituent les tribus des Noirs Réfugiés. Les produits agricoles locaux (riz, manioc), sont en abondance et à bon marché sur le Maroni, alors que le reste de la Guyane vit dans une demi disette permanente.

Enfin le Maroni est une voie de communication du plus haut intérêt; le cours de la rivière est peu sinueux et de ce fait les pirogues à moteurs hors bord peuvent monter de St-Laurent à Maripasoula en 3 jours. De nombreux canots indigènes assurent à bas prix le transport des marchandises lourdes.

Les sauts du fleuve ne constituent pas un obstacle sérieux à la navigation, d'abord parce que les indigènes connaissent les passes dans le moindre détail, ensuite parce qu'un réseau de chenaux naturels permet toujours, quelle que soit la hauteur des eaux, de trouver une passe détournée peu dangereuse. Il est possible de faire passer sans rupture de charge des canots de 5 tonnes de St-Laurent jusqu'aux centres aurifères de l'Inini.

HISTORIQUE

Histoire des explorations. Le bassin du Maroni resta longtemps inconnu: le plus grand fleuve de la Guyane se prêtait mal en effet à la pénétration. En 1608, l'Anglais Harcourt y fit un voyage qui resta isolé et sans lendemain; aussi en 1702 de Milhau déclare que le Maroni et la Mana sont totalement inconnus, alors qu'il donne de bonnes descriptions des rivières du centre et de l'Oyapoc.

Lefebvre d'Albon, en 1730, parlant des controverses au sujet de la fixation de la frontière avec le Surinam, déclare lui aussi que le Maroni est inconnu, et ne fait allusion à aucune exploration récente. Ternaux-Compans fait allusion à une exploration du fleuve par les Jésuites en 1720, mais les archives de la Guyane sont muettes sur ce sujet et il semble bien que ce voyage n'ait jamais eu lieu.

D'après Barrère, le Maroni aurait été remonté en 1732 jusqu'au Tampoc, à la recherche de la forêt de cacaotiers des sources du Camopi que d'autres voyageurs atteignirent en passant par l'Oyapoc. Le récit détaillé de ces premières explorations n'est pas parvenu jusqu'à nous.

Pendant tout le XVIII^e siècle, il n'y eut pas d'établissement français sur le Maroni, sauf un petit poste sur l'embouchure; les deux tiers inférieurs de la rivière étant déserts, les voyageurs ne pouvaient y trouver ni vivres, ni abri, ni guide; seuls habitants, les Galibis de l'estuaire ne pouvaient ni ne voulaient franchir les premiers rapides; aussi tous les premiers voyageurs cherchèrent-ils à atteindre le Maroni par l'Oyapoc. C'est ainsi qu'en 1766, le botaniste Patris, partant du Camopi, remonta très haut le Ouahony (Marouini actuel), découvrant les Roucouyennes qui étaient établis sur la crique Sinalé où Coudreau les revit un siècle après. Il redescendit par le Maroni avec l'aide semble-t-il des Indiens Emerillons qui habitaient alors la rivière Inini. Le journal de voyage de Patris n'est malheureusement pas parvenu jusqu'à nous.

C'est également du Camopi que partirent en 1768 Brisson de Beaulieu et l'Ingénieur Géographe Simon Mentelle. Traversant le territoire des Indiens Aramichaux par un chemin maintenant disparu qui joignait le Tamouri au Marouinini, ils descendirent le Maroni, dont ils rapportèrent la première carte, remarquable pour l'époque.

En 1769, Patris revint chez les Indiens Roucouyennes, mais son canot ayant fait naufrage au retour, il dû revenir par l'Oyapoc. Son compagnon, Tony Claude, a laissé de ce voyage un passionnant récit (1).

(1) *Voyage dans l'intérieur de la Guyane chez les Indiens Roucouyennes*, par Tony Claude, mulâtre libre de l'Approuague. Paris 1832 (Bibl. Nat., fonds Angrand n° 1372).

En 1788, Leblond, passant par le sentier Tamouri-Ouaqui, atteignit le Marouini et visita les Indiens Roucouyennes. Il revint semble-t-il par le même chemin, n'ayant passé que quelques semaines dans le bassin supérieur du Maroni. Il publia une carte montrant 11 centres indiens.

Le passage par l'Oyapoc plaçait le Maroni à l'extrême limite des possibilités des expéditions, obligées d'abandonner la plupart de leurs bagages en changeant de bassin fluvial; sans moyens de campement, emportant de maigres rations de bœuf salé et de farine, ces voyageurs étaient exposés à la famine et l'on ne saurait trop admirer leur courage lorsqu'ils s'aventuraient aussi loin, vivant au hasard de l'hospitalité indienne, épuisés par le paludisme contre lequel ils ne possédaient aucun remède.

Pendant la première moitié du XIX^e siècle, il n'y eut aucune exploration du Maroni. En effet, depuis 1772, l'état de guerre entre les Hollandais alliés aux Boschs et les Bonis empêchait toute circulation sur le fleuve. Même quand cette guerre eut pris fin, les Boschs, qui contrôlaient le Moyen Maroni, restaient hostiles et s'opposaient à toute pénétration sur leur territoire. Cette situation devait durer jusqu'en 1860. C'est ainsi qu'en 1831 de Bauve qui tentait la remontée du fleuve, et en 1835 Leprieur qui était passé par l'Oyapoc, durent faire demi-tour devant les menaces de mort des Boschs. De même Milthiade, qui en 1822 était passé par l'Oyapoc et l'Inini, avait dû faire demi-tour avant d'atteindre le Maroni, les Indiens qui l'accompagnaient ayant fui, terrorisés par la présence des Bonis. Tous ces explorateurs cherchaient à atteindre le Haut-Maroni et les Indiens Roucouyennes en évitant la zone tenue par les Noirs Réfugiés.

La mission de délimitation franco-hollandaise, en 1861, remonta la rivière jusqu'à son cours moyen; le lieutenant de vaisseau Vidal y représentait la France. Il rapporta de nombreuses observations géographiques et une alliance avec les Bonis. Les Boschs, sommés conjointement par les Français et les Hollandais de libérer la rivière, durent s'incliner; à partir de ce moment, le Maroni fut ouvert à la circulation. C'est également vers le milieu du XIX^e siècle qu'un habitant de Mana vint reconnaître l'emplacement de St-Laurent du Maroni dont la construction ne commença que plus tard, avec la centralisation du bagne dont les établissements étaient jusque-là éparpillés dans la colonie.

Le Haut-Maroni ne commença à être connu qu'avec le Docteur Crevaux et l'explorateur Coudreau.

Après la découverte de l'or, le Maroni s'était peuplé rapidement; vers 1877, plusieurs milliers de personnes habitaient le Lawa, travaillant notamment au grand placer Labourdet. En même temps, St-Laurent se développait pour devenir la deuxième ville de la Guyane. C'est de là que Crevaux partit en 1878; il devait mettre près d'un an à atteindre Belem par l'Itany et le Yari (1). Son voyage, dès le début, fut compromis par la maladie: « pendant que je me rétablis assez rapidement (accès fébrile) et que la fièvre persiste chez le Révérend Père Kroener, Monseigneur Emonet est pris d'un léger mal de tête

(1) Le souvenir de ce voyage reste très vivant chez les Bonis et de nombreux détails se sont transmis par tradition orale.

« un soir en revenant de la chasse. Le lendemain une violente crise se déclare dans la matinée. Le surlendemain, il est sur le coup d'une fièvre comateuse qui, pendant deux jours, ne nous laisse aucun espoir ». Les deux ecclésiastiques furent évacués pendant que Crevaux restait dans son hamac en proie à la fièvre. Ceci se passait sur le cours moyen du Maroni, quelques jours seulement après qu'ils eurent quitté St-Laurent.

Nous avons eu l'émotion de voir briller sur le flanc d'une montagne du massif des Tumuc-Humac, près des sources du Maroni, deux bandes de roches blanches décrites par notre confrère 71 ans plus tôt. Crevaux ramena peu de renseignements d'ordre médical: un rapide énoncé des maladies les plus fréquentes chez les Bonis, dermatoses, éléphantiasis, ulcères, cataracte, hernies ombilicales. Il se borne à signaler chez les Indiens que les affections de peau sont rares et qu'ils ont le tempérament bilieux. Il reconnaît d'ailleurs: « dans toute la haute Guyane, je n'ai rencontré que fort peu de malades, et je dois le reconnaître, tous étaient dans un état si désespéré que mes soins eussent été superflus ». Crevaux laissa la première histoire des Bonis, et posa les premiers jalons de l'étude ethnologique des Indiens Roucouyennes; mais sans réussir à pénétrer très avant dans les secrets et la psychologie des uns et des autres. Rendons hommage pour terminer à son courage: seul dans un pays réputé dangereux, il fut vraiment le premier à quitter la rivière et les itinéraires connus et à s'aventurer loin de tout secours. Aussi disait-il avec appréhension: « N'est-ce pas en somme une véritable folie de s'engager dans ces forêts désertes, avec des accès de fièvre presque journaliers et une maladie de foie qui a déjà profondément altéré ma constitution et qui peut devenir très grave? ». Il paiera plus tard son audace par une fin tragique.

Coudreau lui succéda de 1887 à 1891; c'est d'après son travail que le cartographe Hansen dessina une carte de la Guyane encore prise comme base par tous les atlas actuels. Il écrivit un vocabulaire des principaux langages indiens et fournit des données de toute nature sur ce vaste inconnu. Mais à l'examen approfondi, cette œuvre, pour utile qu'elle fût, apparaît assez peu sérieuse; elle comporte beaucoup d'erreurs, tout au moins dans ce que nous avons pu vérifier personnellement, soient les données géographiques et les notions ethnographiques sur les populations Boni et Roucouyenne. La partie historique de ses ouvrages est entièrement fantaisiste.

Après Coudreau, des voyageurs remontèrent le Maroni avec des fortunes diverses; en 1907, le Pr. De Goeje, à la tête d'une mission hollandaise, explora la partie occidentale du bassin du fleuve, ramenant une importante documentation géographique et ethnologique. Lavaud, ancien compagnon de Coudreau, fit vers 1912 un long séjour chez les Roucouyennes du Yari et traça entre les deux versants un nouveau sentier, encore utilisé actuellement, celui du Ouaramapan. Son souvenir, ainsi que celui de son fils qui périt noyé en descendant l'Itany est resté très vivace chez les Roucouyennes alors que celui de Coudreau et de Crevaux s'est éteint.

En 1932, deux fractions de la mission Montoux-Richard remontèrent, l'une l'Itany, l'autre le Tampoc avec MM. Jacques Perret et Poubeau qui ramenèrent d'intéressantes observations sur les Emerillons. En 1937, le Capitaine Richard atteignit les Tumuc-Humac

et en fit le relevé géographique, à l'occasion de la mission internationale qui fixa le point de trijonction des frontières de la Guyane Française, du Surinam et du Brésil; la mission brésilienne mit 6 mois à atteindre les Tumuc-Humac par le Yari.

La même année le Pr. de Goeje séjourna de nouveau chez les Indiens Roucouyennes, ramenant une documentation ethnographique et linguistique qui fait actuellement autorité; toujours la même année, une mission hollandaise réussit à prendre contact avec deux petites tribus d'Indiens primitifs vivant dans la région des sources de l'Oulémary, les Wana et les Triometesem (Oyaricoulets), qui n'ont plus été revues depuis.

Pendant la guerre, les médecins-lieutenants Douvier et Robineau itinérèrent sur le fleuve et donnèrent leurs soins aux populations.

En 1947, l'Américain Hassolt Davis atteignit péniblement le Haut Itany, voyage dont il tira des articles à sensation mais dénués de toute valeur scientifique; la même année, M. Abonnenc prospecta le cours moyen du Maroni, rapportant une importante documentation d'ordre médical.

En 1948 et 1949, les missions de l'Institut Géographique National explorèrent complètement le bassin du Maroni, remontant jusqu'à leur source les principales rivières pour l'établissement de la carte (1).

Enfin, le Service de la Recherche Scientifique Outre-Mer, avec MM. Choubert et Aubert de la Rue, a récemment entrepris l'établissement de la carte géologique.

Ainsi s'achève la période des explorations du Maroni. La région est maintenant bien connue dans ses grandes lignes; mais elle offre encore aux chercheurs, dans tous les domaines: ethnographie, médecine, histoire naturelle, un champ de recherches d'un incomparable intérêt.

L'influence française sur le Maroni. Jusqu'en 1940, il n'y eut pas d'administration permanente du Maroni; un poste administratif était installé à la Forestière, sur l'estuaire, et la présence française ne se manifestait que par des tournées de courte durée, ayant surtout pour but le contrôle des chercheurs d'or; en l'absence de toute documentation, de tout plan d'ensemble, de fichiers et d'archives, aucun travail utile ne put être fait dans cette période malgré les efforts dépensés. Indéfiniment, selon le décourageant processus qui paraît être le destin de la Guyane, on recommençait, sans spécialisation et sans moyens, des études et des tentatives dont les résultats étaient perdus à mesure et inutiles pour les successeurs. En dehors des populations primitives, pratiquement isolées et ignorées, il n'y avait d'autre vie sur le fleuve que des villages créoles instables, se déplaçant à mesure que les gisements aurifères s'épuisaient.

La vie de St-Laurent et des établissements pénitentiaires resta toujours complètement séparée de celle de l'intérieur du pays, qui ne suscitait aucun intérêt et apparaissait à la plupart des Européens de la côte comme une sorte d'au-delà inaccessible et légendaire.

(1) Mission 1948 MM. Hurault, Cabane, Serrière.

Mission 1949 MM. Hurault, Breteau, Ricci, Cabane.

Un petit poste administratif avait été fondé vers 1940 à Maripasoula sur le Moyen Maroni, mais la guerre et l'incohérence administrative l'empêchèrent de jouer le rôle qu'on aurait pu en attendre: en 1948, la situation exacte des populations primitives était quasi ignorée. Le nombre des Bonis, leurs coutumes, l'emplacement même de certains de leurs villages étaient inconnus, et on les confondait même généralement avec les autres nations noires protégées de la Hollande. Quant aux Roucouyennes, on ne savait plus rien, ni la plus grossière estimation de leur nombre, ni l'emplacement de leurs villages (ceux mentionnés par le Capitaine Richard étaient abandonnés depuis longtemps quand nous les visitâmes), ni le nom des chefs.

L'effectif du poste administratif de Maripasoula avait été réduit à deux gendarmes dépourvus de documentation et de moyens de communication. Les populations s'éloignaient de la France dont la présence ne se manifestait pas et émigraient sur la rive hollandaise; quant aux Indiens, déjà les plus valides des Emerillons avaient rejoint le groupement de l'Oyapoc en territoire brésilien, et les Roucouyennes mouraient à une journée de canot de Maripasoula, sans avoir même l'idée de solliciter le secours de l'infirmier.

En 1949, la construction d'un grand poste administratif à Maripasoula a été décidée, et d'importants crédits attribués. Relié facilement à St-Laurent par des canots munis de puissants moteurs hors-bord, plus tard par un terrain d'aviation, le nouveau poste rayonnera sur des populations créoles, Bonies et indiennes relativement nombreuses et bien groupées. On peut espérer qu'il donnera à l'influence française sur le Maroni l'efficacité et la continuité qui lui ont manqué jusqu'ici.

Notre travail sur le Maroni. Nous avons, tant en 1948 qu'en 1949, entre les déplacements sur les différentes rivières du bassin du Maroni, fait de courts séjours dans les différents villages bonis et indiens, séjours ayant au maximum duré une semaine d'affilée. Les nécessités de la mission absorbaient évidemment la plus grande part de notre temps et nous ne pûmes consacrer aux études médicales qu'une faible part de ce dernier; cependant, un certain nombre d'observations ont pu être poursuivies pendant le déroulement de la mission sur les hommes des deux tribus qui nous accompagnaient.

Nous profitâmes de nos séjours dans les villages pour faire des consultations ouvertes à tous mais nous ne pûmes y faire venir pour des examens systématiques ceux qui étaient bien portants qu'au moyen de longs palabres, de cadeaux et de diplomatie; beaucoup nous échappèrent ainsi, particulièrement les enfants. D'autre part, certains examens étaient refusés, soit par pudeur féminine, soit que les malades n'en comprissent pas la nécessité; ainsi la demande de selles paraissait une incongruité aux Indiens et excitait l'hilarité des Bonis; aussi nous fût-il impossible, sauf exception, de rechercher les parasitoses intestinales. Nous eûmes également de cruels déboires avec notre matériel de microscopie; les colorants souffrirent de la chaleur, les lames de sang moisirent, les lentilles mêmes du microscope s'embruèrent intérieurement. Aussi regrettons-nous de ne pouvoir produire davantage d'examens bactériologiques à l'appui de nos observations. Nous devons nous estimer heureux de n'avoir pas tout perdu: notes, matériel et collections, par naufrage au passage d'un saut, comme il arriva à de nombreux voyageurs.

CHAPITRE V

LES BONIS

HISTORIQUE

La révolte de 1772. Nous avons dit que les propriétaires du Surinam ayant voulu échapper à l'impôt de capitation, avaient envoyé certains de leurs esclaves dans l'intérieur, espérant bien les faire revenir par la suite. Le ravage des côtes par le flibustier français Cassard accrut encore le désordre, ce qui permit aux « nègres marrons » de s'organiser; dès lors, constitués en villages, ils résistèrent victorieusement aux Européens. Ainsi se formèrent de véritables chaînes d'évasion vers l'intérieur. Dès 1726 existaient plusieurs « maquis » isolés qui donnèrent naissance à la tribu des Saramacas; après la grande révolte de 1757, le Gouvernement hollandais fut obligé de traiter et de reconnaître comme indépendante la tribu Youca (1762) qui se retira sur le Tapanahony; un résident, simple observateur dépourvu de pouvoir politique, fut détaché auprès des chefs, qui furent dotés d'un uniforme prestigieux et d'une solde. Un véritable tribut fut versé à ces nations par les Hollandais vaincus; il subsiste encore de nos jours sous forme d'une distribution annuelle de cadeaux.

La paix était revenue mais restait précaire car les maîtres étaient au Surinam d'une extrême cruauté et profondément détestés. Un détail très étrange le montre bien: depuis deux siècles, certains noms de colons ou de commandeurs, sans doute particulièrement cruels, sont soigneusement gardés par les Bonis et ont été transmis par la tradition jusqu'à leurs descendants actuels, sans doute pour que chacun puisse participer à leur recherche dans l'autre monde. En 1772, de nouvelles bandes, qui s'étaient formées dans l'intérieur, commencèrent à ravager les plantations de la rivière de Cottica, obligeant une partie des planteurs à se réfugier à Paramaribo. Leur premier chef, Baron, avait accompagné dit-on son maître en Hollande et avait fait son profit de ce qu'il y avait vu, ayant même participé à la campagne de Hanovre. L'émancipation lui aurait été promise, mais de retour au Surinam, son maître n'aurait pas tenu sa parole. Aussi la plantation du maître de Baron fut une des premières à être ravagée. Sous l'autorité d'un nouveau chef de grand caractère, Boni, qui apparut vers 1770, les bandes formèrent une tribu puissante et fortement organisée. Farouches et intraitables, méprisant les Youcas qui avaient traité avec l'ennemi, ils voulaient chasser les Européens du pays. La panique régnait au Surinam où les Hollan-

dais, peu nombreux et manquant de troupes, redoutaient une révolte générale des esclaves; si elle ne se produisit pas, ce fut en raison de la passivité de ces derniers. La plupart d'entre eux préféraient leur condition aux dangers de la vie des rebelles; quand les Bonis attaquaient une plantation, souvent les esclaves prenaient parti pour leur maître et il y avait une bataille rangée.

L'effet de surprise fut manqué et les Hollandais eurent le temps de faire appel à leur métropole, qui organisa une puissante expédition. Le colonel suisse Fourgeoud prit la tête d'un régiment de mercenaires, sorte de Légion Etrangère qui comprit jusqu'à 1200 soldats européens. Les détails de cette campagne nous sont très bien connus grâce à l'ouvrage de Stedman et aux lettres du colonel Fourgeoud conservés aux Archives Coloniales.

Les débuts furent marqués par de sanglants échecs; les soldats européens, décimés par le paludisme et la dysenterie, mouraient les uns après les autres sans que l'on put surprendre et forcer au combat un ennemi insaisissable, qui surgissait sans cesse sur les arrières; les Européens furent progressivement remplacés par des troupes de « chasseurs » indigènes, recrutés parmi les noirs libres et les esclaves restés fidèles. Mais les Youcas et les Saramacas refusèrent de prendre part à la répression.

Dans un ultime effort, le colonel Fourgeoud parvint jusqu'aux abords du village des Bonis, *Gadou Sabi*, dont on était enfin parvenu à repérer l'emplacement.

Le village fut pris et les cultures incendiées. Stedman a laissé de ce combat un récit très vivant; comme les guerriers antiques, les adversaires s'insultaient avant d'en venir aux armes: « Le colonel Fourgeoud promit aux rebelles la vie, la liberté, des vivres. Ils « répondirent avec de grands éclats de rire qu'ils n'attendaient rien de lui; ils le traitèrent « de Français à demi-affamé qui s'était sauvé de son pays; ils l'assurèrent que si il avait le « courage de leur faire visite ils ne lui feraient aucun mal et le régèleraient bien; ils nous « dirent à nous qu'ils nous trouvaient plus à plaindre qu'eux, que nous étions des esclaves « blancs loués quatre sous par jour pour nous faire tuer ou pour mourir de faim; qu'ils nous « méprisaient trop pour user leur poudre contre nous mais que si les planteurs ou leurs « commandeurs osaient entrer dans les bois qu'il n'en sortirait pas un seul... Que Boni « serait bientôt gouverneur de la colonie ».

Le succès de Fourgeoud avait été dû surtout à l'épuisement des Bonis qui n'avaient plus de munitions. « nous n'avions perdu que peu d'hommes par le feu de l'ennemi; ce « mystère fut expliqué lorsque les chirurgiens, en pansant les blessures, n'eurent retiré « que très peu de balles de plomb mais un grand nombre de petits cailloux, de boutons « d'habits et de petites pièces de monnaie en argent ».

Les Bonis, privés de leur base d'opération, durent renoncer à leurs expéditions contre les plantations de la rivière de Cottica. Ils passèrent par la Wana Creek dans le bassin du Maroni, alors désert, et se retirèrent en territoire français sur la crique Sparouine. Ils n'étaient plus que 7 à 800 semble-t-il. La première phase de la guerre était finie.

De la troupe de Fourgeoud bien peu de survivants revinrent en Europe. Stedman décrit ainsi ce qui restait de sa compagnie: « Il se trouvait alors plus de 100 hommes dans « gereusement malades à l'hôpital de notre camp... Ici l'on voyait un homme couvert de la « tête aux pieds d'ulcères tout saignants; là c'en était un autre porté par deux de ses « camarades et qui, enseveli dans une profonde léthargie s'abandonnait dans le sein de la « mort malgré toutes les secousses qu'on lui donnait pour le ranimer. Celui-ci tout gonflé « par une hydropisie, mourrait suffoqué par l'eau après avoir vainement supplié le chirurgien « (qui répondait ordinairement qu'il était trop tard) de la faire écouler... Plusieurs, atteints « d'une fièvre chaude, s'arrachaient les cheveux, blasphémaient contre la Providence et « maudissaient le jour où ils étaient nés ».

Les Bonis refoulés vers le Haut Maroni. Une paix tacite régna jusqu'en 1789. Les Bonis nouèrent des relations avec les Galibis de l'estuaire et par leur intermédiaire se procurèrent, semble-t-il, les outils dont ils avaient besoin. A Cayenne on s'émut beaucoup de la présence en territoire français des Bonis, qu'on croyait bien plus nombreux. Mais sous l'influence de M. de Bessner l'opinion leur était favorable.

M. de Villebois, chef du poste français établi à l'embouchure du Maroni, les visita en 1776 et en fit un dénombrement (1).

L'Abbé Jacquemin, curé de Sinnamary, les visita en 1782 (2) et les assura de la bienveillance du gouvernement français.

La guerre avec les Hollandais se ranima en 1789; d'après Coudreau Boni aurait essayé d'enlever le résident hollandais auprès du grand man des Youcas, qui s'étaient établis alors sur la Youca Creek, près du confluent du Lawa et du Tapanahony. Quoiqu'il en soit, cette fois les Youcas prirent fait et cause pour le gouvernement hollandais. Désormais accablés sous le nombre, sans munitions et sans ravitaillement, les Bonis furent progressivement refoulés vers le Sud. Cette nouvelle guerre dura sept ans. Les Bonis finirent par se replier sur le Haut Maroni, à l'extrême sud de la Guyane. Dans un dernier combat en 1791, Boni et son second Coyo Coromantin furent tués; le successeur de Boni dut se soumettre. Les Hollandais n'intervinrent pas directement dans cette phase de la guerre (3).

Quoiqu'il en soit, avec Boni disparaissait la résistance de ce peuple. Désormais, coupés de tout contact avec la côte, réduits à un demi-esclavage par les Youcas dont ils étaient les vassaux et auxquels ils payaient tribut, les Bonis virent leur nombre décroître. Désireux toutefois de se dégager de cette emprise, ils commencèrent par s'allier avec les Indiens Roucouyennes qu'ils avaient d'abord combattus, puis ils cherchèrent les moyens de commercer avec la côte sans passer par le Maroni, interdit par les Youcas. Ils essayèrent

(1) Archives Coloniales, Fonds du Dépôt des Fortifications, n° 470.

(2) Archives Coloniales, Fonds du Dépôt des Fortifications, n° 355.

(3) Depuis cette époque les *Grand Man* des Boschs (Youcas) se transmettent un hausse-col en argent, portant l'inscription suivante en anglais: « ceci a été donné au chef des Aucas par le gouverneur de Surinam en souvenir des services signalés qu'il nous a rendus en 1790 et 91 en nous livrant la tête de deux célèbres chefs nègres marrons, Boni et Coyo-Coromantin ». (Archives Coloniales modernes, série D 3).

donc d'atteindre l'Oyapoc. Au début du XIX^e siècle, les Bonis sous le *Grand Man* Agossou fils de Boni, ayant repris quelque assurance, se réinstallèrent sur le Lawa. C'est là qu'en 1835 ils furent atteints par Leprieur, venant de l'Inini, et qu'ils l'aidèrent à échapper aux Youcas. Leprieur fit alors alliance avec eux, ramena même quatre d'entre eux à Cayenne, mais le Gouverneur le désavoua (1). Il ne voyait dans les Bonis que des évadés dont l'exemple était pernicieux pour les esclaves et auxquels on ne devait donner aucun droit de s'établir en territoire français. En effet, toujours pour échapper aux Youcas, les Bonis demandaient à s'établir sur l'Oyapoc; Leprieur leur avait montré le chemin du Camopi qu'ils empruntèrent à plusieurs reprises. Forts des assurances de Leprieur et du traité de 1782, ils firent plusieurs tentatives de prise de contact avec les postes français de l'embouchure de l'Oyapoc, tentatives qui finirent tragiquement, les intentions amicales des Bonis ayant été reconnues à coups de fusil. Le massacre à Cafésoca, en 1841, d'une délégation de 9 Bonis conduits par le *Grand Man* et de 3 femmes, exterminée sans provocation à l'exception d'une femme emmenée prisonnière à Cayenne, en fut le tragique épilogue (2). Le chef du poste expliqua son attitude inqualifiable en prétendant que les Bonis, qui disposaient de deux fusils en tout, voulaient attaquer le fort; il les accusait en outre d'avoir assassiné le chef des Indiens Oyampis, Ouananika, mort dans des circonstances obscures et d'ailleurs détesté de son peuple à cette époque.

Après ce désastre, les Bonis renoncèrent à leurs tentatives et furent complètement oubliés; ils restèrent confinés dans le Lawa, soumis à une dure tutelle de la part des Youcas qui les obligeaient à passer par leur intermédiaire pour commercer avec la côte, leur imposant des taux d'échange extravagants; il est vrai qu'eux-mêmes en usaient pareillement vis-à-vis des Indiens Roucouyennes de la haute rivière.

En 1860, un français aventureux, Tollinche, reprit contact avec les Bonis et persuada quelques uns d'entre eux de l'accompagner à Saint-Laurent. Cette fois l'atmosphère avait changé et la délégation souleva un vif intérêt; on manquait de main-d'œuvre sur la côte depuis la libération des esclaves et le gouvernement français décida de faire un effort pour la libération des Bonis (3).

Le 8 Septembre 1860, au cours d'une conférence tenue à Albina en présence du gouverneur du Surinam et du lieutenant de vaisseau Sibour, délégué français, le *Grand Man* des Youcas, Byman, sommé de rétablir la liberté de circulation sur le Maroni, dut s'incliner.

Le lieutenant de vaisseau Ronny, membre de la mission française de délimitation de la frontière fut envoyé chez les Bonis l'année suivante pour leur annoncer leur libération.

« Je fus complimenté et Tollinche (4), en qui ils ont une grande confiance eut les « honneurs de la journée. J'ai rarement vu un enthousiasme pareil; les danses commencent aussitôt avec frénésie... (5).

(1) Archives Coloniales modernes, série E 10-13.

(2) Archives Coloniales modernes, série A 3-02.

(3) Archives Coloniales modernes, série D 3-01 et D 3-02.

(4) Le souvenir de Tollinche est resté très vivant chez les Bonis; son nom, déformé en Tolina, a été porté depuis par plusieurs d'entre eux.

(5) Archives Coloniales modernes, série D 3-02.

La même année le *Grand Man* Adam fut investi officiellement par le lieutenant de vaisseau Vidal, Chef de la mission française; les Bonis devinrent protégés français et on leur reconnut un territoire allant des sauts Abattis-Cottica au Marouini; le *Grand Man* reçut un uniforme et une solde; il fut invité à Cayenne, voyage dont Bouyer nous a laissé un pittoresque souvenir; il fut dit-on émerveillé de la puissance française et une compagnie qu'il vit défiler lors d'une prise d'armes lui sembla une armée suffisante pour conquérir le monde.

Il avait été prévu que les Bonis se retireraient sur l'Approuague par le sentier des Emerillons. Mais le passage des premiers Bonis en 1862 donna lieu à des contestations et à des bagarres avec les Emerillons qui occupaient le Haut Approuague. Ce fut l'occasion d'une des premières interventions de la gendarmerie dans l'intérieur du territoire (1). Le projet fut abandonné et il ne fut bientôt plus question, la paix étant complètement revenue sur le Maroni, de déplacer les villages Bonis.

Histoire contemporaine des Bonis. Vers 1887, les Bonis jouèrent un rôle peu honorable lors des rushs sur les terrains aurifères du territoire contesté du Lawa. Le *Grand Man* Anato, profitant des droits coutumiers qui étaient reconnus aux Bonis sur ces terrains, n'autorisait à travailler que les concessionnaires qui acceptaient de lui payer des redevances exorbitantes. Ces contestations s'éteignirent assez vite avec l'épuisement des gisements (2).

Depuis cette époque, les chefs qui se succédèrent restèrent tous fidèles à la France. Les Bonis vécurent désormais en paix, à l'exception d'une rencontre avec les Indiens Oyaricoulets qui est relatée par Crevaux et dont le souvenir est resté fort vivace. On nous la relata comme si elle s'était passée 30 ou 40 ans auparavant; pourtant Vidal en 1861 avait recueilli des récits identiques; on voit donc qu'il faut accueillir avec beaucoup de prudence les souvenirs transmis chez les Bonis par tradition orale.

Coudreau évaluait les Bonis à 625 individus dont 475 en terre française. Il existait en effet une fraction dissidente sur la rive hollandaise dont les habitants avaient été attirés par une habile propagande. Actuellement, l'important village de Cottica en reste le témoignage. Le nombre des Bonis s'est maintenu à peu près constant jusqu'à nos jours. Au début du siècle, l'alliance avec les Roucouyennes, toujours vivante, fut scellée par le mariage du *Grand Man* Awensaïe avec la fille du chef des Roucouyennes; les descendantes métisses de cette union exceptionnelle vivent encore, curieusement isolées sur une petite île à la limite du pays indien et du pays Boni.

Les principaux villages actuels sont: en pays Boni (3), l'Enfant Perdu, Boniville, Assici, Loca, Papaï-Chton et sur la rive hollandaise Cottica. Sur le Bas Maroni se trouve le village d'Apatou, fondé jadis par le compagnon de voyage de Crevaux, qui l'avait accompagné en France et avait été présenté à la Société de Géographie de Paris. Apatou en conçut un orgueil démesuré et ne put pas faire moins que de fonder une capitale

(1) Archives Coloniales modernes, série D 3-02.

(2) Archives Coloniales modernes, série D 3-04.

(3) On appelle « pays Boni » le bassin du fleuve au sud des sauts Abattis-Cottica.

portant son nom; il en résulte une quatrième capitainerie, s'ajoutant aux trois créées par Boni, mais dont le titulaire au lieu d'être désigné par la coutume est nommé traditionnellement par le gouvernement français.

NOTES ETHNOGRAPHIQUES

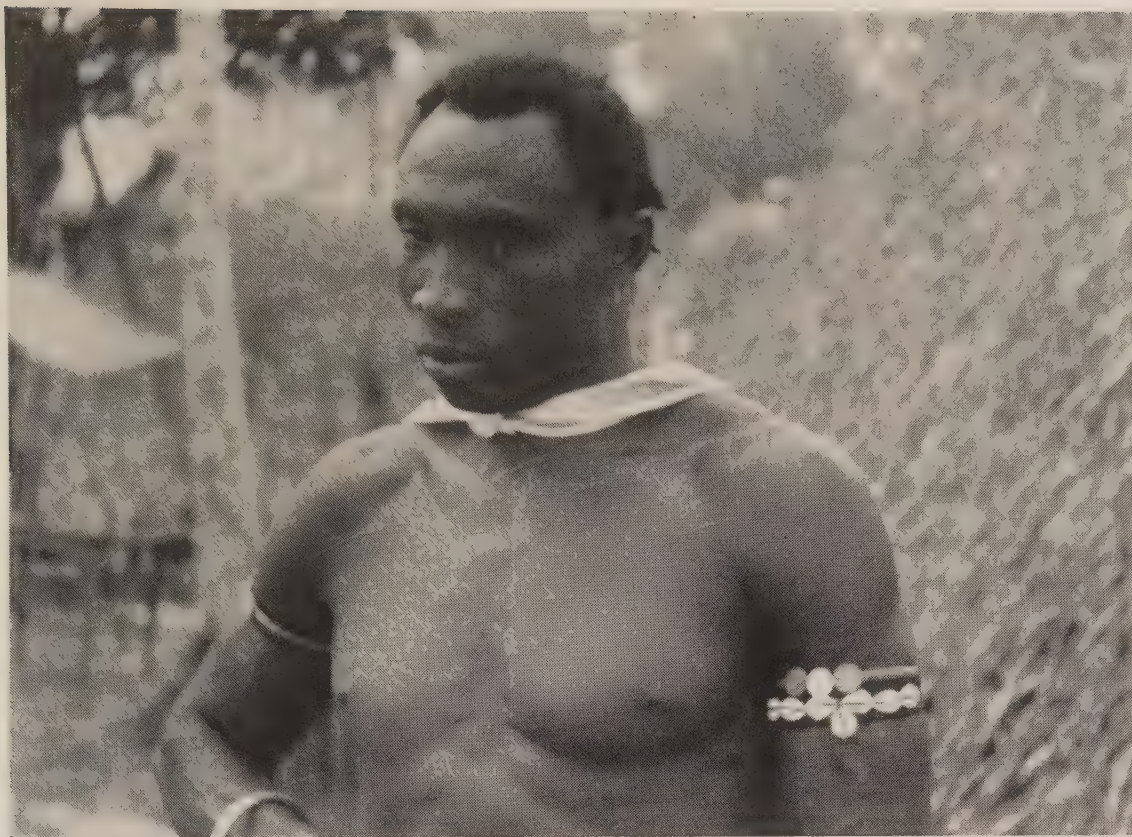
Origine ethnique; langage. Les Bonis, pas plus que les autres tribus africaines du Maroni ne constituent une race pure; ils résultent du mélange de toutes les races de la Côte d'Afrique qui fournissaient des esclaves à la traite. Cependant il faut remarquer qu'il y a chez eux des individus ayant quelques traits européens ou un teint plus clair, traces de la présence parmi leurs ancêtres de quelques mulâtres, leur physionomie africaine frappe au premier abord, rehaussée par leurs coiffures, leurs parures et leurs costumes. Ils ne contractent pas d'unions avec les autres groupements ethniques, sans pour cela les mépriser semble-t-il, et sont résolus à demeurer des Africains. Ils disent d'ailleurs avec orgueil: « nous, nègre », semblant exclure de cette catégorie les Créoles de sang africain.

Les conditions dans lesquelles se sont constituées historiquement les tribus africaines des Guyanes ne permettent pas de penser qu'il ait pu y avoir un regroupement d'éléments appartenant à une même race africaine. Presque rien n'a survécu des langues africaines et quant à la religion qui est actuellement le fondement de la vie sociale de chaque tribu, elle semble être une synthèse de traditions provenant de diverses régions africaines. Il est probable qu'elle a pris naissance chez les Saramacas, et qu'elle a été transmise aux Youcas, puis finalement aux Bonis, dernière tribu constituée.

Le langage des Bonis, ou taky-taky, est une sorte de sabir dont le vocabulaire est principalement inspiré de l'anglais et la syntaxe purement africaine; il présente des caractéristiques voisines de celles des différents « pidgin » de la Côte d'Afrique. Ce langage est artificiel mais, comme il est calqué sur les langues africaines et n'en diffère que par l'origine des mots, il convient parfaitement aux Bonis, auxquels il suffit pour exprimer leurs idées. Voici quelques mots d'origine anglaise: *Gadou* : Dieu, *wata* : l'eau, *figa* : doigt, *bacca* : arrière. D'autres sont d'origine française: *cassoo* : casserole, *bagui* : bague; quelques uns sont d'origine indienne: *pingo* : cochon sauvage; un quart au plus des mots restent d'origine africaine: *gnangnan* : manger, *baka* : homme blanc, *dougou-dougou* : la chair.

Comme en Afrique les jeunes gens utilisent un langage spécial formé à partir du langage courant par des inversions et des syllabes surajoutées, un peu comme le pseudo-javanais de notre enfance; quand le langage finit par être connu hors du clan des jeunes, on le change et on en invente un autre; le langage actuel est appelé *akopina*. Enfin, il existe une langue secrète, le *Coumenti*, uniquement employée lors de certaines cérémonies religieuses et connue seulement des membres de la société secrète. Cette langue semble s'être transmise directement depuis l'Afrique, sans emprunt extérieur.

Société et Famille. La société des Bonis est régie par le principe de hiérarchie. Boni lui-même en a tracé les grandes lignes. Le chef est le *Grand Man*, assisté de trois *capitaines* chaque capitaine ayant le commandement d'un village. Ces capitaines ne sont pas sim-



Type Boni.



Canots Bonis.

plement des chefs de village mais bien les héritiers des trois capitaineries fondées par Boni: les villages en surnombre ont un chef qui n'a pas le titre de capitaine. Le *Grand Man* réside à Boniville (Akodé); son autorité est plus morale que matérielle: il n'empiète pas, en particulier, sur les attributions des chefs de village et n'intervient que pour les décisions intéressant la nation tout entière, avec l'aide d'un Conseil des Anciens; il préside à la partie publique du culte, perçoit amendes et contributions, et tranche en dernier ressort les différents de ses sujets. Il sert enfin d'intermédiaire indispensable entre l'Administration et les Bonis; c'est à lui, par exemple, que l'on doit s'adresser pour avoir un canot et des canotiers. Le Grand Man est choisi dans les familles des principaux chefs et notables par le Conseil des Anciens, si le Grand Man précédent n'a pas désigné nommément son successeur parmi ses héritiers naturels. Par contre, le rang de capitaine se transmet exclusivement au premier héritier mâle.

Comme la transmission du pouvoir, l'héritage ne se fait pas, chez les Bonis, de père en fils mais suivant le régime matrilineaire. La famille n'est pas en effet constituée comme en Europe par le couple et les enfants nés de son union. La cellule de base de la famille, c'est la mère et ses enfants. Le père ne fait pas partie de la famille, et ne s'occupe pas de l'éducation des enfants; c'est le frère de la mère qui les élève. Ainsi les plus proches parents d'un homme sont: sa mère, ses frères et sœurs utérins et les enfants de ces dernières. Si un homme n'a pas de jeune frère c'est aux fils de sa sœur qu'iront ses biens après sa mort. Dans tous les cas il élèvera ses neveux comme un père élève son fils.

Le mariage n'est marqué par aucune cérémonie; il a le caractère d'une association; mari et femme possèdent des habitations séparées; l'homme « coupe l'abattis » c'est-à-dire prépare dans la forêt une surface défrichée et brûlée, pour la femme, qui est chargée de planter et de récolter; il apporte à la femme des produits manufacturés et lui fabrique des objets en bois; elle fournit le *couac* et les produits de l'abattis préparés. Le ménage est parfois longtemps séparé, le mari rend des sortes de visites à son épouse; il est à remarquer qu'il n'existe pas dans le vocabulaire Boni de mot signifiant à proprement parler « époux » et « épouse », on dit simplement « je vis avec une telle ». Le plus souvent la femme continue à vivre au milieu de sa famille maternelle.

Dans ces conditions la polygamie est simple et naturelle; si un homme a les moyens de pourvoir aux besoins de plusieurs ménages, rien ne l'en empêche, mais il est naturellement limité par le surcroît de travail que lui imposent la coupe des abattis et l'approvisionnement des nouveaux ménages, car chaque femme vit isolément dans sa propre habitation. Le respect rigoureux du rôle attribué dans le ménage à l'homme et à la femme conduit à une situation relativement privilégiée de celle-ci. On ne pourrait concevoir chez les Bonis la situation si courante en Afrique d'un individu riche accaparant une proportion importante des femmes d'un village: le Boni ne peut guère avoir plus de trois épouses. La condition de la femme n'est nullement servile; elle n'est pas l'esclave de l'homme, elle n'est pas achetée ni épousée contre son gré. Il suffisait de voir nos canotiers se parer et faire tout pour se mettre en valeur avant d'arriver dans un village pour en être convaincu.

Par contre ce système, conduisant à un extraordinaire éparpillement des familles, favorise un individualisme excessif qui nuit à la cohésion de la tribu; il empêche l'autorité des chefs de clan d'agir efficacement sur les jeunes.

Quand un homme veut se marier il envoie un de ses amis, beau parleur et influent, faire la demande à la famille: une bouteille de tafia récompense rituellement cette démarche. Le prétendant fait des cadeaux à la famille et aussi au capitaine du village, dont l'autorisation est nécessaire, et le mariage est scellé. Si la femme est vierge les cadeaux demandés sont relativement très importants; en dépit des apparences il ne s'agit pas d'une vente: outre le prix éventuel de la virginité, l'argent représente un dédommagement versé à la famille privée du travail d'un de ses membres.

Le divorce est aussi simple: quand on ne s'entend plus on rompt l'association sans remboursement ni dédommagement d'aucune sorte. Les enfants restent la propriété de la mère et de la famille de celle-ci. En cas d'adultère le mari outragé se contente d'une correction publique infligée à l'amant, qui doit se laisser battre; le *Grand Man* inflige aussi par surcroît une amende. Si une femme était maltraitée injustement ses frères interviendraient pour la défendre.

Vie matérielle. Les Bonis ne cherchent pas à imiter le costume européen; ils restent fidèles au curieux vêtement de leurs ancêtres.

Comme les Indiens ils portent le *calimbé*, pièce d'étoffe qui passe entre les jambes et retombe en avant et en arrière. Ils mettent aussi les jours de gala une petite cape de couleur vive; l'ensemble du costume est d'un heureux effet et d'un goût très sûr. Les femmes mariées portent une jupe nouée à la taille; les jeunes filles sont nues à l'exception d'un petit carré par devant; elles ne portent aucune parure: il nous a été expliqué que cette coutume avait pour but de leur enseigner l'humilité et de leur montrer qu'avant le mariage elles n'ont pas d'existence sociale. Les hommes comme les femmes se parent de bracelets rudimentaires de métal ou de petits coquillages (*cauris*) importés d'Afrique par le Surinam. Le bracelet de fer forgé que certains hommes portent au bras n'est pas une parure mais semble avoir un sens rituel. Hommes et femmes portent des tatouages discrets obtenus par incision (en frottant la plaie avec de la poudre de charbon de bois) et réalisant des dessins en relief comme des cuirs repoussés. Ces tatouages ne semblent avoir aucune signification particulière; c'est une manifestation de la « mode ».

La mode est pour les Bonis tout ce qui dans l'art, la parure, le travail, est laissé à la fantaisie individuelle, par opposition aux formes hiératiques imposées par la tradition.

La mode joue un grand rôle dans leur vie. Elle modifie sans cesse la parure, la coiffure, la décoration des cases et même la forme des pagaies. Cette activité n'a rien de ridicule; elle témoigne au contraire d'une société bien vivante. Remarquons d'ailleurs que chaque fois que le Boni s'écarte de son inspiration pour imiter l'Européen il perd tout discernement et tombe dans le ridicule, qu'il s'agisse de son vêtement ou de son habitation.

Outre la culture de la terre, le Boni a deux grandes activités: le travail du bois et le canotage.

Bûcheron incomparable, il se sert de la hache et du sabre d'abattis pour confectionner une foule d'objets: battées (1), peignes, cuillers, etc... Particulièrement remarquable est la construction des canots qui ne sont pas seulement évidés mais ouverts suivant la technique indienne. Les Bonis obtiennent ainsi des canots dont le fond est d'un seul bloc, seuls capables de résister aux chocs continuels des roches et des bois immergés. Les Bonis pour faire une planche ne connaissent qu'un moyen: ils enlèvent à un tronc d'arbre, au moyen d'une herminette, tout le bois extérieur au volume cherché. Cases, canots, et objets de bois, sont ornés de sculptures exécutées avec une patience inlassable à la pointe du canif. Ces sculptures ne paraissent avoir aucune signification symbolique; c'est à peine si de loin en loin on retrouve un reste de représentation figurative. Ce sont surtout des entrelacs inspirés du cercle. L'ensemble est très agréable et comporte une recherche de la symétrie assez étrangère en général aux peuples africains.

Une forme d'art ancienne appelée « *Fauchtin timbé* » du nom de son créateur avait des motifs symboliques. Une pièce remarquable que nous avons pu acquérir a des ornements inspirés des remous des rapides. Dans ces motifs la construction géométrique a été utilisée mais ne joue qu'un faible rôle. Depuis, la signification symbolique s'est perdue dans la recherche de la nouveauté et de la perfection géométrique.

Les Bonis se considèrent comme les meilleurs canotiers du monde; une grande partie de leur vie se passe au rude effort de la pagaie et du *takari* sur le grand fleuve. Naviguer est pour eux une joie: à peine capable de marcher, le petit Boni fait des canots avec de grosses gousses de palmier et joue sans cesse dans l'eau; dès l'âge de quatre à cinq ans il apprend à conduire seul une petite embarcation, et vers 10 ans il commence comme bossman à faire le voyage de Saint-Laurent.

L'habileté des Bonis, leur audace et leur science au passage des sauts, la perfection technique de leur matériel et la discipline de leur manœuvre en équipe dans les passages difficiles ont fait à juste titre l'admiration des voyageurs. Les Bonis sont réellement les canotiers les plus habiles de la Guyane; ils sont spécialistes de la difficile navigation dans les hautes rivières. Cette habileté n'est pas seulement le fait de qualités innées mais le résultat d'un véritable enseignement; les patrons les plus habiles apprennent à leurs élèves le secret des passes et la technique des manœuvres. Nous avons pu ainsi assister, à la descente du dangereux saut Koubi Soula, à une véritable leçon s'adressant aux jeunes *bossman*, comportant des explications théoriques suivies de démonstration pratique donnée par les patrons canotiers. Le canotage est à l'heure actuelle le seul moyen de communication et de ravitaillement sur le bassin du Maroni.

Alimentation. Les Bonis cultivent en désordre et sans grand soin. Ils pratiquent les cultures itinérantes sur brûlis, telles qu'on les trouve dans toutes les régions tropicales.

(1) Les Bonis appellent battées les grands plats de bois ornés qui servent à vanner le riz.

On coupe les arbres, on laisse sécher et on met le feu; on plante et on revient un an après pour récolter. L'année suivante on fait l'abattis à un autre endroit. Les terrains sont laissés en jachère arbustive pendant 15 ans au moins. Les plantes vivrières essentielles sont le manioc, les ignames, le riz et les bananiers. Parfois les Bonis ajoutent des fantaisies comme les arachides ou du gingembre. Dans leurs villages de résidence ils ont des arbres fruitiers: cacaotiers, cocotiers, et des citronniers dont le fruit ne sert qu'à nettoyer les ustensiles de cuisine.

L'alimentation est dans l'ensemble saine et abondante; le manioc, sous forme de *couac* et de *cassave*, en constitue la base (plus de la moitié, parfois peut-être les deux tiers); ensuite viennent les tubercules, ignames et dachines principalement, puis le riz; les bananes (en général consommées cuites), fournissent un faible appoint. Les Bonis n'ont pas le goût des fruits sucrés et ne consomment pas comme les Créoles oranges, citrons et mangues; par contre les graines comestibles du palmier *caimou* sont très appréciées; on en fait des bouillies.

Il est difficile d'évaluer la nourriture carnée, essentiellement variable selon les saisons; il y a toujours un peu de poisson, celui que les femmes pêchent à la ligne ou prennent à la nasse, plus rarement de la viande; de temps à autre une bande de pécaris est massacrée sur la rivière et tout un village fait bombance pendant quelques jours. Enfin les expéditions faites pendant la saison sèche sur les Hautes Rivières sont l'occasion d'une véritable cure de poisson.

Le poisson est préparé en pimentade à la mode indienne ou boucané; la viande est bouillie ou boucanée.

Comme denrée d'importation, la plupart ne consomment que le sel, l'huile, un peu de sucre et une dizaine de litres de tafia par an; quelques raffinés achètent un peu de farine, du cacao et même du corned-beef.

D'une façon générale les Bonis ont gardé la pauvreté culinaire de leurs ancêtres africains; ils ont comme eux le goût des bouillies, des aliments compacts et sommairement assaisonnés; il n'y a qu'un mot dans leur langue pour désigner la nourriture, c'est *boili*: bouillir.

En résumé, leur alimentation est très suffisante au point de vue énergétique, mais peu variée et assez indigeste; on peut la soupçonner en outre d'être carencée en éléments minéraux et en vitamines C.

Les Bonis sont tous munis actuellement de marmites et de cuillers d'importation, mais les petites calebasses décorées intérieurement ainsi que les cuillers découpées dans des calebasses sont toujours très employées, sans doute pour marquer l'attachement à la tradition.

Cuillers européennes, casseroles, etc... sont soigneusement gravées et décorées des motifs traditionnels; on ne s'en sert que quand elles ont été ainsi naturalisées Boni.

Il faut remarquer que si la nourriture des Bonis est grossière, ils mangent par contre proprement et sans avidité; ils ne font pas d'orgies de viande et ils ont le souci de faire des réserves.

Croyances. Il est très difficile de connaître les croyances des Bonis, non en raison de leur caractère secret qui est tout relatif, mais parce que très peu d'entre eux les détiennent complètement.

La plupart des Bonis, et en particulier tous les jeunes, sont soumis simplement à des observances dont le sens ne leur est pas expliqué: ne pas manger certains animaux, ne pas couper certains arbres; ils n'ont d'autre règle morale que l'obéissance aux anciens, détenteurs de la tradition, et aux coutumes léguées par les ancêtres. Cette obéissance est demeurée très grande chez les Bonis actuels; elle ennoblit leur vie en leur permettant de bénéficier d'une sagesse profonde qu'ils ne pourraient jamais acquérir dans une vie individualiste.

Les interdits sont semble-t-il l'expression de liens symboliques avec les ancêtres et avec la tribu toute entière; ils semblent se diviser en deux catégories: la première est celle des interdits familiaux, rapportables le plus souvent à un fait passé: par exemple un animal ayant eu un rapport avec une aventure survenue à un ancêtre sera « tabou » et ne devra être ni tué ni mangé par les descendants de ce dernier; un aliment ayant rendu malade un aïeul pourra être proscrit à jamais pour sa famille. Certains interdits individuels paraissent ressortir au même mécanisme mental.

A côté de ces formes familiales de l'interdit, il en est d'autres qui font partie de la coutume, soit que l'interdit soit commun avec toutes les nations noires du Maroni, soit qu'il soit propre à la nation Boni; certains ont une raison matérielle évidente, comme celui de l'interdiction des rapports sexuels pendant l'allaitement, d'autres n'en ont apparemment aucune, tel le respect des arbres géants appelés fromagers.

En fait, il y a là l'expression d'une discipline collective qui matérialise pour le Boni les liens qui l'unissent à sa tribu et l'obligent à lutter contre l'inertie psychique et le laisser aller. Les individus prennent garde à leurs interdits comme un automobiliste suit les indications de la signalisation routière; l'interdit commun forme un lien visible et simple entre les membres d'une même famille. L'interdit est si nécessaire à la vie psychique du noir qu'on le retrouve chez les Créoles de sang africain.

Le culte est divisé en deux parties bien distinctes: le culte de *Massa Gadou* et un culte de la possession d'origine africaine.

Le culte de *Massa Gadou* est chargé de survivances chrétiennes: il s'accompagne notamment d'une idée du bien et du mal en soi qui ne paraît pas d'essence africaine. Ce culte est public; il est d'ailleurs réduit à des manifestations très simples: au lever du soleil, devant une pièce de bois en forme de T fichée en terre et recouverte d'un voile blanc, les anciens prient dans chaque village. C'est le capitaine (ou le *Grand Man*) qui prononce les formules dans la langue ordinaire, tandis que les assistants battent des mains en cadence. Tantôt on prie pour les malades, tantôt pour les récoltes.

Ce culte est essentiellement collectif et il ne viendrait pas à l'idée d'un Boni de s'adresser individuellement à *Massa Gadou*. La notion de prière intérieure n'existe absolument pas chez eux.

Le culte de la possession par contre les intéresse tous directement, car il intervient sans cesse dans leur vie courante. Il est lié à leur conception animiste du monde, transposition de celle de leurs ancêtres africains. Ils se sentent entourés d'esprits et de forces surnaturelles. Les événements de la vie courante (accidents, morts, etc...) sont très fréquemment expliqués par l'action de ces forces.

A cette conception est liée celle des génies ou « *obia* » identifiés aux forces de la nature: génie des eaux, génie de la forêt. Ces génies ne sont ni bénéfiques, ni maléfiques par nature; on les invoquera aussi bien pour guérir une maladie que pour nuire à un ennemi.

Rien ne saurait être tenté dans leur domaine sans qu'ils y consentent: ils peuvent aussi bien faire fendre un canot lors du brûlage que le faire couler au passage d'un saut; ils frappent de maladies ou guérissent.

Obtenir l'alliance de ces génies et en connaître les secrets sont les buts poursuivis par ceux des Bonis qui s'affilient à la société secrète, dont un groupe existe dans chaque village.

Hommes et femmes sont admis indifféremment dans la secte, dont chacun connaît les membres, et dont certaines séances sont publiques; le secret ne concerne que le culte, ou plus exactement les leçons données aux élèves en magie. Ces leçons coûtent très cher, et durent des années. La possession par les génies est provoquée par des danses et par des invocations dans la langue secrète, le *Coumenti*.

La descente des génies dans l'esprit de l'homme est marquée par une crise de possession ou *guitta*. Au début il s'agit de la possession par *Coumenti*, génie des bois; elle a un caractère bestial, provoquant une perte de conscience et des gesticulations; plus tard, si le néophyte persévère, apparaissent des possessions d'un caractère plus élevé, s'accompagnant de vaticination; enfin dans les formes supérieures de la *guitta* le génie est censé révéler des secrets sans que la possession se manifeste apparemment.

Nous ne pensons pas qu'il y ait la moindre simulation dans les actes des « possédés »: souvent la *guitta* tourne à leur confusion, et l'esprit, par leur propre voix se moque d'eux et fait comprendre à tous qu'ils sont encore loin d'avoir son alliance.

Ainsi les chefs de la secte font bénéficier l'ensemble des Bonis des secrets obtenus par le commerce des génies; on vient les consulter pour des maladies, des sorcelleries dont on se croit victime. Les remèdes, qui sont vendus très chers, comportent des formules à prononcer et des aspersions avec une boue blanche de kaolin considérée comme support matériel de forces bénéfiques.

La secte s'interdit de nuire à quiconque et ne pratique que la « magie blanche ». La sorcellerie ou magie noire existe aussi chez les Bonis, mais elle se cache soigneusement.

Ils en ont très peur et leur vie est empoisonnée par les soupçons qu'ils nourrissent les uns à l'égard des autres à ce sujet. Sorcellerie et exorcismes tiennent une très grande part dans leurs préoccupations.

CHAPITRE VI

PATHOLOGIE DES BONIS

Les malades, assez réticents au début, prirent peu à peu confiance et vinrent plus nombreux à nos consultations: ainsi avons nous pu examiner une partie notable de la population des villages; les observations faites dans ces conditions, jointes à celles que nous avons pu faire sur les hommes qui nous accompagnaient en 1948-1949, nous ont permis d'acquérir une idée d'ensemble de la pathologie des Bonis. Il convient évidemment de ne pas attribuer à cette étude une portée trop générale: il eût fallu pour cela des séjours plus longs et un examen de la totalité de la population que nos conditions de travail ne nous permettaient pas de faire. Il est certain d'autre part que des malades s'abstinrent de venir consulter pour des raisons de croyances; ils étaient persuadés de l'impuissance du médecin devant leur cas, résultat à leurs yeux des maléfices de leurs ennemis.

De nombreux consultants venaient pour des désordres banaux ou à symptomatologie vague et subjective, ne présentant guère d'intérêt. Aussi nous n'insisterons que sur certains aspects particulièrement importants.

Paludisme. Nous avons vu l'importance de l'endémie palustre sur la côte, son importance plus grande encore dans l'intérieur, démontrée par les index spléniques relevés par l'Institut Pasteur dans les différentes agglomérations créoles.

Le paludisme atteint relativement peu les Bonis. Dans les villages nous n'avons jamais été en présence d'un accès typique. Comme il nous était impossible de réunir tous les enfants et de pratiquer systématiquement la recherche des hématozoaires et la mensuration des rates, nous nous sommes borné à examiner à ce point de vue les consultants amenés par d'autres maladies et à palper les rates des enfants qui passaient à proximité. Nous n'avons jamais trouvé d'hématozoaires sur les étalements (adultes le plus souvent), et le pourcentage des rates hypertrophiées chez les adultes nous est apparu négligeable. Par contre, les enfants sont en majorité splénomégaliques (3 à 4 travers de doigt en moyenne). Ainsi les enfants ont un gros abdomen alors que les adultes ont une silhouette normale; chez les Indiens, on observe l'inverse. Il semble toutefois d'après l'interrogatoire qu'il y ait au début de la saison sèche quelques accès fébriles chez les adultes. D'autre part, lors des grands efforts nécessités par la marche en forêt, deux de nos canotiers présentèrent des accès cliniquement typiques mais que nous ne pûmes contrôler par un examen bactériologique faute de microscope.

Il est à noter, ainsi que le montrent les index relevés par M. Abonnenc en 1947, que les villages créoles voisins sont sévèrement atteints par le paludisme. Nous même, dans un village créole sur la rivière Inini, avons trouvé trois habitants (sur une douzaine au total) qui présentaient concurremment des accès typiques.

Enfin à plusieurs reprises les Européens du poste de Maripasoula furent atteints de paludisme sévère, tous à *P. Falciparum*. C'est ce dernier parasite que nous avons trouvé chez un jeune gendarme du poste lors d'un de nos passages.

Il y a donc une endémicité palustre importante sur le Moyen Maroni, bien que l'on n'y rencontre que peu d'Anophèles et surtout d'une manière très variable dans l'année. La population Boni est relativement peu affectée par cette endémicité.

Quelques faits peuvent expliquer cet état de choses:

- 1° — Il y a peu de gîtes larvaires chez les Bonis, aucun récipient d'eau stagnante ne se trouve dans les villages.
- 2° — Les Bonis entretiennent quasi constamment du feu dans leurs cases et vivent dans une fumée continue.
- 3° — Enfin et surtout, il est hors de doute que les adultes acquièrent une résistance vis-à-vis de la maladie puisque les enfants sont les seuls atteints. Cette résistance, qui s'observe aussi en Afrique et qui est une propriété raciale des Noirs purs, est loin d'être aussi forte dans la population créole où les métis sont nombreux. Les différences constatées à ce point de vue entre les différents groupements humains dépendent essentiellement de la race.

Le pian. Stedman signalait déjà, à la fin du XVIII^e siècle, le *Yaw* ou ulcère jaune contagieux dont tout Noir était, d'après lui, atteint une fois dans sa vie, ainsi que le *Tubloc*, douloureux ulcère du pied.

Nous avons vu 16 malades atteints de pian chez les Bonis sur une centaine d'individus examinés au total. Ils se décomposent ainsi:

— Accidents primaires et secondaires avec ultra positif	3
— Accidents secondaires anciens squameux	1
— » » » ulcéreux	1
— » » » avec ostéite	1
— » osseux isolés	3
— Lésions plantaires isolées	7.

Cette proportion de 15 % de pianiques est très inférieure à l'incidence réelle de l'endémicité car elle ne tient pas compte des formes latentes ou anciennes. Ainsi l'interrogatoire a révélé que la plupart des jeunes Bonis présentent entre 2 et 15 ans une éruption qui dure 5 à 6 mois et qui est suivie de nombreux ulcères. Elle peut être rapportée au pian.

PIAN



Pian. Lésions secondaires « d'invasion cutanée ».



Pian. Lésions limitées par un bourrelet.

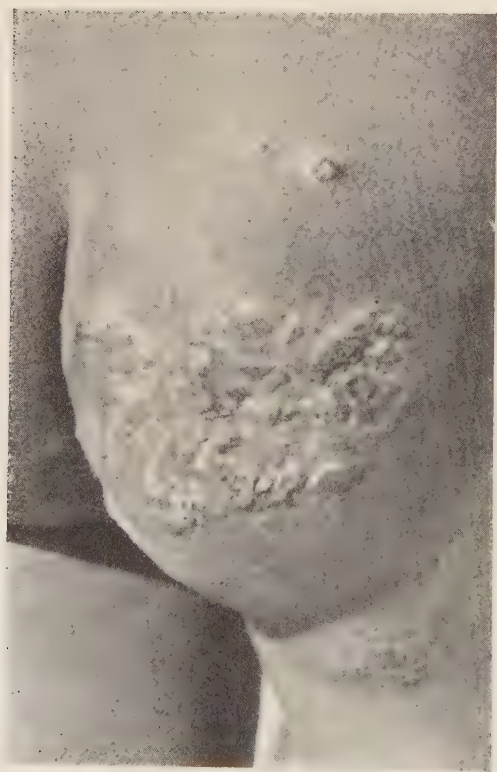
PIAN



Chancre pianique.



Eruption secondaire.



Lésions secondaires tardives.



Lésions tertiaires.

PIAN



Ostéite pianique (*boomerang legs*).



Ostéite pianique des phalanges.

Voici quelques observations particulièrement démonstratives:

Coyon, jeune fille de 15 ans, présente au 3^e orteil gauche une ulcération à fond bourgeonnant dans la sérosité de laquelle l'ultra montrait *T. Pertenue*. Des lésions secondaires étaient disséminées sur les membres, le tronc, la face; elles étaient représentées par des papules du diamètre d'une lentille dont le sommet érodé était recouvert d'une petite croûte; elles étaient apparues un mois environ après l'ulcération de l'orteil. Nous avons observé en outre une rate débordant de deux travers de doigt et une adénopathie inguinale bi-latérale. A la 3^e injection de Novar, au bout d'une semaine, les lésions secondaires avaient disparu mais la *maman pian* subsistait toujours.

Mana, petite fille d'un an et demi, présente sur tout le corps et principalement sur la face des pustules de taille variable, groupées en placards ou isolées ou encore bordant des placards pityriasi-formes; ces éléments sont vieux d'un mois, mais sur la fesse gauche se trouve une ulcération arrondie, légèrement creusée et non bourgeonnante, qui a précédé l'éruption. Cette lésion n'est nullement papillomateuse. L'ultra montre, tant dans la sérosité des papules que dans celle de l'ulcération de nombreux *T. Pertenue*. Certaines lésions, principalement autour des orifices naturels, sur le siège et sur la vulve, deviennent géantes et coalescentes et apparaissent comme bordées par un bourrelet grisâtre nettement surélevé, à contours polycycliques, limitant au centre une ulcération cratériforme. Cet aspect non classique des lésions pianiques s'est révélé comme très caractéristique et se retrouve chez les autres malades en efflorescence secondaire récente. Sur la plante des pieds et la paume des mains, l'éruption revêt un caractère particulier, elle se présente comme formée de placards de la dimension d'une pièce de cinq francs, à contours géographiques, où le dessin de la peau est exagéré; l'épiderme luisant est semé de papulettes miliaires d'un millimètre et moins de diamètre. Ces papulettes ont un aspect en cocarde; la périphérie est constituée par une collerette épidermique décollée et le sommet est coiffé par une minuscule squame recouvrant une érosion. Les placards sont dépigmentés mais cernés d'un liseré hyperchromique; les papulettes, plus nombreuses à la périphérie, en marquent bien le contour. Cet aspect lichénoïde du pian a été retrouvé chez deux autres malades. La rate débordait de trois travers de doigt et le foie était hypertrophié. Un traitement d'attaque à la pénicilline provoqua une fonte rapide des lésions mais déclencha une violente réaction fébrile, tout à fait comparable aux réactions d'Herxheimer observées dans la syphilis.

Diami, jeune garçon de 8 ans. L'affection, plus ancienne que dans le cas précédent, se manifestait par les mêmes placards lichénoïdes à la paume des mains, des placards papulo-squameux sur les membres et par des ulcérations d'aspect impétigineux sur les oreilles et les joues. Les doigts étaient atteints d'ostéite hypertrophiante (première phalange des deux médius réalisant un aspect en bouteille d'eau de St Galmier).

Les ostéites étaient représentées par des tibias en lame de sabre ou en boomerang dont nous vîmes 3 cas. Nous avons aperçu sans pouvoir l'examiner, en passant dans un village, une femme atteinte d'ostéochondrite des doigts et de la main d'un aspect vraiment horrible, ayant plus que triplé le volume du membre.

Les lésions plantaires se présentaient toutes sous la même forme: il s'agissait de fissures profondes et douloureuses de la sole qui était comme vermoulue et amollie, la couche cornée étant criblée de trous. Plus profondément, on voyait apparaître un ou

plusieurs petits papillomes rouges et saignants, déprimés en leur centre par une minuscule ulcération laissant sourdre une goutte de sérosité louche. Ces localisations aussi fréquentes que douloureuses constituent une véritable infirmité, dont se plaignent constamment les Bonis; elles durent des mois sans la moindre tendance à la guérison.

Nous tenons à insister sur quelques points particuliers: l'aspect framboesiforme était absent dans la plupart de nos cas, remplacé par deux aspects caractéristiques:

- 1° — L'érosion polycyclique, limitée par un bourrelet grisâtre à consistance ferme surplombant le centre constitué par une érosion granuleuse ou diphtéroïde saignant facilement. L'ensemble donne grossièrement l'impression d'une grosse bulle affaissée et ulcérée en son centre. Dans les lésions jeunes, le bourrelet prédomine, l'érosion est remplacée par une croûte, on a alors une simple papule grisâtre coiffée d'une croûte. Les gros éléments polycycliques résultent de la coalescence de ces papules, ils se trouvent aux alentours des orifices naturels, alors que les lésions des membres et du tronc sont plutôt le fait des éléments disséminés. Ces formes représentent les lésions secondaires jeunes de la phase d'invasion cutanée.
- 2° — A la paume des mains et à la plante des pieds (des jeunes enfants surtout) et aussi sur les avant-bras, on voit des placards lichénoïdes achromiques semés de papulettes en cocardes très caractéristiques. Ces formes représentent les lésions secondaires plus tardives.
- 3° — Les lésions plantaires ulcéro-papillomateuses douloureuses sont souvent isolées; elles réagissent mal au traitement.

Nous n'avons jamais observé de lésions muqueuses mais nous avons noté que de nombreux hommes et femmes se plaignent souvent de douleurs ostéocopes tibiales, surtout nocturnes, qui peuvent être imputées au pian.

En conclusion, le pian est une affection très répandue; la grande majorité des Bonis en sont atteints à des âges divers. Chez beaucoup, elle guérit spontanément mais chez d'autres, elle cause des infirmités amenant même des malades à la cachexie et à la mort (jeunes enfants). Le pian ne semble pas causer de lésions nerveuses, que nous n'aurions pas manqué d'observer avec une telle fréquence de la maladie. Il y a dans ces populations un vaste champ d'observation pour le pian; il serait très intéressant de préciser les rapports exacts de la maladie avec la sérologie, ses atteintes sur le système nerveux, son influence sur la grossesse et l'hérédité et la part qu'elle occupe dans la morbidité générale.

Ulcères. L'ulcère est une des grandes misères du Boni; nous en avons observé des formes diverses, isolées ou multiples. Nous n'insisterons pas sur les caractères banaux de ces affections dont le principal est sa lenteur désespérante à guérir. Précisons seulement quelques points: Beaucoup d'ulcères sont secondaires à une blessure, un accident, une piqûre

de raie surtout; nous avons vu se constituer un ulcère phagédénique à partir d'une blessure minime faite par un morceau de bois; ces ulcères ne siègent pas toujours aux jambes mais assez souvent aussi aux bras.

Nous n'avons mis en évidence qu'une seule fois *Leishmania brasiliensis* mais nous n'ignorons pas que cette recherche est souvent négative. Jamais nous n'avons vu d'association fuso-spirillaire et la plupart du temps nous étions incapable de rapporter ces ulcères à une étiologie précise. D'ailleurs les ulcères des pays chauds sont encore mal individualisés et posent de difficiles problèmes aux médecins de brousse. En tout état de cause nous allons décrire un mode de traitement qui nous a donné 50 % de guérison:

Après avoir bien détergé l'ulcère à l'alcool, excisé les parties nécrosées et mis à plat les micro-abcès qui tapissent le fond, on recouvre du contenu d'une ou plusieurs ampoules de Muthanol où l'on aura mis un peu de pénicilline. On place par-dessus un plâtre assez serré, en interdisant au malade de le mouiller. On l'enlèvera le plus tard possible (au moins 15 jours).

Mycoses. L'une d'elles, la *Lota*, déjà signalée par Stedman comme une tache scorbutique blanche, est d'une banalité extrême et se rencontre aussi chez les Créoles. C'est un pityriasis finement squameux, à marche centrifuge, bordé de petits éléments nummulaires isolés à distance. Longtemps après la guérison persistent des taches hypochromiques qu'il convient de différencier de lésions hanséniennes. La *Lota* siège surtout sur la face et le tronc. A l'Institut Pasteur, on a pu mettre en évidence sur un de nos canotiers Bonis *Malassezia furfur* dans les squames.

La *Pindguia* est également très commune. Elle siège aux cuisses, aux aines, sur le scrotum, parfois sur le dos, jamais sur les bras et la face. Elle peut s'étendre beaucoup par la périphérie. Les Créoles la connaissent aussi sous le nom de dartre-bois. C'est une éruption psoriasiforme formée de squames épaisses et grisâtres exagérant le quadrillage de la peau, desquamant par paquets. Ces squames recouvrent un érythème. L'affection est très prurigineuse; sur les zones d'extension on voit des travées de micro-papules et de micro-abcès épidermiques contenant des polynucléaires mais aucun germe figuré. Une culture pratiquée sur les squames permet d'isoler un champignon non encore identifié à notre départ.

Il existe également des mycoses ulcéro-bourgeonnantes avec un bourrelet à la périphérie, bien arrondi, rappelant le Kerion.

Parasitoses cutanées. Nous fûmes témoin chez un de nos canotiers d'un *larbish* extraordinaire: l'homme s'était couché à terre dans un village, et pendant les deux jours qui suivirent, son dos fut festonné d'une douzaine de sillons dessinant des entrelacs capricieux et progressant pour ainsi dire à vue d'œil; il s'opposa à toutes recherches sanglantes des larves en cause; tout rentra dans l'ordre en 4 à 5 jours, probablement par la mort des parasites erratiques. Il s'agissait vraisemblablement de larves d'ankylostomes.

La filaire de Médine signalée par les anciens auteurs a disparu; elle n'a sans doute pu s'adapter au milieu.

Vers macaques et puces chiques ne sont pas inconnus mais semblent rares chez les Bonis qui ne s'en préoccupent guère. On n'a pas coutume en Guyane comme en Afrique, de faire la révision des pieds après chaque jour de marche.

Filariose. Nous n'avons pu rechercher les micro-filaires nocturnes, et de ce fait nous n'avons aucune donnée sur la filariose à Bancroft. Signalons toutefois que sur une trentaine d'examens de sang diurnes pratiqués sur les Bonis, nous ne vîmes pas de micro-filaires. Nous n'avons pas vu chez eux d'éléphantiasis, affection pourtant bien facile à déceler. Il y a là un fait remarquable, car on rencontre des éléphantiasis dans tous les villages créoles.

Affections du tube digestif. Les Bonis ont de très mauvaises dents pour des Noirs; on rencontre même parmi eux des édentés. Ils réclament sans cesse des soins dentaires et seraient prêts à payer de grosses sommes pour des soins de prothèse. Outre qu'ils mâchent sans cesse de la canne à sucre, leur alimentation est pauvre en calcium, dont le sol est à peu près dépourvu. Ceci paraît être la seule explication possible, car les Bonis ont grand soin de leur dentition.

Hommes et femmes se plaignent de dyspepsie à caractères vagues et subjectifs, probablement en rapport avec l'alimentation. Certaines de ces dyspepsies revêtent l'aspect de crises ulcéreuses typiques mais toujours passagères.

Comme il fallait s'y attendre dans un pays équatorial, douleurs intestinales et diarrhée sont très fréquentes. Nous pensons que, comme sur la côte, les bacilles dysentériques ou para-dysentériques en sont responsables. Des prises massives de sulfaguanine en venaient facilement à bout. Nous avons assisté, à plusieurs reprises, chez nos canotiers, à de petites épidémies dysentéroides atteignant toute l'équipe et manifestement liées à une cause toxi-alimentaire.

Nous n'avons pu obtenir que 3 fois des selles pour examen microscopique, en insistant malgré l'air scandalisé du patient. Les 3 fois, nous fûmes en présence d'une parasitose massive à ankylostomes, ascaris et anguillules; l'un des patients ayant évacué à la suite d'une prise de chénopodium une centaine d'ascaris, notre prestige s'accrut considérablement.

Lèpre. La lèpre paraît exceptionnelle chez les Bonis. Les malades qui présentaient des macules achromiques n'avaient pas de troubles de la sensibilité. Mais il faut tenir compte de la difficulté de la recherche de ce symptôme subjectif; nous ne pouvions pas toujours faire comprendre ce que nous désirions à certains patients et surtout aux femmes. Les curieux, que nous ne réussissions jamais à écarter totalement, aidaient d'ailleurs le malade à répondre en lui disant: « attention, il pique ».

Nous avons pourtant décelé deux cas: le premier est une forme lépromateuse ancienne, cliniquement typique, avec de nombreux lépromes de la face et des oreilles, des maux perforants et des amputations de phalanges. Ils s'agissait d'une femme de 35 ans environ,

DERMATOSES DIVERSES



« Lota ».



Mycose ulcéreuse.



Syphilides tertiaires ulcéreuses et gomme frontale.

vivant au milieu du village et dont nous avons demandé au *Grand Man* l'isolement. L'autre est également une femme, de 60 ans, qui était atteinte d'une paralysie cubitale bi-latérale avec griffe mais sans troubles de la sensibilité et sans autres manifestations hanséniennes. Ses deux nerfs cubitaux étaient épaissis. Elle présentait d'autre part des lésions anciennes cicatrisées de rhino-pharyngite mutilante avec amputation d'une partie de la cloison, à rapprocher peut-être d'un gangosa.

Nous concluons en remarquant que la lèpre, beaucoup plus rare qu'en milieu créole, existe et mérite un dépistage poussé. La faible endémicité de la lèpre chez les Bonis nous paraît être en rapport avec des conditions de vie et d'alimentation meilleures que celles de la population de la côte.

Maladies vénériennes. La syphilis existe; le Boni, qui reste parfois séparé de sa femme pendant de longs mois, s'adresse aux prostituées créoles ou autres. Les maladies vénériennes étaient déjà courantes chez les esclaves au XVIII^e siècle et la syphilis semble être restée toujours vivace depuis cette époque parmi les Noirs Réfugiés.

Nous n'avons vu aucune syphilis récente mais seulement deux syphilis tertiaires typiques:

Il s'agissait d'un couple; l'homme présentait des syphilides tertiaires tuberculo-squameuses infiltrées des bras et du dos, une gomme du tendon d'Achille droit, un syphilome sclérogommeux de la verge, une abolition des reflexes achilléens, une parésie pupillaire et un signe de Romberg. 10 à 15 ans auparavant, il avait eu un chancre suivi d'une éruption généralisée. Sa femme présenta une éruption quelques temps après lui; elle eût de nombreuses fausses couches et enfants mort-nés. Elle présentait des syphilides tuberculeuses de la face avec gomme du frontal ainsi que de nombreuses cicatrices de lésions ulcéreuses. Elle se plaignait aussi de céphalées violentes et avait une aréflexie pupillaire.

Il serait très intéressant de pratiquer des examens sérologiques systématiques chez les Bonis, qui traduiraient globalement la part du pian et de la syphilis dans la morbidité générale.

La blennorragie est très commune. Nous avons vu 6 hommes atteints d'urétrite à des degrés divers; elle était totale chez quatre d'entr'eux. A notre grande surprise, dans deux cas la pénicilline se montra inefficace, malgré plusieurs traitements à des doses importantes, et nous fûmes réduits aux sulfamides et aux lavages; l'un des malades qui vint à Cayenne était encore porteur de gonocoques un mois et demi après. Il y a là un état de choses assez paradoxal car ces germes ne pouvaient guère être suspectés d'une accoutumance au médicament, qui était employé pour la première fois en pays Boni.

Ces blennorragies masculines ont de graves conséquences; comme leur caractère vénérien est ignoré, les hommes contaminent leurs femmes sans remords et en toute innocence. Nous rapportons à la blennorragie la stérilité dont se plaignent de nombreuses femmes, ainsi que la fréquence des arthralgies, souvent localisées aux genoux. Nous n'avons pu que très rarement pratiquer des touchers vaginaux, chaque fois après des palabres inter-

minables; nous avons trouvé ainsi une volumineuse salpingite droite chez la femme d'un homme atteint d'urétrite totale avec prostatite. Un de nos canotiers qui avait rendu visite à sa femme revint avec une urétrite; la femme se plaignait de douleurs pelviennes et de pertes et avait eu une arthrite du genou quelques temps auparavant. Son enfant, âgé de deux ans, avait présenté une conjonctivite grave à la naissance, dont il gardait la trace sous forme d'opacifications marginales des deux cornées; elle refusa avec horreur l'examen gynécologique.

Ainsi le danger de la blennorragie est très grave pour les Bonis. Comme seul l'homme se croit atteint et partant seul se fait soigner, il se contamine sans cesse auprès de sa femme, qui constitue un véritable réservoir de virus. C'est la fécondité des femmes et l'avenir même de la race qui est mise en jeu par cette maladie.

De quelques affections banales. Les Bonis ont une résistance aux maladies pulmonaires comparable à la nôtre; ils font quelques rhumes et bronchites et exceptionnellement des pneumonies; nous n'avons vu aucune manifestation clinique de tuberculose chez eux.

Nous avons soigné une jeune accouchée en pleine fièvre puerpérale et nous avons obtenu facilement la guérison avec la péniciline.

La hernie ombilicale de l'enfant est une extrême banalité, elle régresse spontanément.

Il est assez fréquent de rencontrer, ainsi que chez les Créoles de volumineux kystes téno-synoviaux, peut-être en relation avec les efforts du poignet dûs au payage (hernie synoviale).

La plupart des Bonis porte des traces de conjonctivite avec synéchies du globe. Un jeune homme était atteint de cécité depuis longtemps par kératite. Un vieillard présentait une cataracte.

Variole, fièvre jaune, fièvres exanthématiques semblent inconnues. Par contre, l'interrogatoire nous a permis de retrouver que 40 à 50 % de la mortalité infantile était due à une affection très brutale survenant chez les enfants en bas âge mais aussi quelquefois dans la deuxième enfance et même chez l'adulte, caractérisée par une raideur de la nuque, des vomissements, des révulsions des globes oculaires, en bref le tableau typique de la méningite cérébro-spinale aiguë. L'affection procède par petites épidémies de 4 à 5 cas, elle est mortelle en 12 à 48 heures. Ceci est à rapprocher de l'extrême gravité des méningites constatées chez les Noirs d'Afrique. Les Bonis nomment cette maladie redoutée *pikin nengué siki*, c'est-à-dire la maladie des petits nègres.

Signalons enfin que les Bonis se plaignent souvent de céphalées violentes et que les enfants présentent parfois des crises convulsives. Ces désordres nous paraissent en rapport avec les parasitoses intestinales massives.

En somme, trois faits se dégagent de la pathologie des Bonis:

- 1° — L'extrême banalité des dermatoses de tout ordre.
- 2° — La gravité et la fréquence du pian.
- 3° — L'importance sociale des maladies vénériennes absolument méconnue de la population.

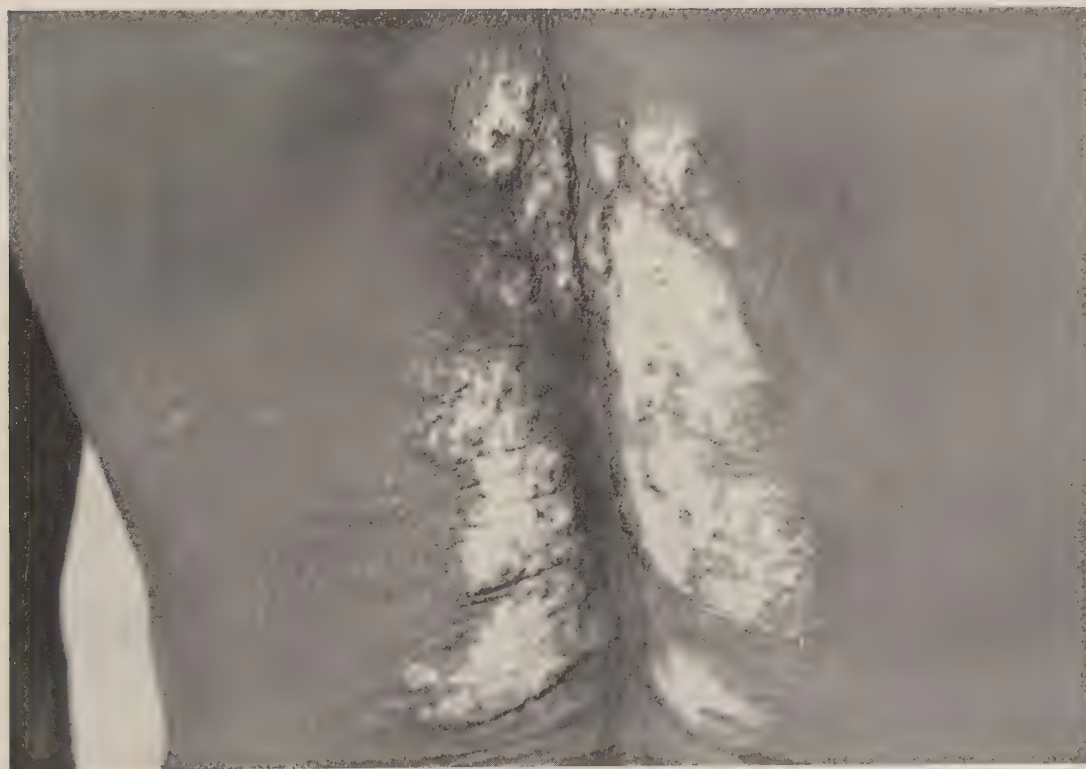
SYPHILIS



Gomme syphilitique du talon.



Syphilome de la verge.



Syphilides tuberculo-ulcéreuses.

Attitude des Bonis envers la médecine européenne. Quand ils les croyaient nécessaires les Bonis sollicitaient nos soins, parfois avec beaucoup d'arrogance; ils commentaient nos actes avec volubilité et sans ménager les critiques; ils allaient même parfois jusqu'à s'indigner de ne pas être soignés selon leurs idées; ainsi un Boni qui avait eu une blennorragie soignée jadis par des lavages à St-Laurent et qui s'était recontaminé refusa presque les injections de pénicilline, en nous laissant entendre que nous n'y connaissions rien et que ce n'était pas ainsi qu'il devait être traité.

Les médications orales ne sont pas en grande faveur; par contre les injections, surtout intra-veineuses, plus spectaculaires, sont demandées par tous les consultants; le « ti piqué » comme ils disent leur paraît être le summum de la médecine européenne.

Par contre ils ont une peur horrible des interventions de petite chirurgie; ils s'enfuient à la vue des instruments, puis reviennent demander un « ti bagage » pour frotter l'abcès ou la plaie. Ils refusent également avec horreur l'anesthésie générale, pendant laquelle leur âme pourrait être en proie aux maléfices de leurs ennemis; d'ailleurs ce sommeil leur est suspect et leur paraît être l'antichambre de la mort. Aussi surprenant que cela paraisse, ils s'imaginent que s'ils se laissaient endormir à l'hôpital de St-Laurent on pourrait leur couper arbitrairement un membre ou deux. Ceci mis à part ils ne voient rien d'extraordinaire dans les remèdes européens; l'efficacité de ceux-ci est mise sur le compte de forces surnaturelles qui nous sont propres et aussi familières que la T.S.F., le microscope ou la lumière électrique. Ce sont là des « manières blanc » dont il n'y a pas lieu de s'émerveiller mais qu'il convient cependant d'accueillir avec une certaine circonspection.

Il faut bien remarquer que l'explication naturelle des phénomènes est foncièrement étrangère à la psychologie du Noir primitif. Ainsi l'un d'eux, à qui nous avons montré des infusoires au microscope en lui expliquant que là était l'origine de toutes les maladies, en fut fort troublé; que devenaient alors la colère des esprits ou les maléfices des ennemis? S'il fallait ainsi admettre aux maladies une cause naturelle et partant aux remèdes une puissance d'action purement matérielle, toute la cosmogonie de la tribu s'écroulerait. L'homme très anxieux alla se plaindre à notre chef de mission qui lui répondit, parodiant Ambroise Paré: « le docteur soigne, mais c'est Dieu qui guérit ». Les choses ayant été ainsi ramenées sur le plan habituel du surnaturel il s'en fut rassuré.

Il convient donc, quand on soigne les Bonis, de tenir grand compte de leur interprétation des actes médicaux. Il faut chercher à prendre un prestige personnel et agir avec prudence en n'hésitant pas à expliquer largement au patient ce que l'on croit bon de lui faire.

Si l'on veut introduire des habitudes nouvelles, d'hygiène par exemple, il faut s'adresser aux anciens, les éduquer en leur faisant comprendre les choses par des exemples à leur portée, et non pas dresser les jeunes gens contre leurs aînés, ce qui aboutirait à un échec certain. Fort de l'honneur qu'on lui fait de solliciter son appui, l'ancien, qui a toujours plus de compréhension et de clairvoyance, ne refusera pas son aide.

Si après réflexion il maintient des objections, il ne faut pas s'obstiner; peut-être, en dépit des apparences, la sagesse africaine a-t-elle raison contre notre science.

CHAPITRE VII

LES INDIENS AUTOCHTONES

Les Indiens autochtones, de la découverte du pays jusqu'à nos jours, ont vu leur nombre décroître d'une manière effrayante; les groupes actuellement survivants, ignorés ou considérés comme des bêtes curieuses, isolés sur les hautes rivières, semblent à la veille de la disparition totale; nous espérons toutefois qu'à la suite de mesures récentes (1), ce malheur pourra être évité et qu'avec le temps la race reprendra sa vigueur et sa capacité de développement.

HISTORIQUE (2)

Les Indiens qui occupèrent le pays depuis une époque très reculée ont eu leurs propres migrations dont certaines ont eu lieu après l'installation des Européens en Guyane. Les principales furent provoquées par l'envahissement progressif de l'Amazonie par les Portugais. Ce fut notamment le cas des Oyampis qui passèrent en territoire français au début du XIX^e siècle.

On n'a que peu de renseignements sur les tribus indiennes qui peuplaient la Guyane au moment de l'installation des Français. Seules étaient connues les tribus de la côte, de façon assez vague du reste, la confiance réciproque ayant été longue à s'établir; bien entendu aucune estimation numérique n'était alors possible.

Keymis en 1596 signalait sur la côte guyanaise la présence d'une douzaine de nations indiennes. Citons parmi elles les Caribes, les Arawackas ou Arawacks, qui constituent deux grands groupes ethniques et qui peuplèrent la plupart des Antilles; notons également les Yaos et les Paracossos sur le Maroni. Le R.P. Biet 60 ans plus tard parle de la nombreuse nation des Galibis. Les premiers voyageurs sont tous d'accord pour décrire les Indiens de la côte comme très nombreux.

(1) Création d'un Commissariat aux affaires indiennes, aide médicale, assistance de toute nature, regroupement des isolés.

(2) Le présent article est extrait d'une étude rédigée par l'Ingénieur Géographe J. Hurault, en vue d'une publication ultérieure.

Le XVII^e siècle. Nous n'avons pas fait de recherches personnelles concernant la période antérieure à 1700. Les fonds d'archives contiennent très peu de choses à ce sujet: on ne trouve que des allusions vagues et contradictoires dispersées dans une masse de documents en très mauvais état et de déchiffrement difficile. Aussi avons-nous eu recours pour cette période aux seuls ouvrages imprimés.

Le premier grand voyage d'exploration date de 1673: cette année là les Pères Grillet et Béchamel parcoururent les rivières Oyac (la Comté), Approuague et atteignirent le Camopi, gros affluent de l'Oyapoc, changeant ainsi deux fois de bassin fluvial (1). Leur relation de voyage, rédigée avec beaucoup de soin est d'autant plus importante qu'elle comporte des renseignements numériques précis (2).

Le Père Grillet résume ainsi ses estimations:

Nouragues		600	individus
Mercioux		600	»
Acoquas		1.500	»
Pirios (<i>Pirious</i>)		1.500	»

Le seul document résumant la situation des peuplades indiennes à la fin du XVII^e siècle nous paraît être l'ouvrage du Chevalier de Milhau (3); il ne contient malheureusement aucun renseignement ethnographique.

Il cite 35 nations indiennes dont les Galibis, les Arawacks et les Palikours sur la côte, et dans l'intérieur, outre celles nommées par Grillet et Béchamel, les Oueyes, les Maraons, les Armacoutous et les Ouyampies (Oyampis). Il parle aussi sans la localiser explicitement de la « nombreuse et redoutée nation des Aramichaux ».

Il est vrai que certaines de ces tribus étaient en territoire actuellement brésilien, mais comme le même auteur reconnaît que Maroni et Mana sont inconnus, on peut estimer entre 20 et 30.000 le nombre des Indiens qui peuplaient la Guyane à cette époque. C'est d'ailleurs des chiffres analogues que donnaient les PP. Jésuites des missions (4).

Nous avons schématisé sur une carte différents renseignements relatifs à la position des groupements indiens vers 1675. Réserve doit être faite du nomadisme cher aux Indiens, toujours prêts à émigrer vers de nouvelles terres en groupes plus ou moins nombreux. Ainsi le Père Grillet signalait sur l'Orapu des Maprouanes qui avaient quitté l'Amazone pour éviter de tomber aux mains des Portugais. De même, quelques Oyampis sont signalés

(1) *Journal de voyage des PP. Grillet et Béchamel* reproduit dans *La Mission de Cayenne* du P. Montézon (Paris 1857), en même temps que des documents inédits de la même époque.

(2) Précision toute relative évidemment, mais comme ces Pères entreprenaient ce périlleux voyage spécialement dans ce but, et comme tout ce qu'on peut contrôler de leur narration fait preuve du plus scrupuleux souci de vérité, on peut considérer ces chiffres comme une base sérieuse.

(3) Manuscrit de la Bibliothèque de Cayenne.

(4) Ce chiffre était indiqué par le P. Lombard en 1726 (*Lettres édifiantes et curieuses*), mais comme on est certain qu'aucune exploration de l'intérieur du pays n'eut lieu entre 1674 et 1730, il est infiniment probable que ce Père ne faisait qu'extrapoler les chiffres indiqués par Grillet et Béchamel. Comme nous le verrons, au moment où il écrivait, le peuplement indien avait déjà diminué des deux tiers.

dès 1700 dans le Haut Oyapoc, et un groupe de Roucouyennes dès 1730 sur le Haut Oyapoc alors que le gros de ces deux tribus vivait sur le Yari au Brésil. De pareilles migrations s'expliquent si l'on considère le grand nombre de villages qui devaient jalonner les rivières et le véritable réseau de sentiers qui reliait les différents bassins fluviaux; les voyageurs trouvaient donc hospitalité et chemins tracés. Ces circonstances furent aussi mises à profit par les explorateurs du bassin de l'Oyapoc, qui fut de ce fait connu relativement tôt.

On voit donc qu'à la fin du XVII^e siècle, sur une faible superficie explorée se trouvaient de nombreux Indiens, vivant en contact étroit.

La densité relativement élevée de ce peuplement autochtone est attestée par bien d'autres indices: en particulier les polissoirs que l'on retrouve en quantité innombrable sur les roches plates, non seulement au bord des grandes rivières (comme au saut Coumalaoua sur l'Oyapoc), mais jusque sur les bords de très petites rivières ou même loin de tout cours d'eau: or l'installation au bord des grandes rivières est si recherchée des Indiens que seule une surpopulation relative pouvait reléguer les groupements les plus faibles en des zones si défavorables.

Les premiers explorateurs nous montrent les Indiens d'alors semblables à leurs descendants actuels, pour le caractère comme pour le mode de vie. Aucune des tribus ne possédait semble-t-il une forte organisation; chacune était fractionnée en un grand nombre de petits villages répartis le long des rivières, pratiquement indépendants les uns des autres, les seuls liens de la tribu étaient le langage et l'appartenance à la même tradition. Les villages se déplaçaient fréquemment selon les besoins de la pêche, de la chasse et de la culture, et aussi par fantaisie et par besoin d'indépendance. « Malgré les « incommodités inséparables de ces fréquents voyages, écrivait le Père Fauque (1), ils « aiment extrêmement cette vie vagabonde et errante dans les forêts; comme rien ne les « rattache à l'endroit où ils sont et qu'ils n'ont pas de grands meubles à transporter, ils « espèrent toujours être mieux ailleurs ».

Pourtant, il importe de remarquer que ce nomadisme a toujours été limité. Chaque tribu restait sur son propre territoire, comportant certaines portions de rivières et certains chemins; les chemins indiens, joignant les bassins fluviaux, sont d'origine très ancienne et plusieurs, comme celui qui relie le Yari à l'Oyapoc, existaient certainement avant l'arrivée des Français. Aucune grande migration n'a pu se faire sans chemin préexistant: hors des tracés la forêt est pratiquement impénétrable et les longs déplacements impossibles. Nous nous sommes efforcé sur les cartes montrant l'évolution du peuplement indien de mettre en évidence les principaux chemins indiens et leur disparition progressive.

De petites guerres éclataient quelquefois entre les tribus; les Indiens de la Guyane ont toujours été extrêmement pacifiques, mais les tribus de chasseurs ont besoin de si vastes territoires que les contestations au sujet des territoires de chasse et de pêche devaient être fréquentes; d'autre part, tout événement fâcheux (épidémie, etc...) était, et est encore, interprété comme le résultat des maléfices des tribus voisines; aussi entraînait-il la guerre.

(1) Lettre du P. Fauque (1735). *Lettres édifiantes et curieuses*, Amérique, Tome VII, p. 335.

En fait ces guerres ne se traduisaient que par de minimes embuscades, suivies de réconciliation au bout de quelques années. Aucun voyageur ne fait état de batailles rangées, tout au moins dans la période postérieure à 1700; l'état de paix relative était la règle et jamais les commerçants ne cessèrent de parcourir sans incidents l'arrière pays.

A quels groupes ethniques appartenaient les différentes tribus maintenant éteintes? Sur ce point, nous n'avons que de très vagues renseignements, aucune étude ethnographique, aucun vocabulaire relevé par des voyageurs ou des missionnaires n'est parvenu jusqu'à nous. Pourtant quelques recoupements sont possibles: c'est ainsi que le Chevalier de Milhau, citant les tribus de l'intérieur (Pirious, Acoquas, etc...) disant: « tous ces « peuples et les Caranes ainsi que les Maraons, nations très nombreuses, parlent la même « langue ».

Or, un document inédit, fragment du journal de voyage de Leblond sur l'Oyapoc en 1789 (1), donne un vocabulaire Piriou; il en résulte de la façon la plus évidente que cette tribu était du groupe Tupi-Guarani et qu'elle était même très proche des Oyampis actuels (2).

Donc on peut admettre que la quasi totalité des tribus qui occupaient la partie alors connue de l'intérieur de la Guyane étaient des Tupi-Guarani, et résultaient sans doute du fractionnement d'un grand groupe initial.

Dans la suite de cet exposé, nous chercherons à suivre l'évolution des tribus en fonction des contacts qu'elles ont eus avec les Européens. Nous verrons en effet que l'histoire des Indiens de la Guyane est celle de la destruction successive, par le seul contact des Européens et des Noirs, des tribus venues du fond des terres, jusqu'à ce que toute cette région de l'Amazonie se trouvât vide d'hommes.

C'est ainsi que nous distinguerons:

- les tribus anciennement connues et en contact régulier avec les Européens (celles de la côte et du bassin de l'Oyapoc);
- les tribus qui se trouvaient en Guyane au moment de l'arrivée des Français, mais qui n'ont pas eu de rapports suivis avec les Européens avant le XIX^e siècle, et ne sont pas portées sur les anciens recensements: les Emerillons et les Aramichaux notamment;
- les tribus venues en Guyane par voie d'invasion aux XVIII^e et XIX^e siècles: les Oyampis et les Roucouyennes.

Attitude des Français envers les Indiens. Nous ne croyons pas inutile de développer cette question dont les principaux aspects sont forts peu connus.

(1) Document communiqué par M. le Gouverneur Bouge.

(2) Un autre détail montre l'identité de ces deux groupes: quand les Oyampis pénétrèrent en Guyane, ils entrèrent en contact avec les derniers Pirious. Ils ont adopté intégralement les noms donnés par les Pirious aux plus petits détails de la rivière. Ceci montre une très grande parenté de langage.

— Les colons, les « habitants », comme on disait alors, représentaient une population très mélangée; il y avait parmi eux une proportion importante de gens sans aveu, prêts à tout pour s'enrichir rapidement, qui ne voyaient dans les Indiens qu'une main-d'œuvre à bon marché. Empêchés par la loi de les réduire en esclavage, ils se livraient contre eux à de nombreuses exactions.

A plusieurs reprises, entre 1636 et 1708, des combats eurent lieu de ce fait entre eux et les Indiens des environs de Cayenne (Galibis et Arouas).

L'une des exactions les plus courantes consistait à réquisitionner arbitrairement, les Indiens pour la chasse, la pêche ou le canotage. Même quand ils ne s'accompagnaient pas de violences ces agissements étaient très néfastes. Le Père Lombard écrivait le 22 Août 1711: « il n'est rien qui fasse plus de tort aux sauvages que les courses de ces « traiteurs car, tantôt il leur faut un équipage pour un canot, tantôt du secours pour une « pêche, tantôt des vivres ou d'autres choses, et comme ils apportent le paiement et que « les Indiens ne savent rien refuser, ils les engagent facilement et les détraquent par leurs « voyages d'où il s'en suit qu'ils prennent leurs manières et leurs femmes et leurs enfants « meurent de faim tandis que leurs maris ou leurs pères sont absents » (1).

— Les dirigeants, gouverneurs et intendants, ainsi que les officiers étaient au contraire dans leur très grande majorité des gens de valeur, pénétrés d'une haute idée du devoir et entièrement dévoués au bien public. De même qu'ils défendaient les esclaves noirs contre la brutalité des colons, ils cherchaient à préserver les intérêts des Indiens. Il avait été décidé, dès l'instauration de l'administration royale, que les Indiens seraient placés sous l'autorité directe du gouverneur, que nul n'aurait le droit de les requérir sans son autorisation, et qu'on ne les obligerait à aucun travail contraire à leur inclination. Les ordres du roi étaient formels à cet égard. C'est ainsi qu'on lit dans les instructions données au gouverneur d'Orvilliers nommé en 1706: « ...la plus importante affaire que « vous ayez à votre arrivée est celle de bien examiner ce qui s'est passé dans la dernière « guerre avec les Indiens, le roy voulant absolument, si elle a été aussi injuste que les « missionnaires le prétendent puisqu'ils ont cru être en obligation de refuser l'absolution « à ceux qui y ont eu part, que les dommages que les Indiens ont souffert soient réparés « autant qu'il est praticable en procurant la liberté à ceux qui ont été vendus comme « esclaves... enfin vous mettrez pour principe en ce sujet qu'il convient d'attacher à la « colonie tous les Indiens qui en sont les voisins et non de se battre avec eux et qu'il faut, « en les punissant sévèrement, lorsqu'ils feront quelqu'insulte considérable aux Français, « leur oster par la douceur et la justice tous prétextes d'incidents et de plaintes » (2).

On peut dire que les dirigeants de la Guyane sous l'ancien régime ont toujours traité les Indiens avec bienveillance, avec patience et même avec affection. On lit dans Malouet:

(1) Archives Coloniales, fonds Moreau de Saint-Méry, F 3-21, fol. 114.

(2) Archives Coloniales, B 28, fol. 49; la guerre dont il est question avait été déclenchée contre les Arouas par des colons sans scrupules, désireux de se procurer des esclaves; les Jésuites protestèrent énergiquement, refusant l'absolution aux coupables et jusqu'à la femme du gouverneur de Férolles, qui avait acheté des Arouas réduits en esclavage.

« ...le gouverneur, M. de Fiedmont, qui aime extrêmement les Indiens et en a toujours « chez lui de différentes nations... ». Des aristocrates comme de Chabrilan et Brisson de Beaulieu ne jugeaient pas déchoir en allant faire de longs séjours dans les villages indiens, et parlaient les langues des tribus de l'intérieur au point de servir d'interprètes aux délégations qui venaient sur la côte. Enfin les missionnaires s'intéressaient tout spécialement aux Indiens qu'ils jugeaient capables de recevoir avec fruit l'enseignement chrétien.

Les Indiens au début du XVIII^e siècle. Cette période est caractérisée par le développement de nouveaux centres de colonisation. Jusqu'alors les Français n'étaient pratiquement installés que dans l'île de Cayenne. Un effort particulier fut fait pour développer la colonisation sur les rives de l'Oyapoc, région où les Indiens étaient particulièrement nombreux. En effet, au début du XVIII^e siècle, les colons qui n'avaient encore que très peu d'esclaves africains continuaient à faire un usage presque exclusif de la main-d'œuvre indienne. Il est tout à fait inexact de croire que les Indiens ont fui les Européens pour se retirer à l'intérieur des terres: les documents d'archives sur la fondation des établissements de l'Oyapoc vers 1730 montrent au contraire que les Indiens, bien que la brutalité de certains colons amenait fréquemment des incidents, entretenaient de bons rapports avec les Français et venaient en foule travailler pour eux afin de se procurer des outils de fer et des étoffes.

Lefebvre d'Albon, ordonnateur de la colonie, écrit en 1730: « le poste d'Oyapoc... « est un gouffre pour les marchandises de traite qui servent à payer les Indiens employés « à différents travaux, soit pour les logements à construire, soit pour servir d'équipages « aux canots pour voiturier les matériaux, ou pour les voyages de découverte... » (1).

C'est ainsi que M. de Chabrilan, commandant du poste d'Oyapoc note sur son journal le 18 Mai 1742: « j'ai envoyé un soldat chez les Palicours chercher vingt Indiens « de cette nation pour travailler aux bâtiments que j'ai fait faire dans le poste... » (2).

On retrouve dans les documents de l'époque l'expression des inquiétudes égoïstes des colons au sujet de l'action des missionnaires. N'allaient-ils pas accaparer pour eux seuls cette précieuse main-d'œuvre? en améliorant les conditions de vie des indiens, n'allaient-ils pas les rendre exigeants et plus paresseux encore?

De hardis commerçants, dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous, parcouraient l'intérieur du pays, visitant jusqu'aux tribus les plus reculées; il y avait un courant commercial intense dans ces régions maintenant désertes.

« Ces traiteurs, dit Lefebvre d'Albon, portent aux Indiens des cerpes, des haches, « de la cassade, clincaille et toille. Ils en rapportent en échange des hamacs de coton et « de pitte et des grages à manioc faites de petits cailloux pointus enchassés dans une « planche, des coulevres de roseaux pour exprimer le suc du manioc, des manarets qui

(1) Voir pièces justificatives, n° 1.

(2) Voir pièces justificatives, n° 2.

« sont des espèces de cribles pour le passer quand il est sec, des perroquets, du bois à enivrer le poisson, des pagayes et autres bagatelles, ils amènent quelquefois des esclaves » (1).

Le bassin de l'Oyapoc fut parcouru un grand nombre de fois par les explorateurs français vers 1730-1740, à la recherche de la forêt de cacao des sources du Camopi. Citons notamment les voyages du sergent la Haye, de Canada, de la Garde, de Monti, de Chabrilan (2). Ces expéditions lointaines, qui ne devaient plus être renouvelées de longtemps, étaient basées sur la connaissance approfondie des tribus indiennes et les excellents rapports que les Français de l'époque entretenaient avec elles.

La situation des Indiens vers 1730 nous est précisée par un document capital, la lettre précitée de Lefebvre d'Albon (1730), conservée aux Archives Coloniales (3); les différentes tribus sont placées par habitat et dénombrées par famille. Si l'on compte 4 personnes en moyenne par famille, on peut en déduire que le bassin de l'Oyapoc était peuplé de 2.000 à 2.500 Indiens. D'autre part le dénombrement des Indiens de la zone côtière entre l'Oyapoc et le Cap du Nord (territoire contesté maintenant brésilien), donne une idée de la densité générale de la population indienne. Elle permet de penser qu'il devait y avoir 2 à 3.000 Indiens dans la moitié nord de la Guyane, compte tenu du fait que toute la région autour de Cayenne était déjà vidée de sa population indigène, à la suite d'un siècle de contact avec les Européens.

On peut donc penser qu'à ce moment la population indigène du territoire guyanais actuel **ne devait plus dépasser 4 à 5.000 Indiens**. Le mouvement de dépopulation était déjà très avancé. C'est ainsi que les Acoquas, évalués à 1.500 en 1673, n'étaient plus que 200; 13 ans après en 1742, un voyageur dira d'eux « ils ne sont plus que quelques familles ». En 1749 ils ne sont plus que 83 sur le recensement de Préfontaine.

Les missions indiennes. L'histoire des Indiens entre 1720 et 1763 se confond avec celle des missions des Jésuites.

On n'a que très peu de renseignements sur ces missions dont les archives ont totalement disparu; la plupart des auteurs se sont contentés de la documentation contenue dans quelques lettres de 1720 à 1740 publiées dans les *Lettres édifiantes et curieuses*. Ces lettres contiennent des renseignements intéressants quant à la personnalité des missionnaires et aux sentiments qui les animaient mais elles ne donnent que peu de renseignements précis sur le fonctionnement des missions et le nombre des Indiens qui y étaient rassemblés; la plus célèbre parle de 2 000 Indiens rassemblés à la mission de Kourou vers 1740.

(1) Les Français d'alors cherchaient à acheter aux tribus indiennes les prisonniers de guerre provenant des luttes intestines. Cette pratique était tolérée par les gouverneurs; il n'y eut jamais semble-t-il plus de quelques dizaines d'Indiens réduits ainsi à l'esclavage.

(2) Froidevaux. *Explorations françaises à l'intérieur de la Guyane pendant le second quart du XVIII^e siècle*. Paris 1895.

(3) Voir pièces justificatives, n° 1.

Froidevaux a montré qu'elle était apocryphe (1). Sur la foi de ce document mensonger, dont les plus élémentaires recherches auraient montré l'in vraisemblance, Coudreau, suivi par tous les contemporains, a créé une légende qui a embrouillé considérablement les recherches sur la question indienne, en empêchant jusqu'à nos jours de comprendre qu'elle est d'ordre essentiellement médical.

D'après Coudreau, les missions réunissaient 10.000 Indiens (2), leur prospérité avait été en s'accroissant avec le temps et leur suppression, provoquant des migrations massives et des guerres intestines, était la grande cause de l'extinction des Indiens de la Guyane.

Des documents manuscrits que nous avons retrouvés aux Archives Coloniales et notamment dans le fonds Moreau de Saint-Méry amènent à des conclusions toutes différentes; elles peuvent être résumées ainsi:

- 1° — les missions indiennes ont vu fondre leurs effectifs sous l'influence des épidémies parallèlement à la destruction de l'ensemble de la population autochtone; l'arrivée de groupements fugitifs des Portugais masqua sans doute le mouvement de dépopulation, en maintenant le nombre total des Indiens catéchisés à un effectif de 7 à 800;
- 2° — **vers 1750, il ne restait plus en Guyane que 1.500 à 2.000 Indiens en complète décadence démographique, y compris ceux groupés par les missions;**
- 3° — la suppression des missions de Jésuites, catastrophique à bien d'autres égards pour la Guyane, n'eut que peu d'influence sur la disparition des tribus indiennes.

Nous exposerons dans la partie médicale du présent ouvrage les raisons qui nous font attribuer au contact des Européens et des Noirs, et notamment à l'apport de nouveaux germes microbiens, la destruction des Indiens de la Guyane; des épidémies massives et répétées ont suivi de près, de façon quasi automatique, les voyages d'exploration et la fondation de nouveaux centres de colonisation. Contrairement à ce qu'on a pensé jusqu'ici, la grande extermination qui a ramené les Indiens de 20.000 vers la fin du XVII^e siècle à un chiffre dérisoire a eu lieu entre 1700 et 1750. Cette extermination a eu lieu parallèlement chez les Indiens libres et chez ceux des missions. Les Jésuites ne possédaient aucun remède efficace et il est même très probable que la concentration anormale qu'ils imposaient à leurs catéchumènes, ainsi que le trafic commercial qu'ils entretenaient avec les tribus les plus isolées a contribué à aggraver les ravages des épidémies (voir pièces justificatives n° 6).

Nous allons maintenant exposer, d'après les documents précités, comment on peut se représenter l'évangélisation des Indiens et les résultats obtenus par les Jésuites; nous ne donnons pas ces renseignements dans un but d'érudition: ils aident beaucoup à comprendre la psychologie indienne.

(1) Froidevaux, *le séjour de La Condamine à Cayenne*.

(2) Il n'est pas difficile de comprendre comment ce chiffre arbitraire a été lancé; puisqu'il y avait 5 missions, et que l'une était censée avoir un effectif de 2.000, cela faisait 10.000.

La mission de Kourou: c'est en 1706 que le Père Lombard créa la première mission à Karouabo (transportée ensuite à Kourou). En 1711, il réunit 125 Indiens (1); la même année il estimait qu'il ne devait pas y avoir plus de 400 Indiens entre Kourou et le Maroni, et se fixait comme but ultime de les convertir tous; ceci montre bien que les Jésuites n'étaient pas des esprits chimériques: ils estimaient que 125 Indiens justifiaient les efforts d'un prêtre; les autres missions ont eu, comme nous allons le voir, des effectifs du même ordre.

En 1718, le Gouverneur de la Guyane, M. d'Orvilliers, visita la mission de Kourou qui comptait alors 180 Indiens (2), et non 500 comme on l'a écrit. Mais il est vrai que le chiffre 500 pouvait représenter l'ensemble de l'établissement y compris les Noirs.

La mission de Sinnamary, fondée vers 1740, comptait 80 Indiens Galibis, d'après le recensement de Préfontaine.

La mission de Ouanary, fondée à la même époque, semble n'avoir eu qu'une existence éphémère; elle réunissait une centaine d'Indiens Tocoyennes, Marouanes et Morieux (3). Elle n'existait déjà plus au moment du voyage d'inspection du Gouverneur d'Orvilliers en 1750 (4).

La mission St Paul, fondée en 1733, réunissait dans les années du début 200 Indiens Pirious. Ensuite, vinrent s'y agglomérer les restes des tribus Mégapas, Caranes et Palunks; elle ne dépassa pas le chiffre de 200 semble-t-il. Ravagée par les épidémies, elle ne comprenait plus que 150 personnes au moment du voyage de d'Orvilliers (1750).

La mission de Ste Foi, fondée quelques années plus tard, semble avoir eu pour but de réunir des Indiens fugitifs des Portugais. Le Père Fauque écrivait en 1730: « il se présente « une mission bien plus importante à établir, un grand nombre d'Indiens qui désertent les « peuplades qu'ont les Portugais vers le fleuve des Amazones viennent chaque jour « chercher un asile sur nos terres » (5).

Il ne s'agissait pas de l'arrivée massive d'une tribu, comme plus tard les Oyampis, mais de petits groupes mélangés; sur le recensement de Préfontaine, ils sont simplement désignés par le nom du chef.

(1) Lettre du R.P. Ramette le 22 Août 1711. Archives Coloniales. Fonds Moreau de Saint-Méry, F 3-21, fol. 114: « Par la grâce de Dieu nous avons aujourd'hui notre carbet d'Icarouabo tout composé de chrétiens et entièrement « converti... de sorte que nous pouvons compter à présent 125 chrétiens dans notre petite bourgade... C'est peu de chose « si on les compare aux faits de quelques uns de nos Pères qui comptent chaque année des milliers d'Indiens convertis, « mais c'est beaucoup si l'on fait réflexion au petit nombre de sauvages qu'il y a dans ces contrées... (*parlant des Galibis*) « car d'ici à Marony je ne crois pas qu'on puisse en compter plus de 400 ».

(2) Compte-rendu du gouverneur d'Orvilliers. Archives Coloniales. Fonds Moreau de Saint-Méry, F 3-21, fol. 127 « d'Orvilliers a l'honneur de rendre compte au Conseil qu'il a trouvé la mission de Kourou très bien établie; « ils ont une très jolie église, les Indiens peuvent être de toute espèce environ 180 ».

(3) *Journal du voyage que j'ai fait par terre à Approuague.* Mémoire anonyme écrit vers 1740. Archives Coloniales, fonds Moreau de Saint-Méry, F 3-21, fol. 8. « ...c'est l'endroit où la mission (du Ouanary), qui est composée « de nations Maraonnes, Tocoyennes, et Morieux qui peuvent être, hommes, femmes et enfants cent vingt ou cent trente « en tout, ces trois nations sont exemptées de travailler aux habitations des français mais elles fournissent des rameurs « pour les canots du roi quand on en a besoin ».

(4) Voir pièces justificatives, n° 4.

(5) *Lettres édifiantes et curieuses*, Amérique, Tome VII, p. 334.

D'autre part, effrayés par les incursions des « Indiens Portugais » vers 1740, les tribus du sud de la Guyane, notamment les Armacoutous, les Ouens, les Taripis, vinrent s'établir dans les parages de la mission pour se mettre sous la protection des autorités françaises (1).

Ils devaient constituer à l'origine un groupe important, mais dont les effectifs durent fondre très vite comme ceux de tous les groupements venus au contact des Européens. Le gouverneur d'Orvilliers recensait en 1750 310 Indiens à la mission N.D. de Ste Foi.

L'Organisation des missions; les Indiens de la Guyane vers 1750. Comment vivaient et étaient organisées ces missions? Tous les renseignements de l'époque sont d'accord pour affirmer que les Indiens éprouvaient confiance et respect envers les missionnaires, qu'ils s'étaient groupés autour d'eux volontairement et sans que rien les y contraignît. Un document très sérieux (2), d'autant plus digne de foi en l'occurrence qu'il a été écrit dans un accès de mauvaise humeur contre les Jésuites et contre les Indiens, nous montre les Indiens de St-Paul participant aux travaux les plus pénibles et les plus contraires à leur naturel, allant même jusqu'à supporter la faim et la misère, et restant pourtant attachés à leur directeur spirituel. Il y a là, pour qui connaît les Indiens, quelque chose d'absolument remarquable: personne depuis les Jésuites n'a réussi à prendre une telle emprise sur leur esprit.

Les missionnaires ne se déplaçaient pas et ne circulaient qu'exceptionnellement dans l'intérieur; il ne pouvait en être autrement sous peine d'épuisement rapide, puisque à cette époque, on ne connaissait aucun remède contre le paludisme.

De ce fait, ils cherchaient à amener les Indiens à se grouper étroitement autour d'eux: « quand ces sauvages sont dispersés et errants dans les forêts on n'en peut rien tirer, au lieu que, quand ils sont rassemblés dans un même lieu, l'émulation se met parmi eux, le gain qu'ils font et qui leur procure divers avantages les rend actifs et laborieux » (3).

Il est probable que cette concentration insolite devait avoir de graves inconvénients dans un pays si pauvre et si primitif: aggravation des épidémies, difficulté de la chasse et de la pêche, épuisement des sols; il semble que la mission St-Paul dût de ce fait se déplacer à plusieurs reprises; il est probable aussi qu'à la longue, ce mode de vie eût fait perdre aux Indiens les qualités indispensables à la vie primitive, et les eût rendus inaptes à une existence indépendante; mais aucun autre mode d'action n'était possible à l'époque.

Sur l'évangélisation elle-même, les missionnaires faisaient preuve de l'esprit le plus réaliste quant au présent, mais sans doute s'illusionnaient-ils quant à une évolution future de la mentalité indienne.

(1) Froidevaux, ouvrage cité.

(2) Fragment du journal de M. de Chabrilan; voir pièces justificatives, n° 2.

(3) *Lettres édifiantes et curieuses*, Amérique, Tome VII, page 334.

Le Père Ramette écrivait en 1711 :

« Ils sont d'un génie trop indolent, d'un naturel trop mol, et ils ont trop peu d'idées de nos mystères pour être de fervents chrétiens, mais s'ils ont moins de piété et de ferveur, peut-être aussi auront-ils plus d'innocence que bien d'autres » (1).

Le Père Lombard écrivait 20 ans plus tard :

« Le Seigneur malgré mes défiances et mes dégoûts me donna la force de m'appliquer avec encore plus d'ardeur à cultiver un champ qui me semblait tout à fait stérile et ce n'est que depuis quelques années que j'ai reconnu que la religion avait jeté de profondes racines dans le cœur de ces barbares » (2).

La continuité de l'action des Jésuites a été profondément remarquable : les PP. Lombard, Fauque, de Huberland, de Caranave sont restés de 20 à 30 ans attachés à la même mission.

Les missions comportaient un support matériel très important; elles se doublaient d'importantes plantations et même d'un actif commerce de traite (3); elles devaient non seulement vivre indépendantes, mais encore contribuer à la richesse de l'Ordre; le présent était largement sacrifié au futur.

Quelle pouvait être la situation des Indiens au moment de la plus grande prospérité des missions, vers 1750?

Nous disposons, à ce sujet, de deux témoignages très importants :

En 1749, M. de Préfontaine parcourut le bassin de l'Oyapoc, région alors parfaitement connue et très fréquentée, de loin la plus peuplée de l'intérieur de la Guyane, faisant un recensement nominatif des Indiens; il ne restait plus que 1.200 Indiens sur l'ensemble de ce territoire, y compris ceux rassemblés par les missions et qui devaient être au nombre d'environ 400; le nombre insignifiant des enfants (200), montre une population en complète décadence démographique. Encore figurent sur ce recensement plusieurs centaines de fugitifs arrivés tout récemment d'Amazonie brésilienne (4).

En 1750, le Gouverneur d'Orvilliers, au cours d'un voyage dont nous avons déjà parlé, confirme l'extraordinaire diminution du nombre des Indiens, unanimement attribuée aux épidémies de pneumonie ou de grippe (5).

On peut donc penser qu'à cette époque, il ne restait plus en Guyane que 2.000 Indiens au maximum, les régions du Maroni et de la Mana étant déjà désertes, à l'exception du groupe des Emerillons qui ne semble pas avoir jamais été important.

(1) Lettre du Père Ramette du 22 Août 1711, déjà citée.

(2) *Lettres édifiantes et curieuses*, Amérique, Tome VII, p. 293.

(3) Voir pièces justificatives, n° 2.

(4) Voir pièces justificatives, n° 3.

(5) Voir pièces justificatives, n° 4.

La fin des missions. L'expulsion des Jésuites (1764-1766), n'eut pas pour les Indiens des missions les conséquences que lui ont attribuées la plupart des auteurs. Si un certain nombre d'Indiens passèrent en Guyane hollandaise, peut-être ceux de Sinnamary, ceux de Kourou furent détruits en 1764 par les épidémies qui tuèrent 10.000 émigrants Européens. Une note de Lescallier, administrateur de la Guyane, l'affirme (1787): « en ce « dernier lieu, il y a deux peuplades contenant en tout seulement 59 personnes, restes « infortunés d'un très grand nombre qui étaient dans cette partie avant le désastre de « 1763 qui a entraîné la perte de nombre de ces indigènes en même temps que la plupart « de celle des colons » (1).

La mission de Ouanary, ainsi que nous l'avons exposé, avait été supprimée dès avant 1750. Il est probable que l'extinction très rapide des Indiens du Bas Oyapoc après 1740 avait rendu son maintien inutile.

Quant aux missions de l'intérieur de l'Oyapoc les plus importantes, **elles survécurent plus de six ans à l'expulsion des Jésuites**; elles jouaient le rôle d'étapes et de centres de ravitaillement sur la voie commerciale alors relativement très fréquentée de l'Oyapoc. L'administration a dû se préoccuper de les faire occuper, sinon par des ecclésiastiques, tout au moins par des Européens laïques. En tous cas Mentelle en 1768, Brodel en 1770 signalent les missions St-Paul et N.D. de Ste-Foi toujours en activité.

La mission de N.D. de Ste-Foi fut supprimée la première, probablement vers 1770. Nous n'avons pu trouver aucun document précis sur la date de la suppression de la mission St-Paul. A n'en pas douter cette mesure fut prise parce qu'il ne restait plus que très peu d'Indiens survivants.

D'ailleurs une tentative de reconstitution de la mission St-Paul eut lieu à partir de 1784. L'Abbé Padilla, puis l'Abbé Breton s'y consacrèrent pendant six ans; le résultat fut absolument le même: les épidémies faisaient fondre inexorablement le petit groupe. Des documents essentiels pour l'histoire des Indiens de la Guyane exposent les motifs de la suppression définitive de la mission St-Paul en 1790. Nous avons reproduit in extenso aux pièces justificatives (n° 6), l'exposé de Bertrand devant l'Assemblée de la Guyane en 1790. Seul de toute son époque, Bertrand a compris clairement les raisons de l'extinction des Indiens.

« ...en 1784, je fus chargé par le Gouvernement de réunir le reste de ces missions en « une seule, il ne s'en trouva plus que 220... Aujourd'hui par l'exposé de M. l'Abbé « Breton desservant cette mission, à peine en reste-t-il 100 dont 25 à 30 au plus portant « flèche... ».

« ...ces peuples ne peuvent point souffrir d'intermédiaires entre leur état primitif et la « civilisation des Européens. J'ai **toujours considéré que nos établissements trop près des « leurs et notre commerce avec eux étoient les plus grandes causes de leur destruction...** ».

(1) *Mémoire sur la situation actuelle de la colonie*, par Lescallier (1787). Archives Coloniales, fonds du Dépôt des Fortifications, n° 436.

La motion du député Pomme devant la même assemblée est plus précise encore : « ...la mission de St-Paul, reste de deux nombreuses missions fondées par les Jésuites, est « réduite à 104 individus dont 31 hommes, 33 femmes et **leur recensement offre annuellement le double de mortalité sur les naissances** » (1).

A la même époque une allusion contenue dans le journal de Leblond montre qu'il n'y avait plus d'autre population dans le sud du bassin de l'Oyapoc que les 100 Indiens de St-Paul. L'extrême sud était complètement désert. Aucun groupement indien ne s'était donc réfugié là comme le supposaient nombre d'Européens de la côte, qui ne voulaient pas croire à une destruction si totale.

Ces remarques contredisent formellement l'hypothèse que dix mille Indiens rassemblés dans les missions se seraient enfoncés dans l'intérieur et auraient été décimés par des guerres intestines. On peut être certain que les Indiens qui avaient pris l'habitude de commercer avec les Européens et d'avoir des outils en fer ont continué à rester au voisinage des centres où ils faisaient leurs échanges.

On ne peut pas citer un seul exemple d'une tribu qui ait volontairement renoncé à l'usage des outils en fer pour s'enfoncer dans l'intérieur ; une fois entrés dans le circuit des échanges avec la côte, les Indiens ne peuvent ni ne veulent en sortir.

On ne voit pas d'ailleurs pourquoi ces petits groupes d'Indiens profondément pacifiques se seraient fait la guerre puisqu'ils restaient seuls sur d'immenses territoires où leurs aïeux dix fois plus nombreux avaient vécu dans une paix relative. D'ailleurs aucun des nombreux voyageurs qui circulaient sur l'Oyapoc entre 1760 et 1790 ne mentionne de guerre présente ou passée. Ils mentionnent seulement la dispersion des Indiens de la côte (une poignée d'hommes) qui, privés de protection étaient indignement exploités par les colons ; il est probable que ces Indiens devaient chercher à se mettre à l'abri des réquisitions en dissimulant leurs villages à quelques kilomètres dans l'intérieur, mais en restant à proximité des centres auxquels les enchaînait, bien plus que n'importe quel autre lien, l'habitude de l'alcool.

Le simple examen du recensement de Préfontaine en 1749 montre bien que seules des raisons médicales expliquent la disparition des Indiens de l'Oyapoc : il y avait 200 enfants sur 1.200 Indiens. Ce chiffre effarant montre qu'à la génération suivante, les 1.200 individus ne pouvaient être remplacés que par 4 à 500 au plus. Ce sont bien des chiffres de ce genre que nous allons trouver vers 1780.

Les résultats de l'évangélisation. L'ensemble des documents de l'époque montre que 60 ans d'évangélisation n'avaient laissé que peu de traces chez les Indiens survivants.

M. de Bessner, qui était hostile aux Jésuites, mais qui, écrivant 4 ans à peine après le départ du dernier d'entre eux ne pouvait énoncer des contre-vérités flagrantes, s'exprime en ces termes (1770) :

« On ne doit pas regarder comme le commencement d'un plan pour civiliser sèchement tous les naturels du pays, les faibles tentatives de quelques missionnaires qui ont

(1) Archives Coloniales, fonds Moreau de Saint-Méry, F 3-22, fol. 580.

« essayé de temps en temps d'amener à la religion chrétienne quelques sauvages qui se trouvaient à leur portée. Ces tentatives ont été totalement abandonnées; elles n'avaient pas produit le moindre effet sur l'esprit ni sur les mœurs de ces peuples » (1).

A vrai dire, le jugement des contemporains paraît excessif. Il a subsisté certainement quelque chose de l'enseignement chrétien là où il avait été dans le sens d'aspirations qui existent dans la nature indienne: il a renforcé un certain sens de l'unité et de la fixité de la famille, limité la polygamie. Résultats toujours contre-balancés par la perte de qualités essentielles, liée à l'affaiblissement des traditions ancestrales. Mais de ce qui, dans l'enseignement chrétien, était absolument étranger aux tendances naturelles des Indiens, comme la compréhension des dogmes, il ne subsista absolument rien.

Un mémoire de Ladebat (vers 1798) exprime l'échec sur ce point en des termes remarquables:

« ...quant à leurs idées religieuses, il serait difficile de s'en rendre compte; ils ont confondu leurs anciennes idées avec celles qu'ils ont reçues des missionnaires et il en est résulté un nouveau mélange des superstitions. Au lieu de leur inspirer les principes utiles d'une morale simple fondée sur les principes élémentaires de la religion on leur a donné un respect superstitieux pour des dogmes qu'ils n'entendent pas et qu'ils confondent avec leurs dogmes anciens qu'ils n'entendent pas mieux » (2).

Ainsi, pendant 60 ans, des missionnaires qui réunissaient les plus hautes vertus, l'intelligence, le sens pratique, la continuité dans l'effort et une connaissance approfondie de leurs catéchumènes, avaient sacrifié leur vie à cette œuvre d'évangélisation; les Indiens avaient montré une extraordinaire bonne volonté, ils avaient essayé sincèrement de se changer. Pourtant tous ces efforts avaient été presque complètement inutiles.

« Il n'est donné à aucune race humaine, disait Gobineau, d'être infidèle à ses instincts ni de sortir du sentier où Dieu l'a mise ».

Nous ne croyons pas inutile de nous appesantir sur cet échec qui met en évidence des côtés essentiels de la mentalité indienne, et notamment son extraordinaire immuabilité.

La clarté de l'exposé sur les missions nous a obligé à quitter l'ordre chronologique. Revenons maintenant à la situation des Indiens après l'expulsion des Jésuites.

Tentatives de regroupement des Indiens. Les petits groupes d'Indiens de la région côtière, dispersés et désormais sans protection, étaient exploités et maltraités par les colons.

En 1774, M. de Bessner, qui s'intéressait beaucoup aux Indiens, élaborait un plan pour repeupler la Guyane, grâce à eux (3); il ne s'illusionnait pas sur le faible nombre des Indiens survivants (moins d'un millier), mais il pensait en faire venir un très grand

(1) Mémoire du Baron de Bessner sur la Guyane, 1770. Archives Coloniales, fonds du Dépôt des Fortifications, n° 185.

(2) Annexe au fonds du Dépôt des Fortifications. Carton n° 1, pièce 75.

(3) *Précis sur les Indiens*, par M. de Bessner, 1774. Archives Coloniales, fonds du Dépôt des Fortifications, n° 218.

nombre d'autres de l'Amazonie brésilienne où ils étaient persécutés par les Portugais; on les rassemblerait dans l'intérieur assez loin pour qu'ils soient protégés contre les contacts si néfastes avec la population de la côte. Les religieux qui s'occuperaient d'eux s'efforceraient surtout de leur inculquer une morale pratique élémentaire sans chercher à modifier leur mode de vie. Seuls des voyageurs autorisés auraient accès dans les zones réservées et le trafic commercial avec les Indiens serait strictement contrôlé. Ce plan fut jugé chimérique et ne fut pas appliqué, mais il est vraisemblable que 10 ans plus tard Lescallier s'en inspira largement.

Malouet, nommé intendant de Guyane en 1776, chercha à venir en aide aux Indiens en les faisant regrouper par des religieux portugais réfugiés en territoire français; ces tentatives ne donnèrent aucun résultat étant données les méthodes employées. Malouet a laissé à ce sujet dans ses mémoires des témoignages pittoresques:

Des Indiens, venus se plaindre auprès de lui, s'exprimaient en ces termes: « Nous venons savoir ce que tu nous veux, pourquoi tu nous a envoyé des blancs qui nous tourmentent? Ils ont fait un traité avec nous, qu'il ont violé les premiers. Nous étions convenus, moyennant une bouteille de tafia par semaine, de venir les entendre chanter et de nous mettre à genoux dans leur carbot. Tant qu'ils nous ont donné le tafia, nous sommes venus; quand ils nous l'ont retranché, nous les avons laissé sans rien leur demander, et ils nous ont envoyé des soldats pour nous conduire chez eux; nous ne le voulons point. Ils veulent nous faire labourer à la manière des blancs; nous ne le voulons point. Nous pouvons te fournir 20 chasseurs et pêcheurs, à trois piastres par mois pour chaque homme: si cela te convient, nous le ferons, mais si tu nous fais tourmenter, nous irons établir nos carbets sur une autre rivière » (1).

Les Pères du Saint-Esprit, qui vinrent remplacer les Jésuites à partir de 1776 ne tentèrent pas de relever les missions de Kourou et de l'Oyapoc. Par contre ils en fondèrent deux autres, celles de Counani et de Macari, dans l'ancien territoire contesté actuellement brésilien; ces missions n'eurent qu'une existence éphémère; nous n'avons fait aucune recherche à ce sujet, nous limitant au territoire actuel de la Guyane française.

Lescallier, nommé ordonnateur de la Guyane en 1784, prit des mesures efficaces. « Nous avons appris avec beaucoup de peine, écrit-il dans une circulaire aux administrateurs, que la population des Indiens qui habitent les divers quartiers de cette colonie avait été peu ménagée par la plupart, que l'on avait été presque partout dans l'habitude de les commander pour des corvées... Cet usage abusif est fondé sur la fausse idée où sont la plupart des blancs, même de la classe la plus inférieure, que les Indiens sont une race d'hommes en dessous d'eux et faite pour leur obéir. Cette manière d'agir est contraire au droit naturel et aux intentions très formelles de Sa Majesté; il en est résulté que les Indiens se sont éloignés insensiblement du voisinage des blancs, dont la tyrannie et les ordres arbitraires les tenaient éloignés de leurs familles pendant des temps considérables, les empêchant de planter leurs abattis en vivres et de pourvoir à leur

(1) Baron Malouet. *Mémoires de Malouet*. Paris 1868.

« subsistance et à celle de leurs familles. Il en est même résulté l'extinction de plusieurs de ces familles. Signifiez leur en toutes les occasions qu'ils sont libres et maîtres chez eux comme les meilleurs des blancs » (1).

En même temps il fit faire un recensement (2). Il ne restait plus que 1.065 Indiens, dont environ 800 sur le territoire de la Guyane actuelle:

Approuague	112
Kaw	60
Kourou	60
Mana et Maroni	300 (environ)
Rive française de l'Oyapoc	300 (environ)

En 1787 Lescallier constatait une amélioration dans la situation, notamment par la suppression des corvées arbitraires. La production agricole était satisfaisante et on avait commencé avec succès à introduire l'élevage.

Lescallier projetait même de faire venir en Guyane les Caraïbes de l'île St-Vincent, alors persécutés par les Anglais.

La Révolution mit fin à cette expérience, en même temps qu'aux dernières missions religieuses; dès cette époque commença pour les Indiens de la Guyane une ère de complet abandon et d'oubli pendant laquelle leur décadence s'acheva.

Le début du XIX^e siècle; l'extinction des tribus anciennement connues. Un recensement de 1819 donne, y compris le territoire contesté, 736 Indiens soit probablement moins de 500 sur le territoire de la Guyane actuelle (3). Il s'agit comme pour le recensement précédent des tribus anciennement connues; les Emerillons ne sont pas comptés, non plus que les Oyampis et Roucouyennes récemment arrivés en territoire français.

Ainsi les descendants des 20.000 Indiens qui peuplaient la Guyane au moment de l'installation des Français n'étaient plus qu'une poignée d'hommes, dans une complète déchéance physique et morale que décrivent unanimement les voyageurs de l'époque.

Les chefs ne commandaient plus et ne songeaient plus qu'à boire; les colons français de la côte, parmi lesquels devaient figurer nombre d'individus de bas étage, avaient pris l'habitude de ne donner que du tafia en paiement aux Indiens; certains, nous dit Thébault de la Monderie, s'arrangeaient pour les rudoyer au moment du paiement, sachant qu'en pareil cas, l'Indien préfère s'en aller, abandonnant son salaire (4).

(1) Archives Coloniales, fonds du Dépôt des Fortifications, n° 427.

(2) Ce recensement fait partie d'un inventaire général de la Guyane établi en 1787. Il en existe 2 exemplaires, l'un au Dépôt des Fortifications (n° 436), l'autre dans les Fonds Moreau de Saint-Méry, F 3-21, fol. 572. Ces deux exemplaires présentent de légères divergences quant au chiffre des Indiens. Nous donnons aux pièces justificatives (n° 5), la reproduction d'un des documents originaux ayant servi de base à ce travail.

(3) Archives Coloniales Modernes, série A 3-01.

(4) *Voyage dans la rivière d'Oyapoc*, par Thébault et Charvet, 1819; Original déposé aux Archives Coloniales Modernes, série E 10-03.

Leprieur écrivait vers 1830 :

« en remontant l'Oyapoc depuis son embouchure jusqu'à ses sources, on rencontre dans
« toute la partie basse de son bassin, et disséminés autour des habitations des colons, un
« mélange d'Indiens paresseux, menteurs et ivrognes, qui, en petit nombre, représentent
« les anciennes et populeuses nations des Marawanes, des Arouaques, des Galibis et des
« Caripones; quelques Palicours... avec 2 ou 3 Toutanes qui ont survécu à la destruction
« de leurs nationaux. Tous ces malheureux ne doivent leurs vices qu'à la fréquentation des
« mauvais sujets du quartier, qui les ont abrutis pour mieux les soumettre, croyant
« pouvoir en tirer alors un parti avantageux; ils ont fait ce que font tous les peuples dans
« l'enfance en effleurant la civilisation, ils ont perdu leurs bonnes qualités sans en prendre
« une seule des nôtres, mais en revanche se sont approprié nos vices; ils se sont tellement
« habitués au plaisir de s'ennivrer que pour du tafia on leur fait faire ce qu'on veut...,
« habitués de se trainer d'une habitation sur une autre, la plupart ne font plus d'abattis
« ou s'ils en font, ils sont loin de tirer des vivres en suffisante quantité pour satisfaire leurs
« besoins.

« A mesure que l'on remonte les rapides, on trouve une grande amélioration dans
« le caractère des habitants; ils ne sont plus mendiants comme ceux du bas Oyapoc » (1).

Arrivée de nouvelles tribus. Vers la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e entrèrent en territoire Guyanais deux grandes tribus qui jusque là avaient vécu au voisinage de la ligne de partage des eaux, sur le versant brésilien: les Oyampis et les Roucouyennes.

Bien que des fragments détachés de ces tribus aient été signalées longtemps auparavant en territoire français, le gros de leurs effectifs n'avait pas eu de rapports suivis avec les Européens et était resté indemne des épidémies.

Une activité croissante des Portugais à la fin du XVIII^e siècle les détermina à entrer en territoire français et à prendre contact avec les autorités françaises.

Les Roucouyennes furent visités par Patris en 1766 et 1769 sur la crique Sinalé (haut Marouini). Leblond les visita en 1788: ils s'étaient répandus alors sur tout le haut bassin du Maroni, y compris la crique Ouaiqui.

Leblond évalua leur nombre (y compris une fraction détachée appelée Poupoulouis) à 4.000. Ce nombre n'était pas donné au hasard. Il correspond à un recensement détaillé de plus de vingt villages (2). D'autres groupements importants vivaient à la même époque sur le versant brésilien.

Ils se replièrent devant l'invasion des Bonis jusqu'au voisinage des sources du Marouini, le gros de la tribu vivant sur le Yari au Brésil.

(1) *Voyage dans la Guyane Centrale* par Leprieur. Original déposé aux Archives du Service Hydrographique de la Marine. Le passage cité a été édulcoré dans la publication faite dans le Bulletin de la Société de Géographie.

(2) Archives Coloniales, fonds de Moreau de Saint-Méry, F 3-21, fol. 608-609.

L'oubli relatif et l'isolement où ils restèrent après cette époque retardèrent leur destruction; ils étaient encore environ 1.500 dont 500 en territoire français lors des voyages de Coudreau (1890) (1). Vers 1907 le P. de Goeje évaluait encore leur nombre total à un millier.

Les Oyampis entrèrent massivement en Guyane en 1817 et se fixèrent sur le Haut Oyapoc au nombre de 5 à 6.000; l'histoire de leur destruction par les épidémies est particulièrement bien connue grâce aux voyages de Thébault de la Monderie, Milthiade, Bodin, Adam de Bauve et Leprieur (1819-1842). Nous l'exposerons en détail dans la partie médicale.

Dès 1842, les Oyampis n'étaient plus que quelques centaines; ils étaient associés à deux groupes de langues et de tradition identique, les Coussaris et les Tamocomes qui vivaient sur le versant brésilien et semblent avoir complètement disparu depuis.

Un recensement de 1848 (2) résume la situation des Indiens de la Guyane à cette époque. Si l'on excepte le territoire contesté il ne reste plus que:

- 13 Arawacks dans les savanes d'Iracoubo,
- 350 Emerillons sur le Camopi,
- 250 Galibis sur l'Iracoubo, l'Organabo et le Counamana,
- 20 Pirious sur le Haut Oyapoc,
- 200 Oyampis sur le Haut Oyapoc,
- 52 Marouanes sur l'Approuague et l'Oyapoc,
- 9 Nouragues sur le Haut Approuague,

donc à peine plus de 850 Indiens, **dont moins de 300 des tribus anciennement connues.**

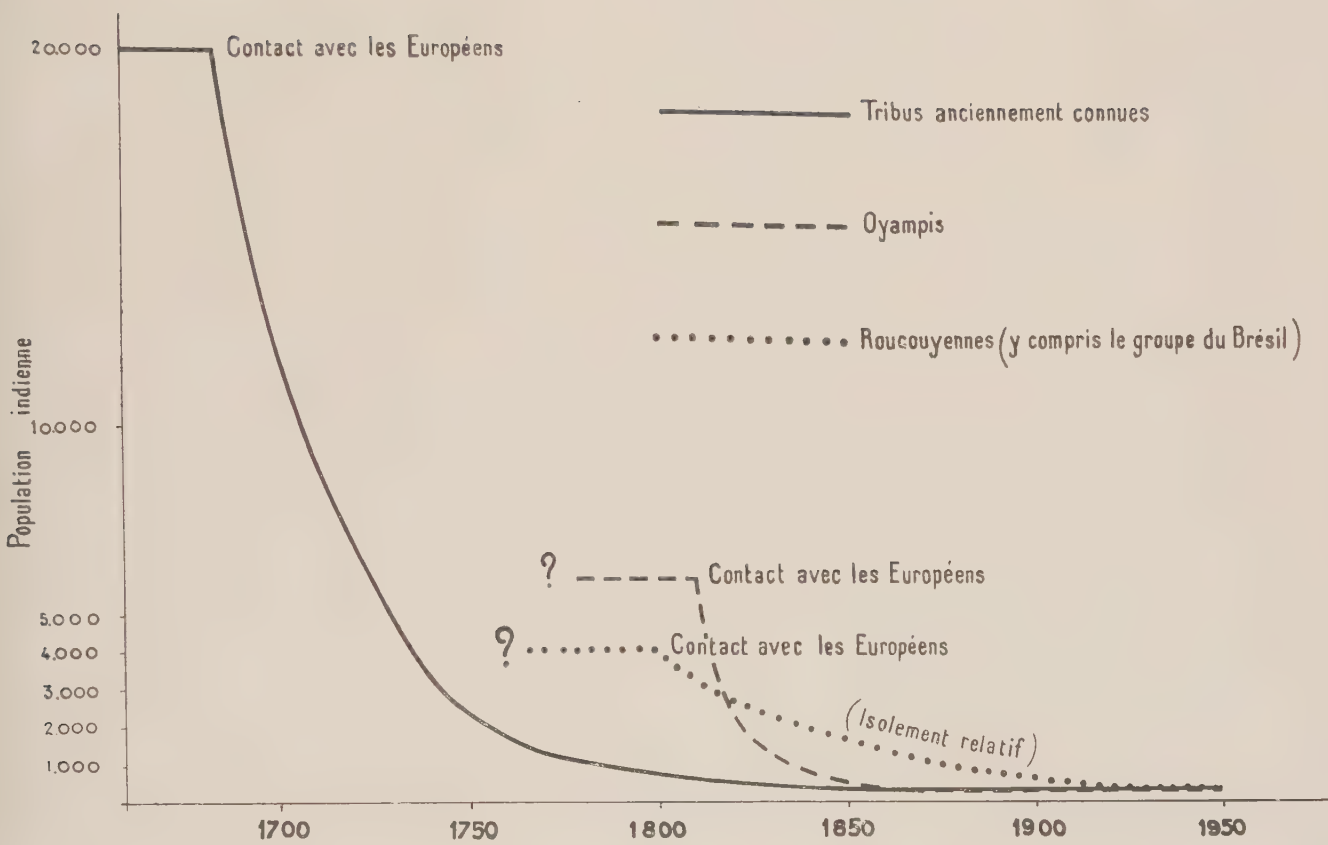
A la fin du XIX^e siècle n'existaient en Guyane que cinq nations: Marouanes, Galibis, Emerillons, Oyampis et Roucouyennes.

Nous avons résumé dans le schéma ci-contre l'évolution du peuplement indien de 1674 à nos jours.

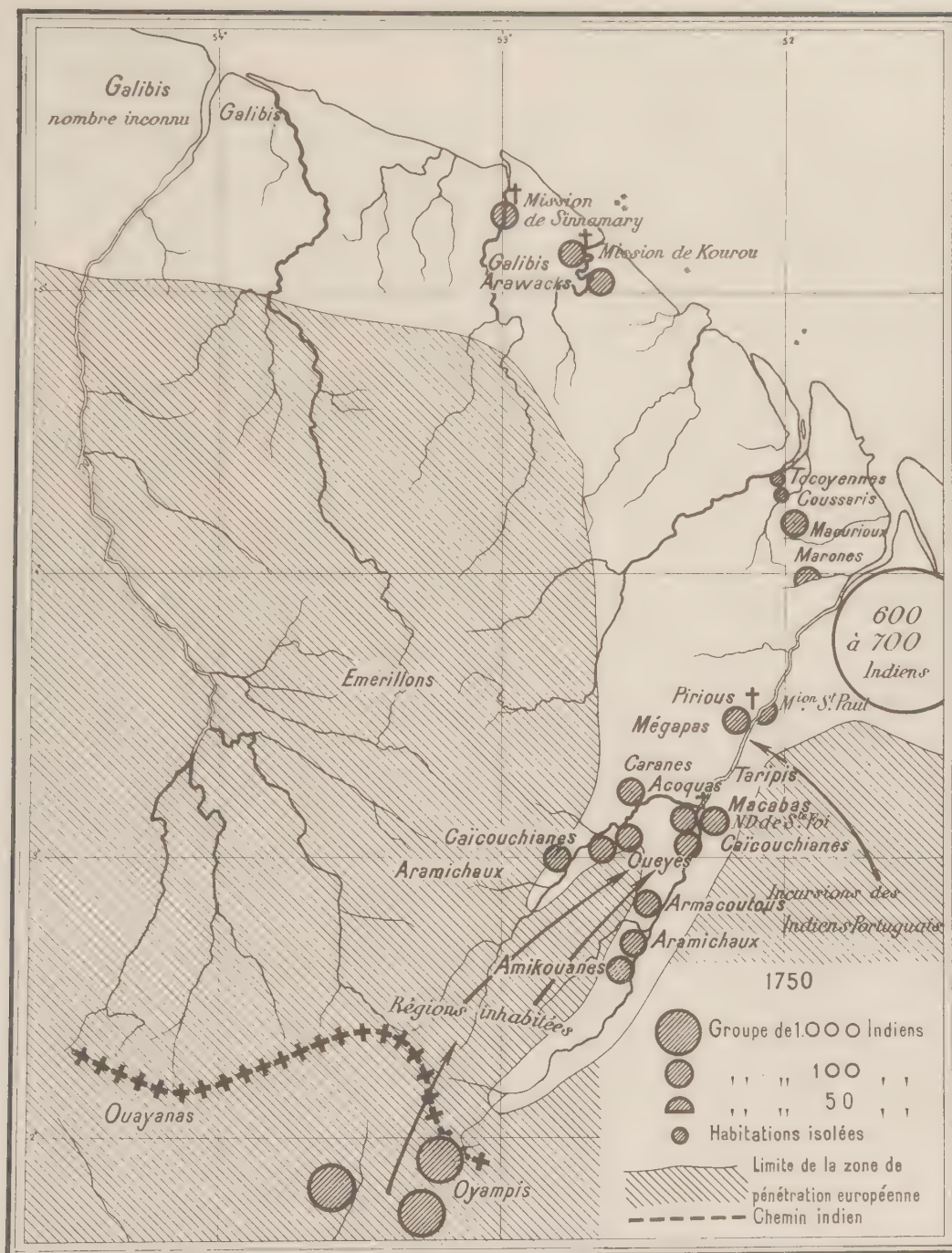
Les évaluations qui nous ont servi de base contiennent une large part d'incertitude; pourtant on ne peut qu'être frappé de l'aspect des courbes déduites de ces éléments fragmentaires: elles expriment une véritable loi biologique: dans le milieu géographique de la forêt équatoriale, l'Indien, mis en présence des populations importées, disparaît inéluctablement. Seuls les progrès récents de la prophylaxie et de la thérapeutique lui permettront de survivre, si un effort sérieux est fait pendant qu'il en est temps encore.

(1) Coudreau. *Chez nos Indiens, quatre années dans la Guyane Française*, Paris 1893.

(2) Revue Coloniale, Juillet 1850.



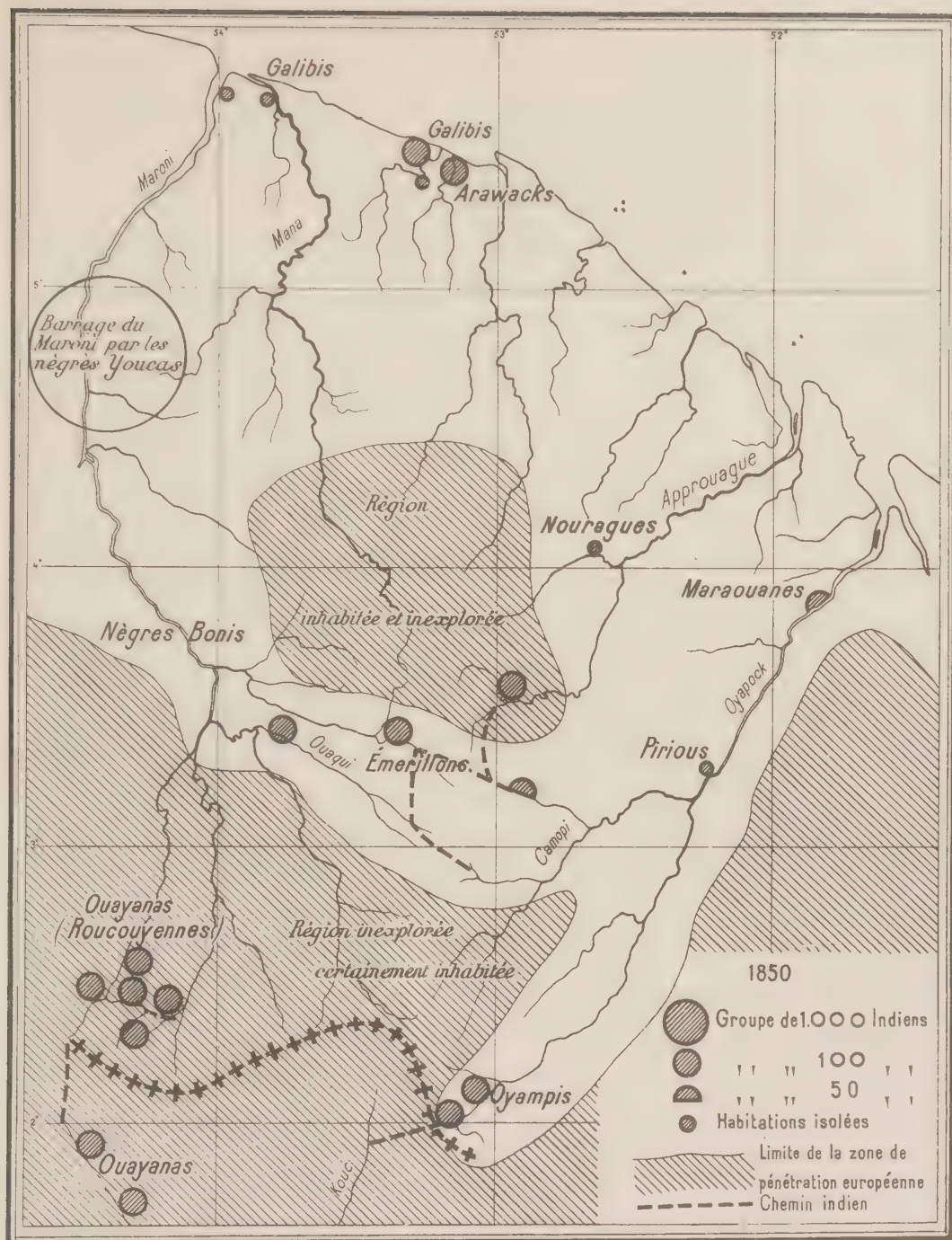
Evolution du peuplement indien de 1675 à 1950.



1750

Les indiens de la côte ne sont plus que quelques centaines. Le CAMOPI vide d'indiens n'est plus fréquenté. Les itinéraires ouverts vers 1730 sont oubliés. Le chemin du MARONI est perdu. Le chemin des ACOQUAS a disparu. Les indiens du Sud de l'OYAPOCK, inquiets des incursions des « INDIENS PORTUGAIS », se sont rassemblés autour de N.D. de Ste FOI. Ceux du territoire contesté semblent s'être rapprochés de la rive Est de l'OYAPOCK (Région de l'OUASSA). Ils ne sont pas plus de 600 à 700 (d'ORVILLIERES).

Les OYAMPIS sont arrivés à proximité de la GUYANE. Ce sont leurs incursions qui ont fait fuir les ARMACOUTOUS (TONY CLAUDE, « Voyage chez les INDIENS ROUCOUYENNES »).



1850

Les principales tribus sont représentées selon le recensement de DEVILLY. Les ROUCOUYENNES sont indiqués d'après les renseignements ultérieurs de COUDREAU. Les OYAMPIS sont presque complètement détruits. Les ROUCOUYENNES isolés par les BONIS décroissent plus lentement. Le HAUT-CAMOPI, l'ARAOUA étaient déjà complètement déserts ainsi que la région HAUTE-MANA, HAUT-APPROUAGUE et de ce fait ne pouvaient être parcourus.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

N° 1. *Lettre de Lefebvre d'Albon, ordonnateur de la Colonie, au Ministre, le 27 Avril 1730*
(Archives Coloniales, C 14 vol. 13).

Le progrès ne répond pas à beaucoup près à la dépense...

...Le poste d'Oyapoc, outre le nombre en argent des menues dépenses indispensables à un nouvel établissement, est un gouffre pour les marchandises de traite qui servent à payer les indiens employés à différents travaux, soit pour les logements à construire, soit pour servir d'équipages aux canots pour voiturier leurs matériaux, pour les voyages pour faire les découvertes, ou pour la pirogue du Roy lorsqu'elle va à Cayenne et c'est à chaque fois une dépense au moins de 60 livres en marchandise...

(*Sur les Indiens*). Il y a un si grand nombre d'indiens sur le continent d'Oyapoc, qu'il serait difficile de le désigner au juste, d'autant plus que n'ayant pas de maîtres parmi eux ils sont dispersés non seulement en différents cantons appelés nations, mais encore chaque nation en plusieurs carbets d'une ou plusieurs familles; il envoie les noms des nations connues par les traitteurs et le nombre de familles.

Dans la rivière d'Oyapoc

Les Tokoyennes	environ	31 familles
Les Maronnes (<i>Maraones</i>)		23
Les Maouriaux		35
Les Karannes		17

Au dessus des Saults, à trois journées du Fort

Les Pirioux	60
Les Nakouaines	60
Les Coussaris	20

Sur la rivière du Camopy

Les Ouayes	50
Les Ouins	30
Les Taripis (1)	150
Les Acoquas	40
Les Palanques	20

Dans le haut des rivières du côté sud

Les Armonkoutous (<i>Armacoutous</i>)	100
Les Noyennes	30
Les Orokoyanes (<i>Roucuyennes</i>)	40
Les Amikouanes	130

(1) Un document légèrement postérieur du fonds Moreau de Saint-Méry indique des chiffres analogues, sauf pour les Taripis qui sont évalués à 300 familles.

Depuis Oyapoc en remontant au Cap du Nord (1)

Les Courouaroux	9 familles
Les Arakarets	19
Les Mayés	60
Les Palicours	160
Les Coussaris	80
Les Naykas	18
Les Jitoutans (<i>Itoutanes</i>)	120
Les Karanamis	50
Les Aroukas	12
Les Ouranarioux	50
Les Ouaneguas	25
Les Karangues	30

1.469 familles

Dans le haut des terres en tirant du côté du Sud-Est, leurs traiteurs rapportent que pendant plusieurs journées de marche, ils ont trouvé une infinité d'autres indiens dont ils n'entendent pas leur langue qui leur ont paru différentes les unes des autres.

Ces traiteurs portent aux indiens des cerpes, des haches, de la cassade, claincaille et toille.

Ils en rapportent en échange des hamacs de coton et pitte, des grages à magnoc faites de petits cailloux pointus enchassés dans une planche, des coulevres de roseaux pour exprimer le suc du magnoc, des manarcts, qui sont des espèces de cribles pour le passer lorsqu'il est sec, des perroquets, du bois à enyvrer le poisson, des pagayes et autres bagatelles, ils amènent quelquefois des esclaves.

Ils se servent aussi des indiens pour équipages de canots, pour en faire creuser des neufs, et pour faire la pêche du lamentein.

Les Jésuites comptent tirer de grands fruits de leur Mission, ils sont souhaités par quelques nations d'en haut.

N° 2. *Fragment du journal de M. de Chabrilan, commandant le poste d'Oyapoc (1742).*
Archives du Service Hydrographique de la Marine vol. 77, n° 3.

.....
...le 18 Mai 1742 « j'ai envoyé un soldat chez les Palicours chercher vingt indiens de cette nation pour travailler aux bâtiments que j'ai fait faire dans le poste »...

.....
Sur une visite du Père Lombard venu inspecter les missions St-Paul (P. d'Aymas) et N.D. de Ste Foi (P. d'Huberland):

« ...il me dit que les indiens de la mission du P. d'Aymas lui avaient demandé un autre missionnaire, ne pouvant se faire à l'humeur inquiète et turbulente de ce missionnaire ».

(1) C'est la région qui sera plus tard le contesté franco-brésilien.

.....
« vous voyez bien vous-même que ceux qui ont dit que le P. d'Aymas occupait tous les indiens de sa mission n'ont dit que ce qui est, l'intention de la cour n'est pourtant pas que les indiens ne servent qu'aux missionnaires, elle veut aussi que les habitants s'en servent pour l'entretien et l'augmentation des habitations de ce quartier jusqu'à ce que les habitants puissent s'en passer, ce qui ne peut être que quand ils auront des nègres; et si les autres missionnaires faisaient comme le P. d'Aymas, bien loin d'être en situation de s'en servir il faudrait qu'ils abandonnassent leur bien faute de monde pour cultiver leur plantage, et la bonne volonté que la Cour a de les favoriser leur serait inutile ».

« N'étant pas possible que le quartier s'établisse sans le secours des indiens, il est absolument nécessaire que les habitants s'en servent ».

.....

« ...car les habitants ont eu la peine d'aller chercher les indiens au loin et de les rassembler pour son utilité, vous vous en êtes emparés car sans les habitants vous n'auriez point de mission, n'ayant pas vu un seul missionnaire qui ait encore fait la moindre démarche pour rassembler les indiens. Ainsi l'habitant a eu la peine d'aller les chercher, il est bien juste qu'ils jouissent du travail de ces gens là puisqu'ils veulent bien travailler pour eux et de les en détourner et même de les en empêcher c'est agir contre la charité et le droit des gens ».

.....

« ...le jardin du P. d'Aymas selon le P. Lombard a produit l'année dernière huit cent livres de cacao, cette année il pourra aller à mille et plus et dans deux ans au moins il pourra faire ses trois milliers... ce qu'il ne pourrait pas faire s'il allait instruire les indiens dans leurs abattis; et comme le proverbe lui a appris qu'une pierre qui court n'amasse pas mousse il a grand soin de rester chez lui; il imite en cela le Père Fauque qui fait les fonctions curiales au Yapoc, qui a trouvé le moyen s'en sortir de chez lui de se faire dix à douze mille francs de revenus en tenant chez lui une boutique de mercier très bien fournie de cette sorte de choses; on y trouve même jusqu'à des alènes de cordonnier, le vin, le tafia et la chandelle n'y manquent pas non plus et pour faciliter les indiens et les français il prend tout ce qu'on lui apporte en paiement de ces marchandises ».

La boisson qu'il vend aux soldats cause souvent du tapage parmi eux et donne bien de la peine aux officiers ce dont il se met peu en peine.

« ...avec tout cela il ne fait pas meilleure chère mais il pense à accumuler afin de pouvoir parvenir à faire au quartier d'Oyapoc un établissement aussi considérable que celui que le P. Lombard a fait à Kourou ».

« ...il n'est pas douteux qu'une boucherie (1) établie chez les indiens ne fut d'un grand secours pour eux si ces peuples étaient moins paréceux qu'ils le sont, mais du tempérament que ces gens là sont se serait un très grand mal pour eux d'en avoir une et encore un bien plus grand pour les habitants d'Oyapoc et même pour la colonie. ».

« Je dis un mal pour les indiens parce qu'étant aussi paréceux qu'ils le sont, ayant de la viande dans leur village pour leur subsistance ils abandonneraient la chasse, ils élèveraient leurs enfants dans la paresse, peine qui ne leur coûterait guère y étant naturellement portés, et peu à peu ils perdraient l'habitude d'aller dans les bois et la boucherie venant à leur manquer ils périraient tous... ».

(1) Station d'élevage.

« Quant à la colonie si on avait besoin de ces gens là pour quelque expédition comme par exemple pour donner après les nations indiennes errantes et autres qui pourraient par leurs courses inquiéter les habitants... ayant perdu l'usage d'aller dans les bois ne serviraient à rien... on n'aurait que des gens inutiles et même à charge ».

« J'ay dit que la boucherie se voit encore un plus grand mal pour l'habitant que pour l'indien, en voici la preuve: le missionnaire qui aura dans sa mission une boucherie, ce ne sera pas pour fournir la viande gratis aux indiens, en la leur vendant ces gens là ne pouvant la payer qu'avec leur travail n'ayant point d'argent et occupés de satisfaire le missionnaire ils ne pourront point aller travailler pour les habitants; ce dernier privé du secours du travail des sauvages ne pourra pas cultiver ses plantations n'ayant point de nègres il sera par conséquent dans la dure nécessité de les abandonner ».

.....
...(parlant du P. d'Aymas) « s'il avait été aussi porté pour eux comme il avait voulu le faire entendre par le soin qu'il se propose d'avoir une ménagerie (1) pour leur procurer une vie aisée il aurait commencé par suspendre ces travaux pour leur laisser faire leurs abattis et planter des vivres, et non pas les en empêcher ou ne pas leur donner le temps... dont ils sont à la dernière misère depuis deux ans n'ayant pas un morceau de cassave à manger que celle qu'il leur fournit en très petite quantité, laquelle vient des autre nations que le Père Fauque traite, et dont ils les a réduites aussi à ne plus avoir de vivres par la grande quantité qu'il en a tiré pour faire subsister la mission du P. Daymas, de sorte qu'à présent, au lieu d'une nation dans la misère toutes y sont ».

« ...il faut qu'ils aient la liberté de faire leurs plantages au loin de la mission, les uns d'un côté et les autres de l'autre; ainsi dispersés ils trouveront du gibier et ils auront de la cassave à manger... ».

« ...vous méditez peut-être comment le missionnaire pourra les instruire dans la religion étant ainsi dispersés: comme on fait ailleurs, en leur marquant le temps pour les assemblées et indépendamment du tems que le missionnaire les assemblera il peut aller les visiter dans leur carbet... ceux du Canada sont bien avec les indiens dans les yvernements de chasse où ils restent de sept à huit mois dans les bois parmy la nège et les froits affreux... ceux de la Guyane qui ont toutes les douceurs de la vie peuvent bien de temps en temps faire ces petites courses » (2).

.....
« ...Le Père Lombard n'ayant rien répondu notre conversation finit et son silence me prouva qu'il n'était pas de ce sentiment, parce que courant ainsi de carbet en carbet pour instruire les indiens les missionnaires ne pourraient point faire de plantage de cacao, et que son intention est qu'ils en fassent ».

.....
La fin du journal fait état d'une lettre du P. d'Huberland, alarmé d'un incident survenu aux abords de sa mission de N.D. de Ste Foi (embouchure du Camopi); des indiens Acoquas et Armacoutous de sa mission ont tué des Caïcouchianes et il craint que cette tribu « la plus forte nation des environs d'Yapoc » ne vienne saccager sa mission. C'est à la suite de cet incident que M. de Chabrilan se rendra sur place pour rendre la justice et ramener la paix entre les tribus. (Froidevaux).

(1) Ferme.

(2) Ici M. de Chabrilan fait preuve d'une certaine mauvaise foi; car à cette époque où on ne savait pas lutter contre le paludisme, les Européens étaient obligés de se ménager à l'extrême.

N° 3. Recensement des Indiens de la Guyane par Bruletout de Préfontaine. 1749.

Notes manuscrites portées sur la carte dite de Préfontaine et Buache (Archives de la Marine) reproduites sur l'Atlas Gabriel Marcel et sur l'Atlas Brésilien pour le contesté de l'Oyapoc.

1° — région de l'Oyapoc — Intérieur du bassin de l'Oyapoc. En remontant du Sud vers le Nord:

	hommes	femmes	enfants	total
Oucampis (<i>Oyampis?</i>)	16	7	3	26
Un groupe indéterminé (probablement fugitifs des Portugais)	37	22	7	66
Ramichot (<i>Aramichaux</i>)	20	7	1	28
Armacoutous	24	12	8	44
Amicouanes	72	64	36	172
Caïcouchianes	54	33	10	97
Ouins	86	54	23	163
Un groupe indéterminé	57	39	27	123
Acacois (<i>Acoquas</i>)	27	38	18	83
Macaba (<i>Mégapas</i>)	20	32	9	61
Arara	40	51	18	109
Pirious et Caranes (fusionnés)	72	56	27	155

Sur la côte de l'Oyapoc:

Macourieux (<i>Maourieux</i>)	5	30	17	52
Maraones	17	20	8	45
Palicours	10	30	7	47

Le recensement de Préfontaine conduit pour la région de l'Oyapoc au chiffre de: 1.271 Indiens dont seulement 219 enfants. Il est à noter qu'il ne comporte pas les Arouas, Mayés, Palicours et Itoutanes de la région à l'est de l'Oyapoc (territoire contesté). Ces tribus représentaient encore environ 700 personnes (voir pièce justificative n° 4).

2° — région de l'Approuague:

Un groupe de fugitifs Portugais 26 hommes 30 femmes 12 enfants total 68

Préfontaine n'indique pas d'autres Indiens sur l'Approuague, qui pourtant était encore habité par quelques Nouragues.

3° — région côtière entre Cayenne et Maroni.

Tous les Indiens survivants étaient rassemblés dans les régions de Kourou et de Sinnamary;
à Kourou, Préfontaine indique:

Galibis 20 hommes 16 femmes 2 enfants total 38

S'agit-il des Indiens de la mission de Kourou? il ne semble pas, des renseignements de la même époque les évaluant à 300. Il est probable qu'il s'agissait d'un groupe indépendant.

à Sinnamary, Préfontaine recense les Indiens de la Mission:

Galibis	40 hommes	20 femmes	17 enfants	total 77
---------------	-----------	-----------	------------	----------

Les régions du Bas Maroni et de la Basse Mana étaient désertes.

Nous avons cherché vainement dans tous les fonds d'archives le rapport de Préfontaine à la suite de ce recensement. En l'absence de ce document on ne doit attribuer au recensement qu'une valeur indicative.

N° 3 bis. *Extrait du journal d'un voyage fait par M. Kerhove, Lieutenant d'Infanterie du fort d'Oyapoc dans cette rivière et celle du Camopi à la recherche de la casse en 1760.* Bibl. nat. Manuscrits, nouv. acq. fr. 2577, f° 284.

La disette où l'on se trouvait de remèdes pendant la guerre durant laquelle nous ne recevions point nos munitions et provisions par le vaisseau qu'on avoit coutume de nous envoyer régulièrement tous les ans pendant la paix fit souhaiter d'avoir au moins ceux que le pays pouvoit nous fournir et entr'autres la casse qui est naturelle à ce pays comme à tous les autres de l'Amérique de la température convenable. M. Kerkove fut détaché du fort d'Oyapoc le 12 Septembre 1760 pour cette recherche.

Il trouva un de ces arbres dans un islet où ils passèrent la première nuit. Le 14 il arriva avant midi à la mission de St Paul qu'il trouva composée de quatorze ou, quinze cases habitées alors seulement par vingt-deux ou vingt-trois Indiens portans flèches, tous pirious sous trois capitaines; il ne vit là rien de plus remarquable que la maison du missionnaire et l'église à côté d'elle, l'une et l'autre couvertes de paille ou pour mieux dire, de feuilles.

Un des capitaines de cette mission lui fit voir plusieurs canéficiers dans le voisinage, et continuant sa route le 16 et le 17 (f° 284 v°) où il arriva à la mission du Camopi; on lui en fit voir plusieurs autres piés. Il trouva cette mission plus considérable que celle de Saint Paul. Il y avoit trente ou quarante cases ou carbets répandus autour de la case du missionnaire et de l'église qui y est attenante, habités par environ soixante et dix Indiens portans flèches sous trois capitaines. Il trouva ces gens-là encore moins soumis à leurs chefs et moins disposés à rendre service aux blancs que ceux de Saint-Paul, mais également lâches et paresseux. Ils étaient malades comme ceux-ci de rhumes et de points de côtés et comme eux ils se laissaient manquer de tout hors de cachiri dont ils ont toujours bonne provision, plustost que d'aller chercher de quoi se nourrir. Il ne put en engager un seul à aller à la pesche pour lui quoiqu'il leur représenta que c'étoit principalement pour soulager leurs malades, et leurs capitaines n'eurent pas le crédit ou l'autorité d'y en faire aller aucun.

N° 4. *Lettre du Gouverneur d'Orvilliers au Ministre, sur son voyage d'inspection à l'Oyapoc. 1750.*

Archives Coloniales, fonds Moreau de Saint Méry, F 3-21, fol. 237.

J'ai eu l'honneur de vous mander par ma lettre du 5 novembre dernier que je vous rendrois un compte plus détaillé des missions d'Oyapock, que j'ai visitées dans le voyage que j'ai fait dans le quartier l'année dernière; j'ai donc monté les sauts ou cascades de cette rivière, qui sont continents (1),

(1) Considérables.

ce qui forme une navigation singulière, peu commode et assez dangereuse que toutefois j'ai fait sans accident; arrivé à la première mission desservie par le R.P. d'Aime, Jésuite, éloignée du premier saut d'Oyapok de vingt lieues et trente du fort, je fus étonné de le voir aussi peu peuplé d'Indiens quoiqu'ils y fussent presque tous rendus, sachant mon voyage; effectivement, dans un dénombrement que j'en ai fait il ne s'en trouva que quarante neuf hommes portant armes, quarante quatre femmes ou veuves, vingt six garçons et vingt sept filles au dessous de quatorze ans. Je m'informai des raisons du peu de monde que j'y voyois, et les Indiens comme les Missionnaires me dirent que les rhumes et fluxions de poitrine en avoient enlevé beaucoup, ce qui est de fait; mais une des grandes raisons qui rebutent les Indiens de se rassembler à cette mission, la grande partie étant établie çà et là des bords de la rivière fort éloignés les uns des autres, est que le missionnaire avoit choisy l'endroit le plus ingrat: en effet c'est une montagne qui paroît fort aride et où le magnoc, seul plantage et ressource des Indiens ne veut pas venir: il avoit mal choisy et me parut disposé à descendre plus bas comme les Indiens luy proposèrent. Je crus m'apercevoir aussi que le missionnaire, quoiqu'homme très zélé, avoit le caractère trop vif pour vivre avec des gens aussi lents et indolents que le sont les Indiens, aussi me dirent-ils dans leurs représentations particulières, que le Père ne les aimoit pas, et qu'il ne causoit jamais avec eux que pour les gronder; le Père supérieur qui étoit avec moy et à qui je communiquai ma réflexion à cet égard, convint qu'il en étoit quelque chose.

De cette mission je fus à celle de Notre Dame de Foy, située à la frontière de la rivière de Camoupy et celle d'Oyapok. Cette mission desservie par le R.P. Besson, aussi Jésuite, est mieux située que la première, en meilleur terrain, plus peuplée d'indiens qui paroissent fort attachés à leur missionnaire. Elle est composée de quatre nations, savoir de Tarripy, Ourious (?), Piriou, Macaba et Caïkouxiant (1). Cette dernière la plus foible; ils montent en tout à cent dix hommes portant armes, cent vint femmes ou veuves, soixante et dix neuf garçons et filles au dessous de quatorze ans; cette mission étoit beaucoup plus forte avant les maladies des rougeolles ou fluxions de poitrine qui en ont emporté considérablement.

Après la visite faite de ces missions, je redescendis à Oyapok et je relevai la rivière de façon à pouvoir par la suite en dresser un plan...

Rendu au fort, je pris le dénombrement des Indiens, tant de ceux établis dans ces rivières de Couripy, Ouassa Vanneri et le bas de celle d'Oyapok, les nations sont les Palicours, Mayées, Arouas, Maraons, Itoutanes qui, autrefois fort nombreuses mais diminuées par les mortalités occasionnées par les maladies cy-dessus, se trouvent réduites à deux cent quarante et un hommes portant armes, deux cent cinquante femmes ou veuves, cent cinquante garçons ou filles au dessous de quatorze ans, et sont ces nations surtout celles de Palicours que j'ai réservée pour les voyages de mer, tant pour le Roy, que pour faciliter aux habitants le transport de leurs denrées à Cayenne, et comenceront les vivres.

N° 5. *Recensement des Indiens de l'Oyapoc en 1787.*

Il s'agit d'un fragment du recensement général ordonné par Lescallier. L'original est en possession de M. le Gouverneur Bouge qui nous l'a communiqué. C'est le document démographique le plus précis qui existe à notre connaissance sur le passé des Indiens de la Guyane.

(1) Caïcouchranes.

Noms des Nations Indiennes. Le canton qu'elles habitent.	Hommes		Femmes		Enfants		Total
	portant flèches	infirmes	mariées	veuves	garçons	filles	
Palicour D'Aroucaoua, Rivière de Ouassa, Capitaine Baptiste, cy.	20	»	10	7	5	4	46
Palicour de Tipsaque, Rivière de Ouassa, Cap. Petit Louis, cy.	5	»	2	3	7	8	25
Palicour de Tapamouroux, Rivière de Ouassa, Chef Rousseau, cy.	11	»	11	6	4	6	38
Palicour de la Rivière de Couripi, Chef Chevalier, cy.	8	»	7	7	6	4	32
Total des Palicours	44	»	30	23	22	22	141
Courcouanne de Ouassa	18	1	14	7	12	11	63
Itoutanne de Tipoque, Rivière de Ouassa, Chef Joseph	7	2	10	3	3	5	30
Itoutanne, de la Rivière de Couripi ..	7	»	7	4	8	6	32
	14	2	17	7	11	11	62
Tocoyenne, Aroua, et Maraonne, de la Rivière de Ouanary, cy.	3	1	4	»	1	»	9
Mayés, établis dans les Rivières d'Ouassa, Ouanary, et Oyapock, cy. ..	5	»	2	1	3	1	12
Aroua, Maurioux et Maïka, établis dans la Rivière d'Oyapock, cy.	16	1	13	1	7	5	43
Pirious de la mission de St Paul résidents dans les Sauts de la Rivière d'Oyapock, cy.	22	1	19	5	13	13	73
Ouaims Pirious (1), de la mission St Paul résidents dans les Sauts de la Rivière d'Oyapock, cy.	19	1	13	3	8	5	49
	41	2	32	8	21	18	122
Emerillons, de la mission de St Paul, résidents dans les Sauts d'Oyapock	7	»	7	5	3	8	30
Total ..							(2) 482

(1) Il semble s'agir de la tribu appelée Ouens par les anciens voyageurs.

(2) On peut estimer que sur ces 482 Indiens, environ 300 vivaient sur le territoire de la Guyane actuelle, les autres notamment tout le groupe Palicour, dans le territoire contesté maintenant brésilien.

N° 6. *Déclaration de M. Bertrand à l'Assemblée de la Guyane, au sujet de la motion du député Pomme, demandant la suppression de la mission Saint-Paul de l'Oyapoc (1793).*

Archives Coloniales, Fonds Moreau de Saint-Méry, F 3-22, fol. 578.

Un séjour de plus de vingt ans tant à Oyapock que Sous-le-vent m'a mis en même de porter plus d'une fois mes réflexions sur les nations indiennes qui habitent cette colonie et puisqu'il est actuellement question de supprimer la mission de Saint-Paul je vais avoir l'honneur de vous en faire part de quelques vues.

Ce peuple, né foible et pusillanime, est incapable de sortir de son état naturel. L'attachement qu'il prend en naissant à cette vie libre et sauvage est pour lui un attrait invincible qu'aucunes de nos jouissances ne peuvent balancer; vivant d'ailleurs dans une douce indolence, sans ambition et n'ayant presque pas de besoin, il n'ambitionne rien de plus.

Lorsque je fus en 1768 à Oyapock, il y avoit encore dans tout ce quartier plus de quinze cent de ces individus de tout sexe et de tout âge et lorsque j'en suis sorti en mil sept cent quatre vingt six il n'en restoit plus par le recensement que j'en ai fait alors, plus de cinq cent (1).

On comptoit des peuplades de 1500 à 2000 Indiens... lorsque les Jésuites établirent les missions de Saint-Paul et Sainte Foy de Camopi; en 1784 je fus chargé par le Gouvernement de réunir le reste de ces missions en une seule, il ne s'en trouva plus que 220; l'abbé Padilla qui y a resté deux ans, étoit pleinement convaincu qu'il ne s'y feroit aucun bien pour la religion et pour leur civilisation et telle a été toujours ma manière de voir.

Aujourd'hui, par l'exposé de M. l'Abbé Breton déservant cette mission, à peine en reste-il cent dont 25 à 30 au plus portant flèche (2); il est prouvé par ses registres qu'il y a des 4 à 5 morts pour une naissance (3); on peut donc juger que sous deux ou trois ans, ce sera beaucoup s'il existe encore une vingtaine d'individus de la plus grande peuplade que les Jésuites ont réunie...

Ces peuples ne pensent point souffrir d'intermédiaire entre leur état primitif et la civilisation des Européens. J'ai toujours considéré que nos établissements trop près des leurs et notre commerce avec eux étoient les plus grandes causes de leurs destructions; le service que le Gouvernement en a aussi exigé pendant longtemps y a beaucoup contribué. Je pourrais montrer dans un plus grand détail tous les inconvénients qu'il est résulté de ces causes mais je me renferme à faire sentir dans la thèse générale qu'il est impossible de les faire changer de manière d'exister et qu'ils ne pourront jamais nous être que d'une petite utilité.

Considérons bien les effets de leur dépopulation en prenant pour exemple toute l'étendue de la colonie où les premiers Européens lors de leur arrivée trouvèrent des Indiens partout où ils se sont établis et qui ont disparu successivement; pour peu qu'on y fasse attention on verra comme moi sans chercher d'autres raisons ailleurs que notre voisinage, notre service la plupart du tems contraint et même forcé et surtout notre tafia leur a été de tous tems mortel et finira par les anéantir.

(1) Il s'agit du recensement qui fait l'objet de la pièce justificative précédente.

(2) Hommes adultes.

(3) Il faut faire ici la part de l'éloquence; le rapport original du député Pomme, beaucoup plus précis, porte le chiffre très vraisemblable de 2 morts pour une naissance.

J'ai toujours regardé l'établissement des missions comme nul pour l'utilité générale, l'exemple de peu de progrès qu'y ont fait les Jésuites et récemment les derniers missionnaires qui y ont été envoyés en est une preuve incontestable. Si au moins malgré le peu de succès que ces missionnaires y ont eu jusqu'à présent pour la religion ces établissements avoient servi à conserver les individus et à les civiliser un peu pour quelques avantages à la colonie et à eux mêmes, on n'auroit pas à regretter les dépenses qu'on y a employées et les missionnaires de s'être voué inutilement à leurs pénibles travaux sans aucuns fruits, sur cela je demande qu'on interroge tous les missionnaires qui y ont été employés et qui sont de bonne foi.

Je conclus donc qu'aucunes missions ne seront jamais utiles à la colonie; que celle de Saint-Paul doit être entièrement et sur le champ supprimée vue la difficulté des transports dans toutes les saisons pour l'évacuer quant à celle du Macary qui peut encore être conservée pour des raisons de politique ou autre que j'ignore, j'assurerais aussi que dans vingt ans d'icy après qu'on y aura fait des dépenses que son éloignement nécessite, bien loin d'être dans l'état ou elle est actuellement, elle n'aura fait que décroître et que les résultats seront toujours à notre désavantage et à celui des indigènes. D'ailleurs peu de missionnaires ont le talent convenable à former les établissements; il leur faut d'abord un tems assez long pour apprendre la langue et connoître leurs génies et lorsqu'ils ont à peine acquis quelques connoissances, les maladies les contraignent de revenir ou la mort les enlève et six mois seulement d'absence sont plus que suffisants pour perdre tous les fruits du travail de quelques années car les hommes naturels qui ne perdent jamais de vue les préjugés de leur première éducation y retournent à l'instant que la contrainte cesse.

D'après ces observations, je crois Messieurs qu'on doit laisser à tous les Indiens pleine et entière liberté de vivre à leur manière sans aucunes gêne ni contrainte quelconques toutefois qu'ils ne troubleront point l'ordre public, empêcher qu'ils ne soient tourmentés ny vexés par qui que se soit, qu'ils soient sous la protection de la nation qui doit toujours les considérer comme ses enfants et les premiers propriétaires du sol de la Guyane.

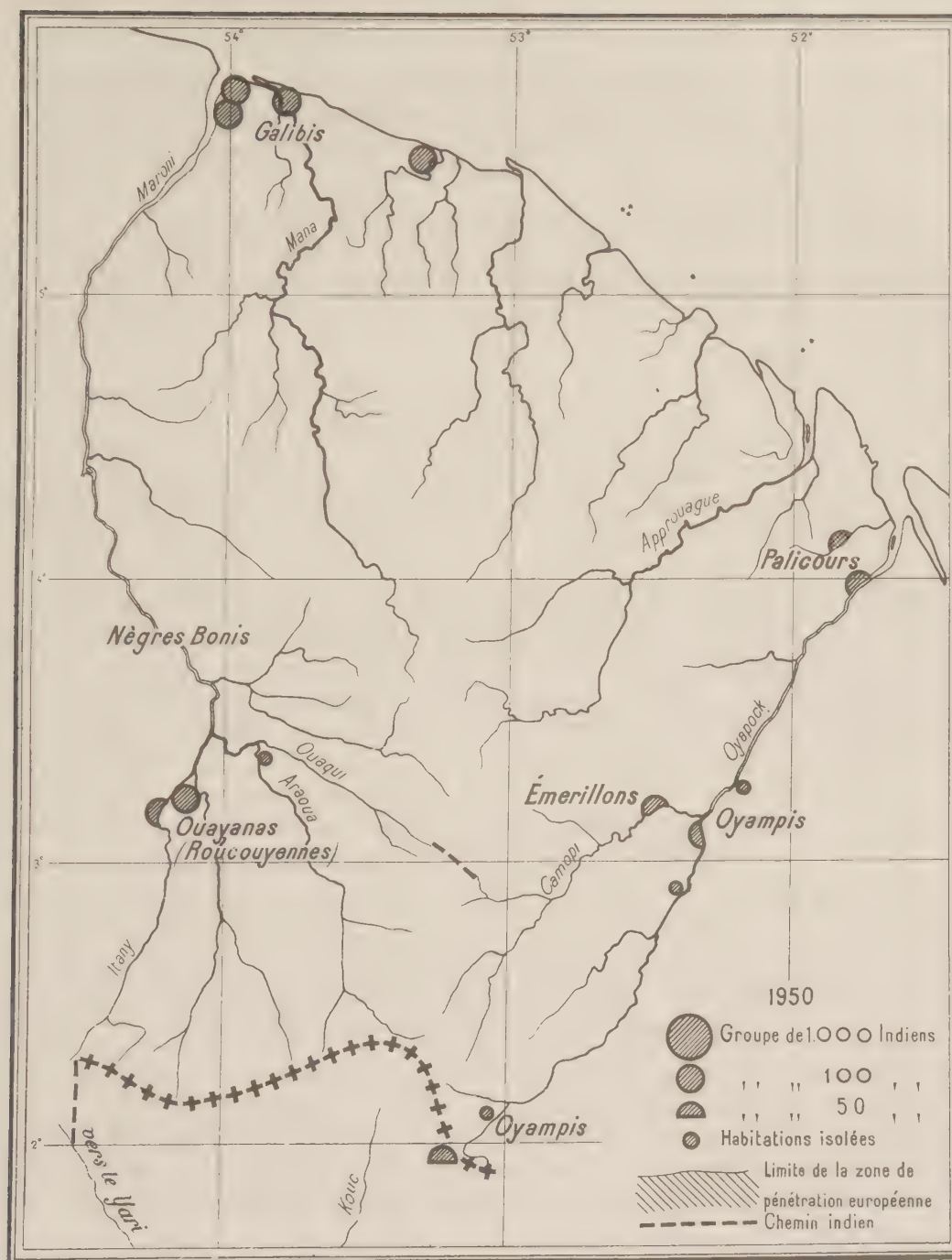
ETAT ACTUEL

Actuellement les Marouanes ont disparu mais ont été remplacés par un groupe de Palicours venus de l'Ouassa; les autres tribus sont encore représentées. Les Galibis et les Roucouyennes sont des Caraïbes; les Emerillons appartiennent au groupe Tupi-Guarani ainsi que les Oyampis; les Palicours se classent parmi les Arawaks. Une étude spéciale sera faite des Roucouyennes en tant qu'habitants du Maroni; c'est parmi eux que nous avons vécu et c'est sur eux que nous avons pu faire des observations médicales.

Nous allons passer maintenant rapidement en revue la situation actuelle des autres groupements indiens.

Les Galibis. Leur tribu est maintenant la plus importante; elle comprend 400 individus répartis en deux groupes, l'un à l'embouchure de la Mana, l'autre sur l'Iracoubo. Le groupe de la Mana est le plus important; les Indiens y reçoivent l'assistance morale et matérielle du curé de Mana.

SITUATION DES INDIENS DE GUYANE EN 1950



1950

Les GALIBIS sont en légère augmentation. Par contre toutes les tribus de l'intérieur sont en rapide décroissance. Tous les sentiers indiens ont disparu, sauf celui des ROUCOUYENNES reliant l'ITANY au YARI et celui des EMERILLONS joignant la OUAQUI au TAMOURI.

Il est intéressant de noter que, seule de tous les groupements indiens de la Guyane, la tribu des Galibis, après avoir passé par une longue période de décadence démographique, se maintient depuis plusieurs générations et marque maintenant une nette tendance à l'accroissement.

Il est très difficile d'interpréter les chiffres des recensements puisqu'à plusieurs reprises des groupements ont passé au Surinam et inversement. Réserve faite de cette cause d'erreur, il semble que les Galibis du territoire français, qui étaient environ 500 d'après le P. Lombard vers 1710, ont décru jusqu'à un chiffre de 200 vers 1850 et n'ont cessé d'augmenter depuis.

Leur natalité actuelle est considérable et les familles de 6 à 8 enfants ne sont pas rares.

Le recensement cité par M. Abonnenc porte 169 enfants sur 335 personnes. Ce chiffre est remarquable comparé avec ceux, véritablement catastrophiques, de la natalité des Indiens de l'intérieur et surtout comparé avec ceux enregistrés il y a deux siècles chez leurs aïeux par M. de Préfontaine. (17 enfants sur 77 personnes chez les Galibis de Sinamary).

Comment peut s'expliquer cette évolution démographique remarquable des Galibis? elle semble avoir deux causes principales: ils sont moins paludéens que les Indiens de l'intérieur; d'autre part, seuls de tous les Indiens de la Guyane, ils pratiquent la navigation et la pêche en mer; leur situation alimentaire est donc privilégiée car ils ne manquent jamais de poisson, le surplus leur permettant même d'acheter des vivres d'importation et d'équilibrer ainsi leurs rations. Enfin la proximité des formations hospitalières de Saint-Laurent permet aux Galibis de recevoir de bonne heure des soins de toute nature; reconnaissons d'ailleurs qu'ils ne les avaient sollicités jusqu'ici que modérément, par timidité ou méfiance, et que les sorciers ou « piayes » sont toujours consultés.

La tribu des Galibis qui ne possède pas de forte organisation n'est cimentée que par des traditions familiales, renforcées de la façon la plus heureuse par l'influence chrétienne et dont les femmes sont les gardiennes. Sans cette tradition féminine la tribu se serait depuis longtemps disloquée sous les apports néfastes des autres populations: l'alcoolisme en particulier est extrêmement développé chez les hommes.

Bien qu'ils aient été en contact avec les Européens et les Créoles depuis plusieurs siècles, il n'y a eu aucun métissage et l'essentiel des traditions est toujours vivant. Il est très courant de voir circuler dans les rues de Saint-Laurent des familles Galibis; les femmes aux lourdes tresses noires, drapées dans de longs châles à franges de couleurs vives, ressemblent curieusement à des bohémiennes et traînent comme elles toute une troupe d'enfants.

Les Galibis forment un groupement vigoureux et d'un intérêt indéniable; ils jouent un rôle relativement important dans la vie économique de la région de Saint-Laurent en alimentant l'agglomération en poisson et en manioc; leur art traditionnel (principalement la poterie et la vannerie), est toujours vivant, mais il se dégrade en devenant l'objet d'un commerce.

Depuis 1949 une mission ethnographique et médicale a entrepris auprès des Galibis un important travail d'assistance et de regroupement.

Les Palicours sont une centaine en territoire français, vivement sollicités d'ailleurs par les Brésiliens qui en ont réuni plusieurs centaines dans la région du bas Oyapoc. Les Palicours ont leur village sur le Ouanary, affluent de l'Oyapoc. Nous avons peu de renseignements à leur sujet. D'importantes études ethnologiques ont été faites sur les Palicours par M. Paul Rivet (1921) et Deyrolles (1916) (1).

Les Emerillons, dont nous avons peu parlé dans la partie historique, ont joué un rôle à part dans les tribus de la Guyane. Il semble que dès l'arrivée des Français, ils habitaient la région de l'Inini et de la Haute Mana. Ces régions sont restées inaccessibles jusqu'à la fin du XVIII^e siècle; aussi les Emerillons sont-ils restés très longtemps à l'écart et ne sont-ils pas portés sur les anciens recensements.

Brodel signale en 1770 qu'ils venaient commercer sur le Camopi. Depuis cette époque, ils se sont répandus sur le Camopi, le Haut Approuague, le Tampoc et la Ouauqui; ce sont des nomades incorrigibles qui ne séjournent que quelques années sur la même rivière, mais sans s'écarter toutefois de leurs itinéraires ancestraux.

Ils étaient évalués à 350 en 1848; depuis leur nombre va en diminuant régulièrement. En 1931, Jacques Perret les trouve rassemblés sur le Tampoc au nombre de 69 (2). D'après le médecin lieutenant Douvier, en 1938 le nombre total était de 69. Actuellement, ils sont répartis en deux villages, l'un sur le Camopi (45 personnes), l'autre sur le Tampoc (18 personnes).

Ils offrent le spectacle d'une déchéance pitoyable, due principalement semble-t-il à une extrême consanguinité. Cependant leur natalité est moins faible que celle des autres groupements indiens de l'intérieur: le groupe de l'Oyapoc comptait en 1949 20 enfants sur 46 personnes.

Les sentiers traditionnels des Emerillons étaient au nombre de 4: l'un joignait la crique Saï, affluent de l'Inini, à l'Inipi; un autre joignait la Ouauqui au Tamouri. Ce chemin avait disparu depuis 1940; il a été rouvert en 1949 à l'occasion de notre mission. Les autres chemins sont perdus depuis quelques années.

Nous avons fait quelques observations médicales dans ce groupe; elles seront exposées avec celles concernant les Roucouyennes.

Les Oyampis, membres ainsi que les Emerillons du grand groupe d'origine amazonnienne Tupi-Guarani, habitent le cours de l'Oyapoc en amont du Camopi, ainsi que différentes rivières de la même région mais en territoire brésilien. On aura une idée de l'importance du groupe Tupi-Guarani en remarquant que les mots français: manioc, tapir, tatou, toucan, pétun (tabac), pour ne citer que ceux-là appartiennent au vocabulaire tupi. Les Oyampis étaient depuis longtemps arrivés sur les rivières voisines de la Guyane fran-

(1) Journal de la Société des Américanistes, Années 1916 et 1921.

(2) Jacques Perret, *Mission Monteux-Richard 1932*. Bulletin de l'Agence Générale des colonies.



Chef Oyampi du Haut Oyapoc.



Adolescent Oyampi.

çaise puisque le Chevalier de Milhau signale leur existence dès 1702. Dès cette date quelques familles Oyampis s'étaient installées sur l'Oyapoc.

Les Oyampis semblent avoir possédé à cette époque une organisation bien plus forte que celle des anciennes tribus autochtones, notamment un chef suprême doué de pouvoir absolu; ils étaient si nombreux qu'ils avaient abandonné le mode de vie habituel aux petits groupes sur les bords des rivières.

Ils vivaient en pleine forêt, faisant d'immenses défrichements autour de villages qui groupaient plus de 1.000 personnes, et cultivant la terre avec une grande efficacité; les villages se déplaçaient lentement au rythme de l'épuisement des terres, mais dans l'ensemble ce peuple avait un caractère de grande stabilité dont on retrouve quelque chose chez les Oyampis actuels.

Nous avons résumé la diminution effrayante de cette tribu entre 1824 et 1842. Certains auteurs, dont Coudreau, sans sous-estimer le rôle des épidémies, ont imputé en partie cette extinction à des guerres, avec les Roucouyennes, puis avec les Bonis. Ces affirmations ne correspondent à rien de réel. Le seul document qui fasse mention de combats est le rapport de Leprieur (1834). Il signale que, probablement entre 1825 et 1830, des colporteurs Roucouyennes qui allaient commercer avec la côte en passant par le Tamouri et le Camopi avaient été attaqués par les Oyampis, désireux de se réserver l'exclusivité de cette voie commerciale. Il n'a donc pu y avoir que des escarmouches insignifiantes, les deux tribus étant d'ailleurs séparées par des centaines de kilomètres de forêts désertes et infranchissables; ajoutons d'ailleurs que l'une et l'autre sont au fond très pacifiques. S'il a pu y avoir au XVIII^e siècle entre elles des combats plus meurtriers, inspirés par le besoin propre aux peuples de chasseurs de posséder de vastes territoires, ces combats n'ont pu avoir lieu qu'en territoire brésilien. Quant aux combats avec les Bonis, nous avons montré dans l'histoire de ces derniers qu'ils n'ont jamais existé.

Presque personne ne s'intéressa plus à cette tribu après 1840. Il faut relever cependant, outre les voyages d'exploration de Coudreau et Crevaux, des efforts d'évangélisation menés entre 1860 et 1880 par plusieurs missionnaires, et dont il reste des traces dans la vie des Oyampis; citons notamment les noms du P. Ménard, et des PP. Puech et Vialleton.

Le Dr Heckenroth, administrateur de la région de l'Oyapoc entre 1939 et 1942, les visita à plusieurs reprises et chercha à attirer l'attention des pouvoirs publics sur leur sort par des rapports ethnographiques et historiques d'un grand intérêt (1). Selon le destin constant de la Guyane, ces rapports restèrent ignorés et quelques années plus tard l'un des successeurs de Heckenroth envoyait à Cayenne une note montrant qu'il n'avait jamais entendu parler des Oyampis.

De très intéressantes observations médicales furent faites chez les Oyampis ces toutes dernières années par le docteur Fribourg-Blanc avec la mission astro-géodésique de l'Oyapoc en 1947. Nous citerons ces observations lors de l'étude médicale des Indiens. La mission de 1947 a publié également une esquisse ethnographique des Oyampis.

(1) Heckenroth, rapports de 1939 et 1942, Archives du Gouvernement, Cayenne.

Actuellement, le nombre des Oyampis s'élève à 125 environ sur le versant guyanais. Un groupe d'importance équivalente réside sur le Kouc, affluent de Yari (versant brésilien). Le chemin traditionnel qui reliait ces deux groupes a disparu depuis 1940.

Le groupe des Oyampis de l'Oyapoc est lui-même partagé en deux groupes, l'un au voisinage des établissements créoles du moyen Oyapoc, l'autre très isolé et presque inaccessible aux sources de la rivière. Ce dernier groupe est en bien meilleur état physique et moral que le premier. Dans l'ensemble, la natalité des Oyampis est très faible et la mortalité infantile élevée. Sur ce point, leur situation démographique diffère de celle des Indiens Roucouyennes dont la natalité est encore plus faible mais dont la mortalité infantile paraît moitié moindre.

En résumé, l'évolution des Indiens de l'intérieur dans les dernières décades est caractérisée par l'aggravation de la situation démographique et par un isolement croissant des villages, marqué par la disparition des derniers chemins qui les reliaient les uns aux autres.

La disparition de ces chemins très anciens, le fractionnement et le repliement sur eux-mêmes de ces petits groupes sont des signes certains de leur extinction prochaine si des mesures efficaces ne sont pas prises dans le plus bref délai.

L'âme indienne. Fait digne de remarque, des centaines de voyageurs, depuis 1673 jusqu'à nos jours, visitèrent les Indiens de l'intérieur; s'ils ont eu à subir quelques mauvais tours de la paresse et de l'inertie indienne, aucun d'entre eux n'a jamais été molesté ou inquiété; presque tous ceux qui ont connu les Indiens apprécièrent hautement leur hospitalité et leurs qualités morales. Nous citerons pour terminer ces témoignages d'estime. De Milhau en 1702 disait: « Quoique nous regardions les Indiens comme des sauvages, il « ne faut pas que nos idées nous les représentent comme des bêtes sans société et sans « police; il est vrai qu'ils sont grands amateurs de la liberté et qu'ils ne craignent rien tant « que la dépendance, et la servitude sous quelque nom qu'on puisse la masquer leur est « odieuse, il n'y a rien qu'ils n'entreprennent pour s'en dégager; mais, quelque libres qu'ils « soient, ils ne laissent pas de composer des communautés, et pour le bon ordre ils « reconnaissent des chefs ».

Barrère en 1743 écrivait: « Tous les sauvages sont extrêmement sensibles au moindre « reproche un peu amer qu'on leur fait. Ils se laissent souvent aller au désespoir, quelques « uns même ne veulent pas survivre à un affront qu'ils auraient reçu ».

130 ans plus tard, le Docteur Crevaux écrivait à son tour: « Les Indiens, au contraire « (des Noirs), ont marché toute la journée sans se plaindre et presque sans parler... « L'Indien des grands bois, sobre dans son langage comme dans ses amusements, se « rapproche plus de la civilisation que les Noirs qui ont été élevés ou qui ont vécu parmi « les Blancs ».

Quant au médecin Lieutenant Douvier, il conclut son rapport de 1938 (1) par ces mots: « ...l'Indien étant l'habitant le plus intéressant de la Guyane... ».

(1) Médecin Lieutenant Douvier, Rapport médical 1938, fonds des archives du Gouvernement, Cayenne.

CHAPITRE VIII

LES INDIENS ROUCOUYENNES

NOTES ETHNOGRAPHIQUES

Historique. Les Roucouyennes, dont le véritable nom est Ouayana, semblent avoir toujours vécu dans les confins guyano-brésiliens, sur les rivières Yari et Parou au Brésil et sur le haut bassin du Maroni.

Le premier voyageur Français qui prit contact avec eux fut Patris en 1766 et 1769; il était parti de l'Oyapoc et avait pris à partir du Tamouri un long chemin par terre qui traversait le territoire de la tribu, aujourd'hui disparue, des Aramichaux.

Les Roucouyennes étaient alors installés sur la crique Sinalé, dans le Haut Marouini, où ils étaient encore au temps de Coudreau un siècle plus tard.

C'était alors une tribu nombreuse et puissante, fortement hiérarchisée et belliqueuse. Les voyages d'exploration de Patris avaient pour but de les décider à se rapprocher des établissements français. Les Français de Cayenne espéraient ainsi remplacer les Indiens de la côte, déjà en complète décadence démographique.

Vers la fin du XVIII^e siècle, des combats sporadiques, sur lesquels nous n'avons que peu de renseignements, opposèrent les Roucouyennes aux Oyampis qui reculant devant les Brésiliens s'approchaient des frontières de la Guyane; il semble que ces combats aient eu lieu sur le Yari et non en territoire guyanais.

Vers 1788, Leblond visita les Roucouyennes dont il évalue la population, compte tenu d'une fraction séparée, les Poupoulouis, à 4.000 personnes. Il conçut le projet d'un établissement des Français au milieu de cette tribu; mais les bouleversements de la période 1789-1815 firent oublier ce projet.

Entre 1820 et 1842, plusieurs voyages, notamment ceux de Milthiade et de Leprieur, se fixèrent entre autres buts celui de reprendre contact avec les Roucouyennes, dont on ne savait plus rien sinon qu'ils étaient passés sous la domination des Bonis.

Mais pratiquement, le contact ne fut repris que par Crevaux (1877), et Coudreau (1890), qui évaluèrent encore leur nombre à plus de quinze cent. Mais l'intérêt soulevé par ces voyages retomba vite; décimés par les épidémies, de plus en plus oubliés, les

Roucuyennes allèrent en diminuant sans cesse de nombre. En 1948, pas un Européen en Guyane ne savait l'emplacement des villages Roucuyennes, pourtant éloignés d'une journée de canot à peine de la gendarmerie de Maripasoula, ni même leurs noms.

Localisation. La tribu des Roucuyennes, qui a été l'une des plus fortes et des plus nombreuses de Guyane, ne comprend plus aujourd'hui que 350 personnes environ: 150 sur l'Itany (Haut-Maroni) et deux groupes d'importance équivalente sur le Yari et le Parou au Brésil; les rapports entre ces différents groupes restent très étroits, ce qui a permis aux Roucuyennes d'éviter jusqu'ici une trop grande consanguinité.

Les Roucuyennes de l'Itany sont répartis en 4 villages, 3 sur la rive française et un sur la rive hollandaise.

Caractères raciaux. La tribu Roucuyenne est plus une nation qu'une race; le groupe initial Ouayana, appartenant à la famille Caraïbe, a reçu des apports des tribus Oupourous, Poupoulouis, Aparais et Trios, très voisines d'ailleurs par le sang.

Tous ces groupements, de même que les Oyampis et les Emerillons de l'Oyapoc, possèdent un caractère anthropologique remarquable: leurs membres appartiennent en totalité au groupe sanguin O.

Il n'y a aucun cas de métissage avec les Noirs ou les Européens; de telles unions sont réprouvées par les Roucuyennes qui ont comme les autres Indiens l'orgueil de leur pureté raciale (1).

Les Roucuyennes sont d'une taille moyenne, inférieure de quelques centimètres à celle des Français; il y a une grande différence de stature entre hommes et femmes; les hommes quand ils sont en bonne santé sont robustes et bien découplés, et il n'est pas rare de rencontrer parmi eux des visages superbes, évoquant même parfois des personnages historiques. Par contre, les femmes sont petites, grosses et mal faites, même dans leur jeunesse, et leur visage est généralement peu expressif. Il y a là probablement une particularité ethnique, aggravée par les travaux trop rudes précocement imposés aux adolescentes.

Le teint des adultes est très cuivré, tirant parfois sur l'orange.

Un caractère anthropologique remarquable est la disposition féminine de la pilosité chez les hommes; ils sont presque entièrement glabres et n'ont que très peu de barbe et de moustache.

L'aspect du visage montre la coexistence chez les Roucuyennes de deux types physiques très distincts, l'un nettement asiatique, l'autre presque europeoïde. Les deux types se rencontrent parfois dans la même famille; il y a peu de types intermédiaires.

Les enfants sont presque blancs à la naissance et ont souvent les cheveux blonds. Ils sont superbes quand ils ont été épargnés par le paludisme; on les différencie très peu des bébés européens; leurs cheveux noircissent vers 3 ou 4 ans, en même temps que leur peau devient cuivrée; des reflets blonds subsistent parfois dans la chevelure des adolescents.

(1) Le mariage du Grand Man Awensaïe avec la fille du Chef des Roucuyennes fut dicté par la raison d'état; il est resté unique.



Chefs indiens Roucouyennes.



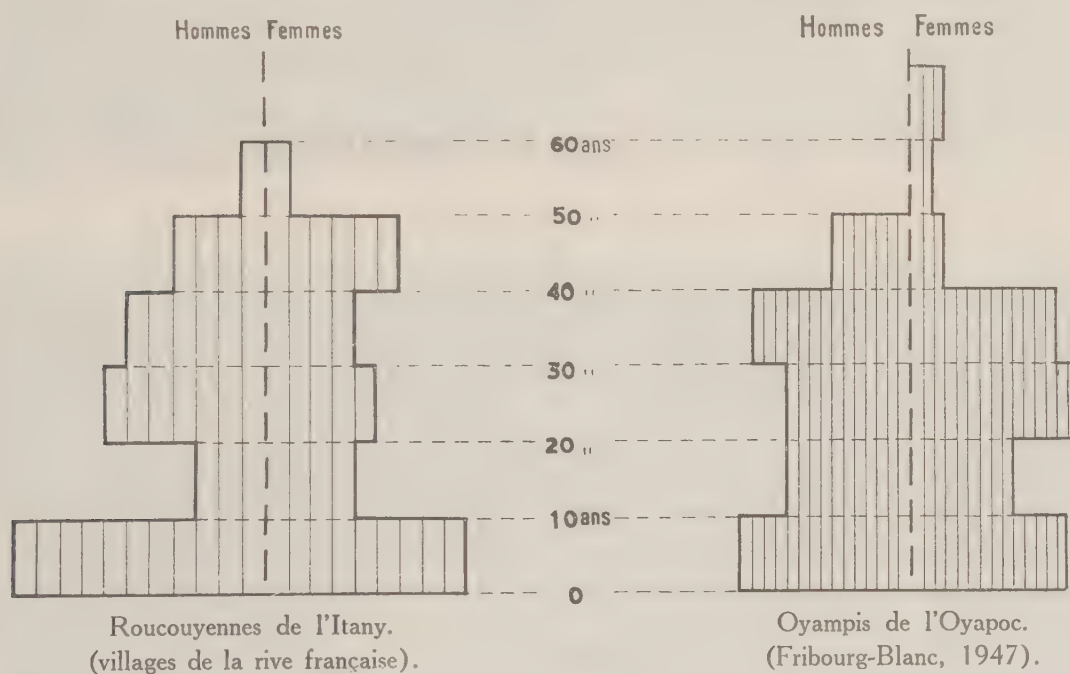
Enfant Roucouyenne.

Ajoutons que le type physique des Roucouyennes est dénaturé par le paludisme; beaucoup d'hommes et de femmes ont des ventres énormes, un teint terreux, qui sont caractéristiques d'organismes ravagés; nombre d'enfants, avec leurs membres grêles et leur gros ventre, présentent un aspect lamentable.

Démographie. Nous avons fait un recensement nominatif des 3 villages Roucouyennes situés sur la rive française, totalisant 61 personnes. La pyramide des âges correspondante donne lieu à plusieurs remarques:

- 1° — Le déséquilibre des sexes est légèrement en faveur des hommes (sexe masculin: 33; sexe féminin: 28).
- 2° — Il n'y a pratiquement pas d'individus âgés de plus de 50 ans.
- 3° — Le groupe entre 10 et 20 ans n'est représenté que par quelques individus, alors que le groupe des jeunes enfants est normalement représenté. Nous ne pouvons avancer aucune explication de cette situation. Rien ne permet de penser à une mortalité anormale chez les adolescents.

Des remarques analogues ont été faites chez les Oyampis de l'Oyapoc.



Quoi qu'il en soit ce schéma montre une population en voie d'extinction: le taux de sa reproduction est insuffisant, étant donnée la durée moyenne de la vie vraisemblablement inférieure à 35 ans.

Natalité — mortalité. Il est assez facile de faire des statistiques de natalité chez les Indiens par l'interrogatoire des femmes: toutes savent combien d'enfants elles ont perdu, à quel âge et dans quelles conditions. Par contre les statistiques de mortalité ne peuvent

être faites par interrogatoire: **elles ne peuvent être basées que sur des recensements nominaux**, comportant la filiation. En effet la population des villages est si peu stable, les Indiens sont si dépourvus du pouvoir d'abstraire, et d'autre part si indifférents devant la mort, qu'une question telle que celle-ci: « combien de gens sont morts dans ce village depuis 10 ans? », en admettant qu'elle fut comprise, amènerait une réponse évasive ou grossièrement inexacte. Or personne n'avait fait de tels recensements chez les Indiens de l'intérieur avant les missions I.G.N. de l'Oyapoc (1947) et du Maroni (1948 et 1949).

Il ne nous est donc pas possible de donner des statistiques de mortalité valables. Nous espérons que notre effort sur ce point sera poursuivi, et qu'on pourra dans quelques années comprendre plus clairement l'évolution démographique de ces groupements.

Chez les Indiens Roucouyennes, on compte 35 enfants de moins de 14 ans pour 100 personnes. Taux insuffisant étant donnée la très courte durée moyenne de la vie. L'interrogatoire des femmes montre que la mortalité des enfants de 0 à 5 ans est de 30 % environ. La situation démographique de ce groupement est donc grave, mais offre des possibilités immédiates d'amélioration.

La situation démographique des Oyampis de l'Oyapoc, telle qu'elle résulte des observations de Fribourg-Blanc (1947), est beaucoup plus grave: c'est ainsi qu'à Alicoto, on relève, pour 11 ménages: 16 enfants vivants, 15 enfants morts. La mortalité infantile est voisine de 50 %.

Il est remarquable que le village de Piraouiri, complètement isolé dans une région inaccessible, a une situation démographique bien meilleure. Pour 6 ménages, 12 enfants vivants; pas d'enfants décédés.

On voit là encore l'influence désastreuse du contact des autres populations.

Il est évident que malgré tout, la fécondité des femmes est très faible. Il est très rare de voir comme en Europe des grossesses répétées; dans chaque ménage les naissances sont couramment espacées de 5 ans ou davantage. Par ailleurs on remarque que l'activité génitale se prolonge chez les femmes jusqu'à 50 ans: il n'est pas exceptionnel de voir des femmes de cet âge ayant un enfant de 30 ans déjà marié lui-même et un autre en bas âge (1).

La fécondité insuffisante des femmes semble, imputable aux carences alimentaires, à l'allaitement prolongé en l'absence de toute nourriture pouvant suppléer le lait maternel chez les jeunes enfants, au paludisme, au mariage trop précoce, aux travaux pénibles imposé aux adolescentes. La consanguinité ne semble pas en cause, car les Galibis chez lesquels elle est plus marquée encore que chez les Roucouyennes ont une forte natalité.

VIE MATÉRIELLE

Villages. Les villages Roucouyennes sont tous situés au bord même de la rivière à laquelle leur vie est étroitement liée.

Au centre, s'élève une très grande case sans parois, de forme ronde, dont le toit, fait de feuilles cousues avec toute la patience indienne forme une coupole d'une grande pureté

(1) Il est possible que cette prolongation soit due à des périodes de latence interrompant la succession des cycles menstruels et entraînant la stérilité des femmes pendant ces périodes.



Femme indienne filant.



Indien appelant le gibier.

de ligne: c'est la maison commune. A l'extérieur, une double rangée de poteaux liés à la charpente permet de suspendre un nombre incroyable de hamacs, de telle sorte que les jours de fête, toute la tribu peut loger dans un seul village.

Les autres cases du village, dont chacune abrite une famille, sont de simples abris de forme rectangulaire, construits sans aucun soin et sans aucun souci de symétrie; elles ne contiennent d'autres meubles que les hamacs et des petits bancs rudimentaires.

Les Roucouyennes ne sont pas nomades à proprement parler; mais leurs villages se déplacent tous les 5 à 6 ans en moyenne: en principe, on abandonne un village quand plusieurs adultes y sont morts successivement ou lorsqu'on a épuisé le gibier et le poisson dans la région avoisinante; cette instabilité, sanctionnée par la tradition, rendra difficile une action suivie auprès des Roucouyennes et il faudrait s'efforcer de la limiter.

Cultures. On dit souvent que les Indiens des Hautes Rivières sont exclusivement chasseurs et pêcheurs et ignorent la culture: c'est une erreur; les Roucouyennes, en particulier, cultivent beaucoup et cultivent avec goût; ils pratiquent la même agriculture primitive que les autres habitants de la Guyane: la culture itinérante par défrichage et brûlage, seule méthode concevable dans ce sol pauvre, très délavé et dont la faible couche d'humus est épuisée après deux récoltes consécutives; le même terrain n'est repris qu'après 15 à 20 ans de jachère arbustive.

Les abattis des Roucouyennes sont bien mieux tenus que ceux des Bonis et des Créoles: bien groupés au bord de la rivière, reliés à la rive par de larges chemins bien tracés, ils sont soigneusement sarclés. Bien que les différentes cultures soient mêlées dans le même champ avec une fantaisie surprenante, on voit que le travail a été fait avec goût et avec intérêt. Certains abattis individuels sont sur la haute rivière à plusieurs journées de canot. Chacun dispose ainsi d'une base avancée pour la chasse et la pêche.

Les plantes cultivées sont les mêmes que chez les autres tribus indiennes de la Guyane: manioc, maïs, ignames, bananes, cannes à sucre, ananas, coton et tabac, que les Indiens connaissent depuis la plus haute antiquité; on ne doit pas oublier en effet que ce sont les civilisations indiennes primitives qui ont enseigné au reste du monde la plupart de ces cultures de base.

Cependant les surfaces cultivées ne sont pas suffisantes et chaque année les Roucouyennes éprouvent des difficultés alimentaires au moment de la « soudure ». Cela tient au grand nombre des malades et des infirmes incapables de travailler, et aussi aux grands ravages faits dans les cultures par les pécaries.

Chasse et pêche. Ces activités jouent un plus grand rôle chez les Roucouyennes que chez n'importe quelle autre tribu indienne de la Guyane; c'est ce qui explique leur vie relativement nomade.

La pêche est pratiquée par fléchage et par *nivrée* (empoisonnement de la rivière par des lianes à roténone). Le fléchage est la méthode favorite des Indiens, car elle convient à leur adresse et leur patience. Cette méthode de pêche donne d'excellents résultats aux basses eaux, mais elle est inefficace pendant le reste de l'année.

La chasse est pratiquée exclusivement à l'arc; les flèches sont très longues (1 m. 80), et leur tige est faite de roseaux spéciaux cultivés dans ce but.

Les Roucouyennes consacrent une grande partie de leur activité à la chasse et leur habileté est remarquable. Non seulement ils tirent très loin, et relativement très juste (bien que leur habileté, pas plus que leur matériel, ne puisse se comparer à celle des spécialistes européens du tir à l'arc) mais ils connaissent intimement les mœurs des animaux; ils n'ont pas leur pareil pour suivre une piste, marcher sans bruit et approcher le gibier: il leur arrive parfois, dit-on, d'attrapper à la main par surprise les animaux sauvages de la forêt; ils savent appeler les animaux en imitant leur cri et les faire venir de très loin.

Malgré tout, le rendement de la chasse indienne est très faible: si l'on considère la grande rareté, la vitalité prodigieuse du gibier de la forêt, la quantité de flèches perdues (chaque flèche représente près d'une demi-journée de travail), on comprend que les Roucouyennes ne mangent que très rarement de la viande. La seule chasse qui ait un rendement régulier est celle des grands lézards; chassés intensément, ils sont devenus très rares dans les régions aisément accessibles.

Depuis notre mission de 1949, les Roucouyennes possèdent quelques fusils de chasse modernes dont ils se servent avec une extrême efficacité; la généralisation de ce matériel amènerait certainement une amélioration sensible de l'alimentation.

Animaux. Comme tous les Indiens, les Roucouyennes aiment beaucoup les animaux et déploient des trésors de patience pour apprivoiser les bêtes sauvages de la forêt: oiseaux (hoccos, agamis, toucans, perroquets), singes de diverses espèces, plus rarement pécaris. Ces animaux ne sont pas destinés à être mangés mais seulement à égayer le village. Cet élevage d'animaux inutiles est en accord avec tout le reste de la vie indienne; même les poules blanches que l'on voit dans les villages ne sont pas élevées pour être mangées; elles ne servent qu'à fournir des plumes pour les danses rituelles: un interdit empêche en effet de les manger ainsi que leurs œufs. Cet interdit, qui s'étend à tous les animaux qui se nourrissent de déchets domestiques, paraît avoir pour but d'obliger les Roucouyennes à rester une tribu de chasseurs.

Tous ces animaux, qui font bon ménage entre eux et donnent au village une ambiance surprenante, sont très aimés et l'on se prive au besoin pour les nourrir.

Les chiens, dressés pour la chasse selon des techniques particulières, sont l'objet d'un commerce actif et constituent le principal moyen d'échange des Indiens.

Il n'y a pas d'animaux domestiques au sens où nous l'entendons: ni cochons, ni chèvres, ni moutons. De ce fait les Indiens n'ont ni lait ni viande.

Bien qu'il soit très difficile d'apporter une modification quelconque dans la vie indienne, il faudrait s'efforcer d'introduire cet élevage, auquel l'interdit rituel ne paraît pas s'étendre.

La principale difficulté sera l'attitude irrationnelle de l'Indien envers la vie: il est certain qu'il ne voudrait pas s'occuper d'un animal qui lui déplairait par son odeur, sa forme ou sa couleur, même si cet élevage devait rapporter des richesses. C'est ainsi que plusieurs d'entre eux, ayant eu l'occasion de séjourner avec nous dans les centres d'élevage de la Haute Mana observèrent longuement ces animaux nouveaux pour eux; ils nous dirent ensuite que seules les vaches de robe blanche et noire leurs paraissaient intéressantes.

Alimentation. La base de l'alimentation est le manioc, consommé sous forme de *cassave*; c'est une sorte de galette obtenue en faisant cuire la farine de manioc sur une platine en terre. La cassave est excellente quand elle est fraîche; malheureusement elle ne se conserve pas plus d'une semaine; il faut la faire à mesure et c'est pour les femmes une source de grandes fatigues, car chaque fois il faut aller chercher les tubercules de manioc dans de lointains abattis.

Le *couac*, manioc grillé et granulé, aliment très sain et de longue conservation, est très apprécié des Roucouyennes, mais ils ne peuvent le préparer car il faut pour cela des platines en fonte dont ils ne sont pas encore munis.

Outre la cassave, le plat de résistance pour les Indiens est l'éternelle pimentade de poisson, dans laquelle chacun trempe son morceau de cassave. De temps à autre, un peu de viande, consommée bouillie ou boucanée. Les Roucouyennes n'ont que très rarement du sel, et l'absorbent à poignées quand on leur en donne.

Les ignames d'une qualité excellente, des bananes et quelques ananas fournissent un supplément d'importance variable. Les Indiens ont beaucoup plus que les Noirs le goût des fruits sucrés, mais leur nomadisme relatif les empêche de cultiver les arbres fruitiers.

Dans l'ensemble leur nourriture est monotone, insuffisante en quantité comme en qualité, et comporte certainement de graves carences. Elle est notamment très pauvre en matières grasses et en calcium. Il est surprenant que des gens si délicats et si raffinés sous certains rapports aient une nourriture si primitive; une amélioration sensible est indispensable pour que la race puisse survivre.

Les Roucouyennes font plusieurs repas dans la journée, dont seuls semblent à heure fixe ceux du matin et du soir; à une heure quelconque de la journée on voit une femme poser par terre devant son mari une marmite de pimentade; on voit alors les autres hommes présents au village à ce moment se rapprocher insensiblement de la marmite, et tout en conversant, l'air de ne pas y toucher, aider son propriétaire à la finir plus vite.

Les Roucouyennes paraissent pratiquer une sorte de communisme alimentaire, rendu nécessaire par le rendement irrégulier de la pêche et de la chasse. Ils n'ont aucun souci, ni d'ailleurs aucun moyen, d'économiser la nourriture ou de la mettre en réserve; quand il n'y a plus rien à manger, ils se privent avec résignation.

Comme boisson, les Roucouyennes n'utilisent d'ordinaire que l'eau de la rivière. Les jours de fête on sert différentes sortes de *cachiri*, dont le plus courant est fait de manioc fermenté. C'est une sorte de petite bière aigre, dont le goût est assez variable.

Les nuits de danse, les Indiens en absorbent sans sourciller de pleins *couïs* (1); ils ont d'ailleurs la propriété de vomir volontairement, sans sourciller davantage et sans paraître en souffrir. Leur estomac vide, ils recommencent à boire.

Ce cachiri leur fait certainement du mal par les quantités prodigieuses absorbées, mais il entraîne plutôt une indigestion qu'une ivresse; d'autre part il contient des levures qui peuvent constituer un apport intéressant pour l'organisme; en toute hypothèse il ne paraît jouer aucun rôle dans la disparition des Indiens.

Les Roucouyennes ont très rarement l'occasion de boire du tafia car ils n'ont jamais d'argent et aucun moyen d'échange, mais ce poison exerce sur eux une redoutable attraction. C'est un spectacle atterrissant que de les voir absorber d'un trait, les yeux hors de la tête, un plein verre de tafia. Si plus tard, les Roucouyennes s'enrichissent, ils seront beaucoup plus menacés par l'alcoolisme qu'aujourd'hui.

Hygiène. L'hygiène des Roucouyennes est bonne sur quelques points, notamment en ce qui concerne la propreté du corps et l'évacuation des ordures ménagères qui est faite très sérieusement. Ils ont la curieuse habitude de s'exonérer dans l'eau afin que les chiens du village ne mangent pas les ordures.

Par contre la tenue des cases individuelles est déplorable; cancrelats et araignées pullulent dans les toitures de feuilles; les marmites, jamais récurées, répandent une odeur repoussante. Les cases sont surpeuplées et l'on n'isole les malades que quand ils sont très atteints; il n'y a donc pas de défense sérieuse contre la contagion.

Comme les autres Indiens les Roucouyennes ont leurs cheveux envahis de poux d'une espèce très petite; ils consacrent beaucoup de temps à s'épouiller mutuellement sans parvenir à se débarrasser complètement de leurs parasites. Cependant on peut séjourner dans leurs cases sans risquer d'être envahi par la vermine.

Ils connaissent de nombreux remèdes naturels et sont notamment capables d'empêcher l'infection des plaies; nous les avons vu en particulier, à l'aide d'un emplâtre fait d'une certaine écorce, arrêter presque instantanément le saignement d'une plaie profonde. Contre les douleurs internes ils paraissent faire grand usage des piqûres de guêpe ou de fourmi. Ils ne connaissent par contre aucun remède contre le paludisme et les maladies de poitrine.

D'une façon générale la plupart des maladies leur paraissent provenir de maléfices et les remèdes appliqués par leurs guérisseurs ont pour but de chasser les mauvais esprits du corps du malade.

Le costume, la parure. Les hommes ne veulent d'autre vêtement que le calimbé d'étoffe rouge unie, qu'ils portent plus long que les autres tribus; le calimbé de fête en particulier doit presque toucher terre devant et derrière. Les femmes portaient traditionnellement la tangué, sorte de tablier de fibres d'écorce ou de broderie de perles.

(1) Grandealebasse d'un contenu de 2 à 3 litres.

Actuellement, elles portent simplement un petit tablier d'étoffe rouge; aussi ont-elles fort à faire pour défendre leur pudeur, qui est limitée à une zone très restreinte mais est néanmoins très stricte.

La parure est essentiellement constituée par des colliers; les Roucouyennes n'apprécient que les perles mates, de forme ovoïde ou cylindrique, de couleurs bleu roi, bleu pastel, vermillon et rose pâle. Hommes et femmes portent des sortes de jarrettières de coton ornées de franges; ils aiment beaucoup les bracelets et se font souvent, en fendant une vieille timbale, un bracelet métallique qui a également l'avantage de protéger leur leur poignet dans le tir à l'arc.

Les Roucouyennes s'épilent les sourcils et se rasent avec soin; la parure est un de leurs plus grands soucis et quelle que soit leur misère, ce sont des perles, des miroirs et de l'étoffe qu'ils demanderont en tout premier lieu comme paiement.

Ils s'enduisent le corps de roucou comme les autres tribus. En général ils passent d'abord un fond de teint assez clair sur lequel ils font au pinceau des dessins rouge vif, très soignés et parfois d'un assez heureux effet, principalement sur le visage et sur les épaules; ces dessins n'ont rien de hiératique et sont entièrement livrés à la fantaisie de chacun.

Industrie. Les Roucouyennes sont très habiles et capables d'apprendre très rapidement les travaux les plus variés; cependant l'état d'isolement dans lequel ils ont vécu a maintenu chez eux les méthodes les plus primitives.

Ils sont très indolents, d'abord par tempérament, mais aussi parce qu'ils sont le plus souvent en mauvaise santé; aussi leur industrie a-t-elle évolué vers les techniques qui ne demandent que peu d'efforts physiques.

C'est ainsi que la vannerie, dans laquelle ils entremêlent avec art des fibres de plusieurs couleurs, a atteint chez eux une rare perfection.

Les femmes font des poteries rudimentaires, très inférieures à celles des Indiens Galibis de la côte. Elles filent le coton au fuseau et en tirent un fil d'une solidité et d'une régularité parfaite qui sert notamment à la fabrication des hamacs.

Le hamac Roucouyenne est en filet lâche et ne dure qu'un an ou deux; le hamac Oyampi, tissé très serré et de longue durée, faisait il y a peu de temps encore l'objet d'un commerce assez actif. Les Roucouyennes faisaient de longs voyages pour aller les acheter sur le Kouc, affluent du Yari. A l'heure actuelle ce commerce est tombé en décadence.

Les Roucouyennes font de petits canots imités de ceux des Bonis; le plus souvent d'ailleurs ils échangent des canots aux Bonis contre des chiens dressés pour la chasse.

Actuellement les Roucouyennes font peu d'échanges avec l'extérieur et n'ont pratiquement aucun moyen d'améliorer leur vie; il semble qu'on pourrait les aider efficacement en les encourageant à reprendre sur une grande échelle la fabrication des hamacs.

La journée au village. Les Roucouyennes sont très matinaux; dès l'aube, tandis que la fumée des feux de bois se mêle à la brume du fleuve, on voit les hommes préparer leurs canots pour aller, qui à son abattis, qui à la chasse ou à la pêche. Puis le silence retombe sur le village tandis que les heures s'écoulent doucement; les femmes travaillent sans relâche avec des gestes précis et mesurés; les unes filent, étendues dans leur hamac; d'autres rapent le manioc. Les hommes restés au village s'occupent en silence à tresser des paniers, à empenner des flèches ou à préparer de petits objets inutiles; d'autres se contemplent longuement dans leur miroir, essayant une nouvelle parure ou pourchassant sur leur visage quelque poil rebelle; d'autres se livrent aux joies du farniente, s'étirant dans leur hamac avec des raffinements voluptueux, faisant preuve d'une science de la paresse améliorée au cours des âges et arrivée à une perfection éblouissante.

De temps à autre quand des chiens hurlent trop fort, ou se battent, on voit un Indien saisir son arc, et sans quitter son hamac, leur décocher une « flèche à punir » terminée par une boule. Le calme est ainsi obtenu pour quelque temps.

Parfois une famille vient en visite, entassée dans un canot avec tous ses biens terrestres: chiens, poules, singes et perroquets; elle s'installe en silence sans que les assistants paraissent s'apercevoir de son arrivée.

Vers la fin de l'après-midi les canots rentrent et c'est pour tout le village l'heure du bain, que jeunes et vieux prennent dans le plus simple appareil mais de façon très décente. Chacun se passe ensuite au roucou. Puis on répartit le résultat de la pêche et les femmes préparent le repas du soir, tandis que les hommes discutent activement, mais à mi-voix, des péripéties de la journée.

ORGANISATION ET COUTUMES

L'organisation des Roucouyennes est en décadence, non que les Indiens soient moins attachés à leurs coutumes, mais simplement parce que la tribu est trop peu nombreuse maintenant pour que l'ancienne différenciation des castes puisse garder son sens.

Chaque village est placé sous le commandement d'un chef ou *Tamouchi*. En principe, le titre de *Tamouchi* était héréditaire et la fonction de chef de village ne pouvait être occupée que par les descendants des principales familles, dépositaires d'une tradition spéciale. Elle semble maintenant pouvoir être occupée par un homme quelconque, plus vigoureux ou plus intelligent que les autres.

En 1948 des discussions entre les chefs de village étaient visibles, aggravées par l'obédience, toute relative d'ailleurs, des uns à la France et des autres à la Hollande; le chef légitime de la tribu, désigné par la tradition, ne jouait plus que le rôle de conseiller. Son autorité a été restaurée à la suite du voyage du Préfet de la Guyane auprès d'eux en 1949. L'autorité du Grand Man des Bonis sur les Indiens a dans l'ensemble une influence heureuse, car elle leur donne l'appui d'une autorité politique relativement expérimentée et très stable.

A l'intérieur d'un même village règne une organisation collective: les hommes sont les *peïtos* ou vassaux du chef du village; la fonction essentielle de ce dernier est le groupement des efforts pour les abattis de culture. Son autorité ne s'exerce jamais de façon apparente: les Indiens ont un amour immodéré de la liberté et la notion même d'obligation n'existe pas pour eux; ils ne supporteraient aucun commandement fondé sur la force; on peut comparer l'autorité du tamouchi à celle d'un père de famille.

Si l'un de ses *peïtos* désire reprendre sa liberté, il s'en va et s'agglomère à un autre village: il n'en résulte pas de rancune.

Constitution de la famille: La polygamie est pratiquée par les Roucouyennes, mais elle est loin d'être la règle: sur 3 villages dont nous possédons le recensement, 2 hommes seulement avaient 2 femmes: d'une façon générale les ménages sont très unis et les mœurs régulières; en règle générale la femme indienne reste fidèle à son mari jusqu'à sa mort.

On observera à ce sujet qu'aucune maladie vénérienne ne s'est introduite chez ces Indiens bien qu'ils soient en contact depuis des siècles avec d'autres populations.

On remarque d'étranges anomalies dans la constitution des ménages; c'est ainsi qu'il n'est pas rare de voir un homme marié avec une femme de 20 ans plus âgée ou plus jeune. On constate aussi un invraisemblable imbroglio de parentés dû à des veuvages et remariages successifs.

Sur 10 femmes de plus de 35 ans interrogées:

- 3 en étaient à leur 3^{me} mari après 2 veuvages successifs,
- 5 en étaient à leur 2^{me} mari,
- 2 seulement n'en étaient qu'à leur premier mari.

On peut mesurer à ce détail les bouleversements apportés dans les familles Roucouyennes par la mort prématurée des adultes fauchés successivement par la maladie.

La coutume de fiancer les enfants dès leurs premières années paraît exister toujours.

La consanguinité paraît moins marquée chez les Roucouyennes que chez les autres tribus de la Guyane; cela tient, semble-t-il, à ce que, dans la mesure du possible, ceux de l'Itany prennent femme dans les villages du Yari et réciproquement.

Les Roucouyennes aiment beaucoup leurs enfants et montrent envers eux une sollicitude touchante; ils les couvrent de leurs plus beaux colliers, leur font des arcs et des flèches à leur taille, leur donnent des petits chiens; ils satisfont tous leurs caprices.

Les enfants arrivés à la puberté sont soumis à l'épreuve traditionnelle du *maraké* qui donne lieu chaque année à une grande fête. Cette épreuve consiste à subir la piqure de centaines de guêpes emprisonnées dans un rectangle de vannerie. Des danses rituelles précèdent l'épreuve; des danseurs revêtus de tous leurs ornements et portant d'immenses chapeaux ornés de plumes d'ara, frappent des pieds en cadence pendant des heures sur un tronc d'arbre sonore; ces danses sont réputées avoir la vertu d'amener chez les postulants l'insensibilité à la douleur ou le courage de la supporter. L'adolescent doit subir

l'épreuve sans rien manifester, jusqu'à l'évanouissement. S'il se laisse aller à crier il est « recalé » comme on dit en terme d'examens, et n'a plus qu'à se présenter à la session suivante :

Les adolescents qui viennent de subir l'épreuve sont conduits dans un carbet où pendant plusieurs jours ils ne doivent ni manger ni boire ; puis on recommence à les alimenter progressivement.

Il y a quatre *marakés* successifs, le premier à la puberté, le dernier vers 20 ans.

Le *maraké* est censé donner la force et l'on affirme que les jeunes gens se développent beaucoup ensuite.

Cette coutume remarquable, que les Roucouyennes ont seuls gardée en Guyane, contribue certainement beaucoup à leur donner l'énergie et le stoïcisme devant les souffrances de la vie, qu'ils manifestent encore à un haut degré alors qu'on ne les trouve plus guère chez les autres Indiens de la Guyane.

VIE SPIRITUELLE

Caractère de l'Indien Roucouyenne. Les Roucouyennes ont eu beaucoup à souffrir dans leur réputation de la part de pseudo-explorateurs ; les uns se sont plaints d'abandons et de « trahisons » dus en réalité à leur maladresse ; les autres, désireux de se créer à peu de frais une réputation d'héroïsme, ont été jusqu'à prétendre que les Indiens, avant de les accueillir, avaient débattu s'il ne serait pas préférable de les assassiner pour se partager leurs dépouilles ; il est possible que sur ce point ils aient été victimes du goût des Roucouyennes pour la plaisanterie.

C'est un fait que l'abord des Roucouyennes est plus que décevant : non seulement ils ne donnent au voyageur aucune marque de bienvenue et lui montrent une froideur totale, mais certains d'entre eux n'hésitent pas à lui quémander d'emblée des cigarettes, du tafia ou des vivres. Le voyageur de passage a donc tendance à les juger très sévèrement. Celui qui vit avec eux trouve une attitude toute différente. Si les défauts des Roucouyennes sont très apparents (et ils semblent prendre plaisir à les manifester), leurs qualités pour être plus cachées n'en sont pas moins solides.

Les Roucouyennes, comparés aux autres Indiens de la Guyane, sont plus dynamiques, moins abattus, exubérants même par moments ; ils sont même (toutes proportions gardées) assez bavards, moqueurs, amateurs de plaisanteries ; ils aiment le voyage et l'aventure.

Ils sont très secrets et il est toujours difficile de connaître le fond de leurs pensées ; une forme de pudeur les pousse à fuir toute manifestation d'émotion et le meilleur d'eux-mêmes est toujours très caché. Ils ont, même les enfants (et cela les différencie profondément des Noirs), une aptitude surprenante à garder des secrets. Aussi la transmission de la tradition ne paraît pas s'entourer chez eux des mêmes précautions que chez les Bonis.

Ce goût du secret, associé à une grande timidité, les pousse à s'isoler des autres populations; ils sont mal à l'aise quand ils sont amenés à séjourner un certain temps dans un village Boni ou Créole; quelles que soient leur misère ou les ravages de la maladie, ils n'iront pas spontanément demander du secours.

L'inertie mentale, très marquée chez eux, se manifeste par l'absence d'initiative, une grande difficulté (qui n'est pas à proprement parler de la paresse) à s'extraire du hamac pour entreprendre un travail, et une tendance naturelle à ne rien modifier aux manières de penser et d'agir léguées par leurs ancêtres; ils sont encore moins libres vis-à-vis de leur tradition que les Noirs. Par contre (et c'est encore une différence importante) ils n'ont pas de prévention contre ce qui est nouveau.

La cupidité et la vanité, ces deux moteurs habituels de la vie humaine, si fortes chez les Blancs et chez les Noirs, existent très peu chez l'Indien; aussi ignore-t-il à peu près complètement la colère, la violence, et la haine; c'est par hérédité un fantaisiste, qui n'a d'autre souci dans la vie que le plaisir, le moindre effort, l'amour de la liberté et aussi un certain sentiment de la beauté et de la noblesse; l'or ne l'intéresse pas et il regarde comme une occupation dégradante le travail des orpailleurs.

Il a un goût surprenant pour l'inutile; la grande affaire pour lui c'est la parure; aussi misérable qu'il soit, les premières choses qu'il demandera en paiement seront l'étoffe, les perles, les miroirs dont il sait parfaitement le peu de valeur intrinsèque; il passera des jours à confectionner des ornements de plume qui ne serviront qu'une fois; de même il consacrera de grands efforts pour se procurer vivants, puis élever et nourrir des animaux sauvages qui ne lui apporteront que des satisfactions esthétiques.

Cette passion de l'inutile fait le charme, et aussi la grandeur, de la civilisation primitive indienne.

L'Indien Roucouyenne a un sens aigu de l'observation, et il a un certain sens expérimental; il est par contre encore plus dépourvu que les Noirs de la faculté d'abstraire et du sens du réel. Il a beaucoup de mal à compter jusqu'à dix; de même il ne discerne pas toujours nettement le réel de l'imaginaire, ses souvenirs de son imagination. On ne peut le croire sur parole car dans ses récits il mêle étroitement, et de bonne foi, le vrai et l'imaginé.

Son principal défaut est une forme d'indélicatesse qui le pousse, non à voler des objets, mais à faire main basse sans vergogne sur les vivres, le tabac et l'alcool sur lesquels il peut mettre la main; de même il n'hésitera pas à frustrer ses camarades appartenant à d'autres villages des distributions qui leur reviennent; ce sont des tendances qu'il est facile de refréner en pratique, mais le fait qu'elles existent montre une absence foncière du sentiment de la responsabilité qui constitue une grave insuffisance psychique.

L'art. Les Roucouyennes ont un sens esthétique très développé qui joue, nous l'avons dit, un grand rôle dans leur vie. Outre la parure, ils pratiquent le chant et la danse, selon des rythmes analogues à ceux des Oyampis mais plus variés et plus riches; les danses aux-

quelles nous avons assisté et qui comportent des ornements hiératiques semblent un condensé de celles que Coudreau décrit sous le nom de *toulé, pono et acomen* ; ces danses semblent avoir à peu près perdu leur sens initial et être de plus en plus livrées à la fantaisie. On voit les femmes y prendre part ce qui leur était interdit autrefois.

La peinture est pratiquée également sur des disques de bois placés au plafond des cases. Il s'agit de représentations stylisées d'animaux (serpents, oiseaux, tortues).

La sculpture sur bois n'est plus pratiquée et visiblement s'est complètement perdue.

Religion. Nous n'avons presque rien appris des croyances des Roucouyennes, qui ont un caractère plus secret encore que celles des Bonis. Nous ne croyons pas d'ailleurs qu'il existe à ce sujet des renseignements sérieux dans les ouvrages de langue française ; Coudreau qui a passé plusieurs années avec eux reconnaît lui-même que sur ce point il n'a que peu de renseignements. Les quelques recoupements que nous avons pu faire sont trop vagues pour être notés ici. La plus grande partie de leur activité religieuse paraît inspirée par un désir de protection contre les maléfices ; à l'heure actuelle la tradition religieuse est visiblement en décadence et paraît s'être décomposée en une série de traditions familiales.

CHAPITRE IX

PATHOLOGIE DES INDIENS DU HAUT MARONI

Nous avons pu examiner une cinquantaine de Roucouyennes et plus superficiellement quatre Emerillons. Le manque de temps et de matériel ne nous a pas permis une étude approfondie de la pathologie indienne, qui mérite indiscutablement des investigations biologiques et chimiques précises; des comparaisons avec la pathologie d'autres groupements Indiens d'Amérique du Sud seraient par ailleurs indispensables.

Il semble bien en effet que les Indiens présentent des maladies, des immunités ou des sensibilités particulières, liées à leur mode de vie et à leurs caractères raciaux.

L'état actuel et l'histoire de ces groupements Indiens montre une très mauvaise accoutumance aux conditions de vie imposées par la forêt équatoriale. Peut-être est-ce la conséquence du refoulement vers la forêt, à une époque moins reculée qu'on ne l'imagine, de races adaptées à d'autres climats; nous verrons d'autre part le rôle essentiel joué dans la pathologie indienne par les maladies importées d'Europe et d'Afrique, auxquelles ils résistent très mal.

Comme les autres médecins qui ont visité récemment les Indiens nous avons été frappé par certains faits: l'intégrité de la peau, l'existence de pneumonies épidémiques, la sensibilité au paludisme.

Intégrité cutanée. Le médecin lieutenant Douvier disait en 1937 après avoir visité les Roucouyennes: « l'Indien ne présente pas de plaies comme le Noir, l'Indien fait des épidémies ». Des remarques analogues ont été faites par Heckenroth et Fribourg-Blanc chez les Oyampis de l'Oyapoc. Le tégument des Indiens est intact; on ne voit parmi eux ni mycose, ni ulcère, ni affections dermatropes. La lèpre et le pian sont inconnus chez les Roucouyennes; même les blessures minimes que les Indiens se font dans les bois et qui suppurent si souvent chez les Noirs cicatrisent vite, plus vite même que chez les Européens qui pourtant, désinfectent soigneusement leurs plaies. Ce fait remarquable a été attribué par de nombreux auteurs à la protection due au roucou; cette hypothèse ne nous paraît pas devoir être retenue: les Indiens se passent au roucou uniquement par coutume et par coquetterie; ceux qui nous accompagnaient en furent privés à plusieurs reprises pendant plus d'un mois de suite et leur peau resta intacte malgré de pénibles randonnées dans les bois. Nous avons pensé en 1948 que l'absence de pilosité des Indiens, en privant les

germes d'un point d'attaque bien connu, pouvait contribuer à cette protection naturelle de la peau; mais les Noirs qui ont moins de poils et de duvets que les Blancs sont davantage atteints que ceux-ci. Il ne faut pas chercher non plus une explication dans une meilleure hygiène: Bonis et Indiens usent avec la même régularité des bains de rivière et sont fort propres. Force nous est donc de conclure à des propriétés particulières de la peau indienne.

Certains anciens auteurs, frappés par ce phénomène, avaient même avancé que la lèpre n'atteignait jamais les Indiens. Cette opinion ne peut plus être retenue à l'heure actuelle, mais il n'en reste pas moins vrai que la lèpre est exceptionnelle chez eux. Le pian qui a été connu semble-t-il des Caraïbes des Antilles, est inconnu des Indiens de la Guyane. Si le pian se transmet comme on le pense d'ulcère à ulcère, directement ou par l'intermédiaire de vecteurs, si l'apparition de la lèpre est favorisée par une rupture de la barrière cutanée, les Indiens se trouvent dans les meilleures conditions de résistance à ces maladies.

D'autres affections dont nous avons vu l'importance dans les autres groupements ethniques sont inconnues des Roucouyennes. Ainsi nous n'avons observé ni syphilis ni blennorragies, ce qui est facile à comprendre lorsque l'on sait que ni homme ni femme n'ont de rapports sexuels avec des étrangers à la tribu.

Les examens sérologiques pratiqués en 1947 par Fribourg-Blanc chez les Oyampis ont donné les résultats suivants:

- 1° réactions d'hémolyse (Hecht) toujours négatives,
- 2° réactions de floculation (Kline et Kahn) fréquemment positives ou douteuses, probablement en raison du paludisme chronique.

Des remarques semblables ont été faites chez les Oyampis, mais il n'en est pas de même des Emerillons qui vivent en contact avec des Créoles. De nombreux cas de blennorragie ont été observés en 1949 chez les Emerillons de l'Oyapoc en contact avec les Brésiliens.

Paludisme. Les premiers voyageurs décrivaient les Indiens comme des individus forts et musclés mais porteurs d'un gros ventre. Ils considéraient que c'était là un détail particulier de l'anatomie indienne. Mais les habitants indiens de régions non palustres (Amérique du Nord, Hauts plateaux des Andes) sont sveltes. Le gros ventre des Indiens de la Guyane n'est pas autre chose qu'une hépatosplénomégalie.

Heckenroth trouvait chez les Oyampis 42 splénomégalias sur 60 consultants. Fribourg-Blanc en 1947 confirme ces résultats.

Nous avons mesuré la rate de 37 Roucouyennes: 33 avaient une hypertrophie, soit 89 %; la rate moyenne par rapport à l'ensemble des individus examinés, exprimée en travers de doigt est de 3. Plusieurs rates étaient énormes, atteignant le pubis. Dans ce nombre se trouvaient 9 enfants avec un indice de 87,3 % et une rate moyenne de 2,55. Les 4 Emerillons examinés étaient tous splénomégaliés avec une rate moyenne de 4.

PALUDISME



Splénomégalie palustre.



Splénomégalie chez un enfant.

Heckenroth avait trouvé 4 fois des hématozoaires sur 11 malades chez les Oyampis. Nous avons fait un examen à l'état frais et un étalement avec le sang de nos 41 Indiens mais pas de goutte épaisse. Malheureusement de nombreuses lames moisirent avant et après coloration et devinrent illisibles. Nous avons trouvé deux fois des hématozoaires à l'état frais et une fois *P. Falciparum* sur l'étalement. Il nous est impossible dans ces conditions de produire un index plasmodique, d'autant que nous avons opéré au mois d'Octobre qui n'est pas celui de la plus grande activité de l'endémie. Nous n'en restons pas moins convaincu de l'intense infestation des Indiens, qui se manifeste très fréquemment au point de vue clinique. C'est ainsi que nous avons assisté lors de passages dans les villages à de nombreux accès fébriles rémittents ou continus; quand nous avons pu rester assez longtemps nous avons eu la satisfaction de les voir réagir très favorablement au traitement; des Indiens que nous avons pu munir de petites quantités de quinine en 1948 nous ont affirmé qu'ils avaient pour la première fois de leur vie pu passer l'année entière presque sans avoir de fièvre.

Nous avons pu observer également comme l'avait fait Fribourg-Blanc sur l'Oyapoc que d'autres affections, en particulier pulmonaires, compliquaient fréquemment les accès palustres, réalisant un syndrome assez particulier à l'Indien et d'une gravité extrême.

En fait la fièvre fait partie de la vie même de l'Indien: il ne passe guère de semaine sans en souffrir; elle revient souvent dans ses préoccupations et son langage. Il est totalement désarmé contre elle, et reste prostré et grelottant dans son hamac sous lequel ses amis allument un petit feu.

Donc la vie de l'Indien apparaît comme une suite ininterrompue d'accès palustres qui le prennent dès l'enfance et le suivent jusqu'à la mort. Depuis des millénaires les Indiens meurent du paludisme sans s'y être jamais adaptés, et contrairement à ce que l'on observe dans les autres populations les adultes sont plus atteints que les enfants, comme le montre l'indice splénomégalique. Arrivés à 30 ou 35 ans, parfois même bien avant, nombre d'entre eux sont atteints au point d'avoir perdu presque toute activité physique et psychique. La première maladie grave a raison en quelques jours de leur organisme épuisé. Il y a une opposition remarquable entre la résistance de la population Boni et la sensibilité de la population indienne à la maladie; l'Indien n'a pas plus de résistance au paludisme que l'Européen et doit bénéficier des mêmes traitements et de la même prophylaxie.

Douvier signalait sur l'Itany la présence d'Anophèles, présence que confirment nos captures sur cette même rivière et au poste Ouauqui.

Pneumopathies. Des renseignements de toute nature rapportés par Douvier, Heckenroth et Fribourg-Blanc ainsi que des interrogatoires et des observations que nous avons faites mettent en évidence une sensibilité extrême des Indiens aux pneumonies et broncho-pneumonies. Douvier avait observé dans son voyage en 1937 une véritable épidémie de bronchite fébrile dans un village où mourut quelques jours plus tard le chef

Lavaud d'une pneumonie double; il signala aussi qu'un autre Indien était gravement atteint de pneumonie lobaire; dans un autre village il vit un autre cas de pneumonie; l'épidémie aurait fait 4 à 5 victimes et son début aurait coïncidé avec le passage sur la rivière d'une mission hollandaise.

En 1939 Heckenroth chez les Oyampis voyait également une congestion pulmonaire et plusieurs bronchites; chez ces mêmes Indiens Fribourg-Blanc observa une véritable épidémie de pneumonies doubles compliquées d'accès palustres, et ayant entraîné un décès.

En juin 1949 (comme d'habitude, au début de la saison sèche) l'épidémie se déclencha de nouveau sur l'Oyapoc, faisant 5 morts chez les Emerillons.

Nous avons observé deux cas de ces pneumopathies, elles succédaient à un court épisode de rhino-trachéo-bronchite; il s'agissait d'adultes en pleine force; les principaux symptômes étaient une toux sèche, de la dyspnée, des râles crépitants des bases et une température à 40°. En somme le tableau de la congestion pulmonaire ou de la pneumonie au début; la pénicilline en arrêta l'évolution.

Il est remarquable que les épidémies de pneumopathie se développent presque toujours après le passage d'Européens ou chez les Indiens qui se sont rendus à la côte. Ainsi il nous a été rapporté qu'après notre départ plusieurs des Indiens qui nous accompagnaient avaient dû être hospitalisés pour congestion pulmonaire.

Cette pneumopathie, que les Créoles appellent « la rhume » est à n'en pas douter, des recherches historiques sur lesquelles nous reviendrons dans le chapitre suivant le montrent formellement, la cause essentielle de l'extinction des Indiens de la Guyane dans le passé comme dans le présent. Aucune assistance médicale efficace ne pourra être entreprise auprès d'eux tant qu'on ne connaîtra pas la nature exacte de la maladie et qu'on ne saura pas les en préserver.

Il pourrait s'agir de pneumopathies grippales ou post-grippales, hypothèse favorisée par l'existence de rhino-trachéo-bronchites fébriles, le caractère brutal et épidémique de la maladie ainsi que l'adynamie profonde des malades. Des recherches bactériologiques et sérologiques seraient là particulièrement indiquées.

La Tuberculose qui pour certains serait la base de la disparition des Indiens de la Guyane n'a jamais été signalée ni chez les Oyampis ni chez les Roucouyennes. Par contre Douvier pensait qu'elle existait en 1938 chez les Emerillons.

Nous avons pratiqué 42 cuti-réactions à la tuberculine sur les Roucouyennes: 40 ont été négatives et 2 douteuses. Comme nous n'avons rencontré d'autre part aucune manifestation clinique de tuberculose, nous sommes en droit de penser qu'elle n'existe pas chez les Indiens. La fragilité pulmonaire des Indiens laisse néanmoins peser une grave menace de contamination sur ces organismes déjà affaiblis et carencés, et l'on sait la rapidité évolutive des tuberculoses d'exportation. Les contacts entre Européens et Indiens devant, nous l'espérons, se faire désormais plus fréquents, la vaccination des enfants par le B C G éviterait peut-être des désastres.



• Ocopi •



Orteils du même sujet.

Affections diverses. Nous n'avons aucune donnée précise sur les parasitoses intestinales. Les selles d'un Emerillon contenaient des œufs d'Ankylostome et des Anguillules. Un autre examen fait sur un enfant Roucouyenne atteint de diarrhée n'a montré aucun parasite. Les examens hématologiques systématiques pratiqués chez les Oyampis en 1947 ont montré une éosinophilie presque constante (70 % des individus), avec des taux atteignant parfois 30 et même 40 % d'éosinophiles. L'ankylostomiase serait essentiellement à l'origine des parasitoses.

Diarrhées et dysenteries sont rares chez les Indiens adultes mais fréquentes et graves chez les enfants; n'oublions pas qu'il n'y a aucun aliment de transition entre l'allaitement et le régime des adultes, ce qui oblige à prolonger l'allaitement jusqu'à l'âge de 4 ou 5 ans malgré l'épuisement des mères.

Nous avons été surpris de rencontrer d'assez nombreuses cardiopathies: un rétrécissement mitral chez une jeune femme, plusieurs aortites chez des individus âgés, ainsi que de nombreux souffles organiques.

Les trois quarts des individus présentent des séquelles de conjonctivite sous forme d'opacification plus ou moins forte de la cornée, de synéchies du globe et même de pannus. Conjonctivite et affections oculaires sont très répandues chez les Indiens qui s'en plaignent souvent.

Nous avons également observé une néphrite albuminurique fébrile sans étiologie précise.

Un homme de quarante ans avait une déformation des orteils inclinés à angle droit sur les métatarsiens; ses doigts présentaient diverses luxations et ankyloses vicieuses des articulations inter-phalangiennes. L'affection serait survenue brusquement dans l'enfance et ne peut être rapportée à aucune étiologie. Crevaux rapporte une déformation analogue chez les Oyampis appelée *Ocopi*.

L'avortement semble être pratiqué par les Indiennes dans certains cas, en particulier lors des grossesses pendant la période d'allaitement. Seule une nécessité vitale semble inspirer cette pratique car les Indiens désireraient avoir davantage d'enfants.

Maladie oké-oké. Sous ce nom les Indiens désignent une maladie qui paraît bien individualisée et qui leur est spéciale; 5 des Roucouyennes et 3 des Emerillons en sont atteints ce qui fait 7 % environ de la population totale.

Voici trois observations qui retracent les trois périodes de la maladie:

Tadamalei, jeune garçon de 15 ans, souffre depuis deux jours d'un œdème dur, tendu, douloureux, infiltrant la cheville et le dos du pied droit, respectant la plante et les orteils; tout le membre inférieur est douloureux à la mobilisation active ou passive.

Il n'y a aucune modification articulaire, ni adénopathie mais on sent un cordon lymphatique induré à la face interne de la cuisse. Les réflexes sont normaux, la peau est intacte, il n'y a aucune érosion même minime du pied; ce dernier est chaud, bien irrigué le pouls pédieux bat normalement.

La température est à 38°5, la rate déborde de deux travers de doigt et il existe un léger subictère. Le reste des appareils est normal.

Nous perdîmes de vue le malade le lendemain mais l'entourage nous déclara que c'était l'*oké-oké*.

Ialimé, homme de 35 ans, malade depuis 5 mois; le membre inférieur gauche seul est atteint. La maladie a commencé par un œdème douloureux du pied accompagné de fièvre, qui a duré plusieurs mois. Pendant que le malade impotent gisait dans son hamac sa jambe se fléchissait sur la cuisse chaque jour davantage et l'extension se limitait de plus en plus.

L'œdème du dos du pied existe toujours, il est moins dur que dans le cas précédent et prend le godet; il s'étend à la cheville dont les méplats sont effacés et donne à l'article un aspect cubique. Les mouvements de la tibio-tarsienne restent limités par cette gangue œdémateuse sans qu'il y ait de lésions articulaires. Les téguments au-dessus de l'œdème sont cyanotiques. Les réflexes sont normaux: il n'y a ni adénopathie, ni troubles de la peau; la sensibilité est conservée, les artères battent normalement.

Mais on est frappé par d'importantes modifications des muscles: ceux du mollet sont atrophiés, mais ce sont surtout les extenseurs de la jambe qui ont fondu, la masse du quadriceps ayant à peu près disparu. Par contre les fléchisseurs sont rétractés, et leurs tendons saillants et tendus; cette rétraction est douloureuse. Ainsi la jambe reste en demi-flexion mais l'achèvement de la flexion demeure possible; il n'y a aucune modification articulaire du genou.

Le reste de l'examen n'a révélé qu'une rate débordant de 5 travers de doigt; il n'y avait pas de germe dans le liquide d'œdème, ni de parasite visible dans le sang à l'état frais ou à l'étalement, mais on observait une œsinophilie notable. Le malade recommençait à marcher avec un bâton mais, outre la douleur et le raccourcissement dû à la flexion, la faiblesse des extenseurs ne permettait pas un appui sur le membre et l'homme était devenu un véritable infirme. Nous le revîmes un mois après sans que la maladie se soit sensiblement modifiée.

Sigman, homme de 45 ans; il y a 7 à 8 ans cet Emerillon est resté impotent avec de la fièvre. Actuellement le membre inférieur est en demi-flexion presque à angle droit, le quadriceps fémoral est inexistant, le tendon rotulien est lâche et la rotule rejetée en bas et en arrière. Les condyles fémoraux allongés d'avant en arrière sont devenus elliptiques et le tibia est luxé en arrière. L'extension est impossible car, outre que les fléchisseurs saillent comme des cordes, il y a un véritable blocage de l'articulation par suite de l'allongement des condyles et de la luxation du tibia. Une flexion résiduelle reste possible, le pied et la tibio-tarsienne sont intacts et les réflexes normaux, l'Indien s'appuie sur son membre fléchi pour marcher, mais à chaque pas la jambe cède jusqu'à ce que le talon vienne s'appuyer sur la cuisse; il est obligé de marcher accroupi en s'aidant des membres supérieurs comme une grenouille.

Les autres malades étaient également des cas anciens, avec luxation du tibia en arrière; l'un toutefois était remarquable: survenu chez un jeune garçon, il ne se solda que par une ankylose du genou en bonne position, car le frère du malade l'obligea à maintenir son membre rectiligne en l'attachant avec des morceaux de bois. Il reste au malade une amyotrophie et un raccourcissement, mais la marche est possible. Un des cas est survenu chez une jeune femme.

MALADIE OKÉ-OKÉ



Lésions anciennes fixées.



Oedème inflammatoire du pied.



Lésions anciennes avec luxation du tibia.

La maladie nous apparaît donc comme un œdème unilatéral douloureux inflammatoire du pied suivi de dissémination lymphatique et accompagné de fièvre. Dans une seconde période l'œdème se résorbe lentement tandis qu'apparaît une rétraction des fléchisseurs de la jambe limitant les mouvements du genou, plus ou moins fixé en demi-flexion; parallèlement les extenseurs s'atrophient. La dernière période est celle de déformation orthopédique mécanique du genou, caractérisée par la luxation du tibia en arrière et l'allongement des condyles fémoraux; tous les phénomènes inflammatoires ont disparu mais rétraction et amyotrophie persistent.

On peut vraisemblablement rapporter à cette affection les observations de quelques auteurs: Jacques Perret qui vit l'Emerillon Gotet se traîner à terre accroupi avait cru qu'il s'agissait du résultat d'une fracture ancienne. Douvier en 1938 parle de deux Emerillons atteints de paraplégie unilatérale mais il ne détaille pas les symptômes nerveux que nous savons ne pas exister. Chez les Oyampis de l'Oyapoc, Fribourg-Blanc observa et nous décrit en 1947 deux cas vraisemblablement similaires atteignant l'un l'épaule droite, l'autre le membre inférieur gauche. Celui-ci, plus récent, aurait été très amélioré par la pénicillothérapie locale et générale et la mobilisation partielle sous morphine. Il considère cette affection comme une arthrite ou ostéoarthrite infectieuse chronique déformante et ankylosante. Nous ne partageons pas cette opinion et pensons que les lésions articulaires sont mécaniques et secondaires, dues à une rétraction des tendons des muscles fléchisseurs.

Nous ne saurions avancer à l'heure actuelle aucune explication quant à la pathogénie de cette affection pas plus que nous ne pouvons affirmer qu'il s'agisse d'une entité nosologique particulière; les lésions anciennes ne sont en effet que des réactions mécaniques banales d'un genou contraint de rester en demi-flexion et nous n'avons pas suffisamment observé la maladie à sa période évolutive; seules les observations prolongées de cette période de début permettront d'individualiser nettement l'affection. Bornons nous à rappeler que jamais cette maladie ne fut observée en Guyane parmi les autres populations.

Attitude vis-à-vis de la médecine européenne. Les Roucouyennes n'ayant jamais été soignés de façon suivie ne connaissent pas la médecine européenne et ne sollicitent pas les soins. Ils ont d'ailleurs tendance à attribuer les maladies à des maléfices, contre lesquels seuls les *piayés* ou sorciers peuvent lutter. D'une façon générale ils ont à l'égard de la maladie et de la mort une attitude de résignation qui surprend l'Européen.

Cependant, quand le médecin se présente dans un village, ils se laissent examiner avec confiance et supportent avec stoïcisme les interventions les plus pénibles; ils paraissent avoir une sensibilité délicate, associée à une fermeté de caractère que développent les épreuves traditionnelles comme celle du *maraké*.

CHAPITRE X

LES CAUSES DE L'EXTINCTION DES INDIENS DE LA GUYANE LES MESURES A PRENDRE

INDIENS DE LA COTE ET INDIENS DE L'INTÉRIEUR

Le problème de la disparition des Indiens de la Guyane ne semble pas avoir été sérieusement étudié jusqu'ici. Presque tous les auteurs ont invoqué des causes dérisoires comme le *cachiri*, les bains froids dans la rivière, les guerres entre tribus; pour la plupart le problème ne se posait même pas: de même que l'opium fait dormir parce qu'il a des vertus dormitives, les Indiens disparaissaient parce que c'était leur destin de disparaître, parce que c'était une race épuisée.

Nous pensons au contraire que leur extinction a eu des causes précises, que nous allons nous efforcer de mettre en évidence, en faisant la synthèse des renseignements que nous ont apportés l'histoire et la pathologie actuelle des groupements du Haut Maroni.

Deux faits dominant cette étude:

- les Indiens de l'intérieur vont en disparaissant lentement et inexorablement; rien ne permet de penser à un arrêt spontané de ce processus qui a commencé avec l'arrivée des Européens en Guyane. Seule une action médicale poursuivie avec persévérance pourra les sauver.
- par contre deux tribus de la zone côtière, les Galibis et les Palicours, ont survécu sans aide extérieure et ont même actuellement, après avoir paru pendant les deux derniers siècles menacées d'une extinction totale, une nette tendance à l'accroissement.

Nous n'avons pu séjourner au milieu de ces tribus dont la pathologie semble présenter avec celle des Indiens du Haut Maroni, objet de notre étude, des différences notables. Disons seulement que seul leur habitat paraît en être la cause. L'une et l'autre vivent au milieu de marécages infestés de moustiques, en apparence bien plus insalubres que les rivières de l'intérieur. Mais la proximité de la mer, les savanes noyées, très poissonneuses et giboyeuses, leur assurent une alimentation meilleure et plus régulière. Ils ont toujours eu du sel à leur disposition, et font même usage depuis longtemps de certains aliments d'importation (sucre, etc...). Il est possible que leur organisme présente de ce fait une meilleure résistance au paludisme, qui, d'après les index relevés par M. Abonnenc, les atteint sensiblement moins que l'ensemble de la population créole de la côte.

Faible atteinte du paludisme et alimentation régulière suffisent à expliquer la grande fécondité et la bonne santé générale des femmes Galibi, qui contraste de façon si surprenante avec l'aspect maladif des femmes des tribus de l'intérieur.

CAUSES GÉNÉRALEMENT INVOQUÉES

Avant d'étudier de façon plus précise le processus de cette extinction, nous ne croyons pas inutile de discuter les causes unanimement invoquées par les auteurs depuis le XVIII^e siècle jusqu'à nos jours.

Les Guerres — Les empoisonnements — La dispersion dans l'intérieur. Comme nous l'avons exposé, la suppression des missions des Jésuites a été généralement considérée comme ayant déclenché le processus; les masses d'Indiens qu'on y supposait rassemblées se seraient entre-détruites et leurs débris se seraient enfoncés dans l'intérieur du pays.

Voici l'un des textes les plus caractéristiques à ce sujet:

« Cette Compagnie a été supprimée, les missionnaires morts ou ayant quitté leurs missions n'ont été remplacés par personne...; abandonnés à eux-mêmes, ils (*les Indiens*) se livrèrent aux plus grands excès. Animés les uns contre les autres ils cherchèrent à s'entre-détruire... il reste à peine, après toutes ces divisions intestines, quelques restes de nations éparés ça et là » (1).

Or, nous l'avons vu, aucun des documents d'archives originaux ne fait mention de combats entre tribus, et du reste, dès avant la suppression des missions, il ne restait presque plus d'Indiens en Guyane. C'est au contraire avant l'installation des Européens en Guyane que les tribus se faisaient la guerre; cet état de chose était habituel et du reste ces petites guerres d'embuscade n'ont jamais dû avoir de conséquences démographiques sérieuses; le dernier de ces combats en territoire français est mentionné en 1742 (voir Chapitre VII, pièces justificatives, n° 2). Il se résumait, comme les précédents à quelques meurtres commis dans une embuscade, à l'enlèvement de quelques femmes et au pillage de quelques abattis. Il ne faut pas connaître les Indiens de la Guyane pour croire qu'il puisse en être autrement chez eux. Seule une surpopulation relative aurait pu les contraindre à des guerres sérieuses, et il n'en était plus question en 1763!

D'ailleurs on lit dans la suite du témoignage précité:

« Au reste je n'ai jamais vu, ni entendu parler de grandes batailles entre les Indiens de la colonie qui ont quelques relations avec nous et je n'ai pas connaissance que les querelles des nations respectives se terminent par l'assemblée des nations qui sont en guerre et par le gain ou la perte de la bataille. Les disputes des Indiens finissent presque toujours d'une manière obscure: quelquefois ils se tirent des flèches mais le plus souvent ils emploient la trahison; ils s'empoisonnent ».

« ...le poison est employé avec succès de part et d'autre et on voit disparaître en peu de temps une quantité d'Indiens qui meurent d'une mort qui n'est pas naturelle.

(1) *Mémoire sur les Indiens ou Naturels de la Guyane*. Nouvelles Annales des Voyages, 1842. Ouvrage écrit vers 1790 par un colon de la côte qui ne semble pas avoir voyagé dans l'intérieur.

« C'est ce qui est arrivé au quartier d'Ouassa en 1786 et 1787. La nation Courcouane était « brouillée avec la nation Itoutane. La mort prompte et violente de 40 Indiens qui « périrent empoisonnés fut le résultat de la dispute ».

On retrouve dans beaucoup d'ouvrages du siècle dernier cette légende des empoisonnements mutuels. Son absurdité saute pourtant aux yeux. A qui fera-t-on croire que les gens d'un village puissent aller empoisonner la nourriture de leurs ennemis vivant dans un autre village? Ces petits groupements vivent complètement isolés et très loin les uns des autres; la nourriture est préparée par les femmes à partir de racines de manioc qu'elles ont extraites de terre elles-mêmes, et de poisson jeté dans la marmite aussitôt apporté. En réalité ces prétendus empoisonnements collectifs étaient tout simplement des épidémies de dysenterie; nous verrons plus loin que ces épidémies ont été fréquentes chez les Indiens de la côte. Mais les Indiens, comme tous les primitifs, se croyaient victimes de maléfices. Leurs sorciers accusaient les habitants d'un autre village d'avoir lancé un *piaye*. Et les Européens de l'époque prenaient ces assertions au sérieux.

Nous avons nous-même eu l'occasion d'examiner un Indien Emerillon qui se plaignait d'être empoisonné à petit feu par un sorcier Roucouyenne.

Il présentait un paludisme ancien associé à une infestation intestinale massive par *Ankylostomes* et *Anguillules*.

Il nous expliqua d'ailleurs la façon dont le sorcier l'empoisonnait: elle consistait à souffler de la fumée de tabac en prononçant certaines incantations!

D'autres auteurs avaient supposé que les Indiens s'étaient enfoncés « dans l'intérieur des terres ». En l'absence de tout recensement nominal et de toute possibilité d'investigations de l'arrière pays on pouvait autrefois admettre cette explication. Mais on sait maintenant que l'Amazonie Brésilienne est aussi vide d'Indiens que la Guyane. Le même phénomène s'est produit partout.

Du reste, répétons-le, on ne peut citer un seul exemple d'une tribu qui, ayant pris l'habitude de commercer avec les Européens, d'obtenir des étoffes et des outils en fer, soit retournée volontairement aux formes de vie les plus primitives. Il est très probable que si les tribus indiennes avaient eu le courage de rompre tout contact avec les Européens et de se retirer dans l'intérieur, elles auraient survécu. Nous avons cité l'exemple des Oyampis de l'Oyapoc dont les groupements les plus proches de la côte sont dans une situation démographique désastreuse, tandis que les villages presque inaccessibles des sources de l'Oyapoc présentent une bonne santé générale et une natalité satisfaisante.

LES CAUSES PROBABLES

Elles semblent pouvoir se résumer à quatre principales:

- les épidémies,
- une très faible natalité,
- des causes secondaires aux deux précédentes,
- l'affaiblissement de la société traditionnelle sous l'influence de tentatives civilisatrices maladroites.

Les épidémies. Nous touchons ici la cause essentielle. Depuis leur implantation par les Blancs et par les Noirs, les nouveaux germes microbiens déciment les Indiens sans qu'aucune adaptation apparaisse.

Tout au long de l'histoire de la Guyane, les relations de voyages font état d'Indiens tombant malades au cours des expéditions qu'ils accompagnaient, et de villages peuplés de malades. Il ne semble pas qu'il y ait eu fréquemment des épidémies massives, mais une suite infinie de petites épidémies, analogues à celles qui continuent de nos jours à décimer les Indiens de l'intérieur, apparaissant tous les 5 à 10 ans et tuant chaque fois, sur un groupement de cent personnes, une dizaine d'adultes dans la force de l'âge; ce point de vue est étayé par l'examen très approfondi que nous avons fait des Archives de la Guyane: on n'y trouve aucune relation de grande épidémie (1), mais à de très nombreuses reprises les Indiens sont décrits comme en très mauvaise santé. Dans chaque région cette situation s'est établie dès le contact avec les Européens.

Entre 1730 et 1742 le Camopi, alors très peuplé est parcouru de nombreuses fois par les voyageurs français; dès 1750 les Indiens du Camopi ont complètement disparu.

Nous ne possédons que très peu de renseignements sur ces anciennes épidémies, mais il n'y a pas lieu de douter que le processus ait été différent de celui, parfaitement connu, de la destruction des Oyampis dès leur entrée en territoire français au XIX^e siècle.

En 1817, les Oyampis sont évalués par les premiers voyageurs qui les virent à plus de 6.000. Ce chiffre est attesté par des estimations concordantes et provenant de voyageurs très sérieux. Les Oyampis se présentent alors comme une race splendide, en pleine force. Thébaut de la Monderie décrivant un seul village, en évalue la population à 1.200 personnes!

Le mécanisme se déclenche aussitôt. Bodin, en 1824 trouve les Oyampis ravagés par une épidémie de dysenterie et par le terrible « rhume ». Il demande au gouverneur d'installer chez eux un médecin: « sinon ils n'existeraient bientôt plus qu'à l'état de souvenir ».

En 1828, Adam de Bauve traverse un village de 1.200 personnes désert à la suite d'une épidémie (probablement de nouveau « la rhume »: « sur l'Agamiouare j'ai trouvé « une centaine d'individus atteints d'une épidémie qui ravage ces contrées et qui est cause « de l'abandon où nous avons trouvé les autres villages... ».

Toute la tribu des Oyampis est ravagée par l'épidémie. « ...j'y trouvai une centaine « d'Indiens de mauvaise mine, pâles, malades et malingreux. La plupart s'enfuirent à « notre approche (2). Il se trouvait beaucoup plus de femmes que d'hommes ». « ...Le chef de cet établissement... nous confirma ce que j'avais déjà appris, qu'une « mortalité avait enlevé une grande partie des individus sur les établissements abandonnés « que j'avais passés et il nous assura que partout à une grande distance nous rencon- « trerions le même aspect ».

(1) Sauf une épidémie de variole qui aurait tué 1.200 Indiens de la côte en 1716. *Mémoires pour servir à l'histoire des colonies françaises de la Guyane*, réunis par Artur, Médecin du Roi. Bibl. Nat., manuscrit 2.573 (nouvelles acquisitions).

(2) On voit que les Oyampis faisaient parfaitement le rapprochement entre la visite des Européens et les épidémies; quelques années auparavant, les premiers Français avaient été accueillis avec enthousiasme.

En 1830 l'épidémie marque un temps d'arrêt. Leprieur visite les Oyampis et évalue encore leur nombre à 2.000. Il s'étonne des évaluations de ses prédécesseurs, ne pouvant croire à une diminution si rapide en quelques années.

Les épidémies continuent leurs ravages.

Vers 1835, Lagrange dans un rapport au gouverneur, décrit les Oyampis... « en un nombre assez fort, quoique les 9/10^e aient péri, **victimes des maladies qu'ils puisent promptement dans les vices que notre première fréquentation leur importe toujours** » (1).

Dès 1840, les Oyampis ne sont plus qu'une poignée. Coudreau décrit encore une épidémie sur laquelle il ne donne que peu de renseignements.

Depuis cette époque les Oyampis réduits à une poignée d'hommes continuent à être ravagés par le terrible « rhume ».

Quelles étaient les maladies qui décimaient ainsi les Indiens aux siècles passés? La fièvre jaune ne semble pas en cause, tout au moins chez les Indiens de l'intérieur; ses symptômes étaient assez bien connus et une épidémie massive de fièvre jaune dans les tribus indiennes aurait certainement laissé des traces dans les archives. Toutefois on sait qu'à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e plusieurs épidémies graves de fièvre jaune frappèrent la population de la côte. Des animaux ont pu ultérieurement servir de réservoir de virus sylvestre et il a pu se constituer des foyers endémiques.

Plus certaines sont les épidémies de variole, qui frappèrent durement la population de la côte aux XVIII^e et XIX^e siècles, et décimèrent certainement les Indiens Galibis; on trouve de nombreuses références à ce sujet dans les archives.

Toutefois nous n'avons trouvé aucun texte décrivant des épidémies de variole chez les Indiens de l'intérieur. La variole était très bien connue des Européens et très redoutée; les voyageurs l'auraient certainement mentionnée.

Heckenroth en 1939 signalait un Roucouyenne grêlé au milieu des Oyampis. A l'heure actuelle la maladie semble éteinte: nous n'avons vu aucun Indien présentant des cicatrices.

Les épidémies les plus meurtrières ont certainement été provoquées par la pneumopathie spéciale aux Indiens, « la rhume ». C'est à cette affection que le gouverneur d'Orvilliers attribuait explicitement la destruction des Indiens de l'Oyapoc entre 1730 et 1750 (voir Chapitre VII, pièces justificatives, n° 4). Elle est également, à n'en pas douter, la cause presque exclusive de la destruction des Oyampis au XIX^e siècle. Elle reste le grand fléau de la population indienne.

Des épidémies de dysenterie, probablement bacillaire, ont été signalées aussi à plusieurs reprises, surtout chez les Indiens de la côte. La dernière en date a sévi, chez les Palicours du Bas Oyapoc il y a une dizaine d'années.

(1) Archives Coloniales Modernes, série A 3-02.

Une très faible natalité. Là réside un des aspects les plus douloureux de l'extinction des Indiens de la Guyane. Nombre de groupements humains ont une mortalité aussi forte, mais peuvent survivre grâce à une forte natalité. Tel n'est pas le cas des Indiens de l'intérieur de la Guyane. Les taux de reproduction que l'on trouve chez les Indiens actuels (25 à 35 enfants de moins de 15 ans sur 100 personnes) sont très insuffisants et les anciens recensements montraient une situation pire encore. Nous avons cité le recensement de Préfontaine qui en 1749 dénombrait sur l'Oyapoc 200 enfants sur 1.200 Indiens, soit moins de 20 %. Bien que la mortalité infantile fut peut-être à cette époque plus forte encore que maintenant chez les Indiens (aucun document ne nous renseigne à ce sujet) il est extrêmement probable que le taux très bas de la natalité était, comme de nos jours, le principal facteur de décadence démographique.

Il est très probable que chez les Indiens de l'intérieur la natalité a toujours été très faible; les causes que nous avons évoquées à propos de Roucouyennes (alimentation insuffisante en quantité et en qualité, paludisme) ont dû toujours exister. Mais avant l'arrivée des Européens il est probable que la durée moyenne de la vie chez les Indiens était beaucoup plus longue. Les premiers navigateurs les décrivaient unanimement comme vivant très vieux, et en bonne santé.

Ainsi les femmes chez lesquelles comme nous l'avons vu la fécondité se prolonge jusqu'à 45 à 50 ans, parvenaient à mettre au monde suffisamment d'enfants pour assurer l'équilibre démographique.

Il est très probable qu'une action médicale qui parviendrait à augmenter sensiblement la durée moyenne de vie des adultes, sans que le taux de natalité fut augmenté, parviendrait de ce seul fait à rétablir cet équilibre.

Causes secondaires. La situation pathologique et démographique que nous avons étudiée entraîne l'apparition d'autres facteurs qui précipitent la disparition des Indiens:

- la **sous-alimentation**. Dans bien des villages la proportion des malades et des infirmes hors d'état de travailler est si élevée que c'est à peine si les hommes valides parviennent à cultiver assez pour assurer la subsistance de tous. Quant à la chasse et à la pêche, ressources alimentaires essentielles, elles ne peuvent être pratiquées efficacement que par des hommes en bonne santé. Ainsi les carences alimentaires vont en s'aggravant.

Une autre cause intervient dans le processus d'extinction, secondaire elle aussi aux deux précédentes: c'est la **consanguinité**. De moins en moins nombreux, mais voulant préserver leur individualité raciale, les Indiens de l'intérieur sont amenés de plus en plus à ne contracter que des unions consanguines.

Bien que la grande pureté de la race rende ces unions moins dangereuses qu'ailleurs, quand ce processus est poussé à l'extrême une dégénérescence apparaît. Elle est actuellement sensible chez les Emerillons, le moins nombreux des groupements.

Au point où en sont arrivées les choses, on doit conseiller à ces Indiens de se marier systématiquement dans une autre tribu que la leur. Les différences anthropologiques existant entre tous ces groupements sont très faibles et les traditions (déjà bien affaiblies d'ailleurs), ne peuvent guère en souffrir; il est admis en effet que dans un tel mariage la femme prend la langue et les traditions de la tribu dans laquelle elle vient vivre. Les unions entre Roucouyennes et Emerillons, dont il existe quelques exemples, donnent naissance à des enfants sains et vigoureux.

L'influence néfaste de notre civilisation. L'extinction des Indiens de la Guyane a eu une autre grande cause; incapables de s'adapter à nos formes de vie, les Indiens ont subi, sous l'influence de tentatives civilisatrices maladroites un appauvrissement psychique évident qui peut être défini ainsi: la société se désagrége, les chefs ne sont plus obéis, des traditions tout à fait nécessaires au développement de la force d'âme ne sont plus pratiquées.

Ces causes n'ayant pas été bien mises en évidence par les anciens auteurs nous croyons devoir nous y attarder.

Il faut voir dans l'Indien des grands bois un homme qui possède des propriétés mentales et physiologiques fondamentalement différentes des nôtres comme de celles des Noirs; ces propriétés, qui sont héréditaires et qui n'ont aucune tendance à se modifier, l'enchaînent profondément à ses formes de vie ancestrales.

Mis en contact avec notre civilisation, qu'il ne peut comprendre et à laquelle il ne peut s'adapter, il perd ses vertus naturelles et tombe dans une complète déchéance. On ne peut conserver le moindre doute à cet égard en étudiant l'histoire de la Guyane. Pendant des siècles des hommes intelligents, patients et sensibles, ont cherché à « civiliser » les Indiens, à les instruire, à leur faire adopter nos mœurs. L'échec a été total, en dépit de la bonne volonté mise en œuvre de part et d'autre. Dès que l'influence européenne s'affaiblissait, les Indiens retournaient à leurs formes de vie premières. On ne peut citer aucun exemple du contraire.

Par une aberration vraiment très étrange, les Européens des siècles passés se refusaient à voir les différences d'ordre psychique qui séparent les hommes. De nos jours encore beaucoup les nient, ou n'en tiennent aucun compte. On trouverait normal par exemple de mettre des enfants Indiens dans nos écoles, de leur enseigner une forme de civilisation fondée sur notre rigueur mentale, sur notre pouvoir d'abstraire, sur notre besoin de connaissance et notre amour de la vérité, alors qu'ils ne possèdent aucunement ces propriétés mentales et qu'aucune forme d'éducation ne les développera jamais chez eux.

Que peut devenir un Indien placé dans ce cadre si peu fait pour lui? Il se décourage et s'abandonne. Relisons les pages où Leprieur décrivait les Indiens « fainéants, menteurs et ivrognes » de la côte de l'Oyapoc, et les comparait aux primitifs restés fidèles à leur civilisation originale.

Ce processus mental est l'exact parallèle de ce que nous avons étudié à propos de la pathologie. De même que notre présence détruit les Indiens par le simple apport de germes microbiens pour nous banaux, les poisons psychiques contenus dans notre civilisation dégradent l'âme indienne sans qu'aucune adaptation puisse se faire.

Tel est le processus qui s'est déroulé au cours des âges. Même dans les plus grandes tribus, qui ne voulaient pas renier leurs traditions et qui du reste n'eurent que peu de contacts directs avec les Européens, la mort successive des adultes, fauchés encore jeunes par la maladie, a causé dans la transmission de l'héritage ancestral d'irréparables coupures.

Or, de même que notre civilisation est l'expression de nos tendances profondes, la tradition indienne, construite et enrichie au cours des âges par la sagesse et l'expérience de nombreuses générations d'ancêtres, est la seule règle de vie qui leur soit parfaitement adaptée. Elle est leur seule possibilité authentique d'évolution et le seul palliatif efficace à leurs défauts héréditaires. On conçoit que la perte ou l'affaiblissement de ce trésor spirituel constitue pour les Indiens un désastre irréparable.

A cet égard la comparaison entre les Roucouyennes et les Emerillons du Tampoc est parfaitement démonstrative: les Emerillons, qui ont perdu toutes leurs traditions, ont atteint la pire déchéance humaine, car c'est à peine s'il leur reste le goût de l'existence.

Ils montrent au plus haut degré les tares indiennes telles que l'inefficacité, le goût de l'inutile, la paresse et l'inertie mentale, mais ils ont perdu la noblesse, le stoïcisme, la fierté silencieuse et la joie de vivre qui sont les qualités si marquantes des hommes rouges. Inadaptés et inadaptables, ils disparaissent dans le dénuement moral et matériel le plus complet.

Il est particulièrement intéressant de noter que 80 ans d'association intime avec la population cupide des chercheurs d'or et des trafiquants ne leur a pas donné le moindre sens des valeurs matérielles. Ainsi l'un d'eux, à qui nous offrions le choix, pour prix d'un travail, entre un kilog de poudre et une poignée de perles de verre, choisit délibérément les perles, bien qu'il possédât un fusil et que la poudre fut alors d'une rareté extrême. Ce même homme ne manifestait pas de joie quand il allait à la chasse, il restait apathique et triste: il ne chassait plus que pour manger, alors que nos compagnons Roucouyennes, chasseurs dans l'âme, vibraient et ne se possédaient plus en suivant la piste d'un animal, même si nous avions abondance de vivres.

Les Roucouyennes, protégés par leur isolement et par leurs fortes traditions, restent, des cinq tribus indiennes de la Guyane, la plus viable et la plus vigoureuse. Leur vie a gardé une couleur et une noblesse singulières.

Nous espérons qu'on saura préserver ce petit groupe si remarquable, actuellement menacé d'une disparition complète, mais susceptible de reprendre très rapidement sa vigueur s'il reçoit désormais une aide efficace.

L'AIDE AUX INDIENS

Comme nous l'avons indiqué, l'une des premières préoccupations doit être **d'isoler au maximum les Indiens** des autres populations. On devrait chercher à les regrouper sur des rivières où eux seuls seraient autorisés à résider; il faudrait s'efforcer de contrôler leurs échanges. Cet isolement est particulièrement important actuellement en raison des risques de contamination dont nous avons vu la gravité.

Au point de vue de l'action proprement dite, le problème le plus urgent est d'ordre médical. Le paludisme doit disparaître et il n'existe à l'heure actuelle qu'un moyen d'arriver à ce but: la distribution massive d'antimalariques, permettant à tous la prévention quotidienne; en somme on doit traiter une communauté indienne pour le paludisme comme on le ferait pour une communauté européenne (1).

L'Indien, comme l'Européen, doit être vacciné, principalement contre la variole et la tuberculose.

La prévention et le traitement efficace des affections propres aux Indiens, comme la pneumopathie épidémique et la maladie Oké-Oké, ne pourront être envisagés qu'après une étude approfondie de ces entités morbides. Quelques règles d'hygiène élémentaire pourraient diminuer certains risques d'infection, en particulier les parasitoses intestinales.

L'amélioration des ressources alimentaires vient au second plan. Les cultures ne peuvent guère produire davantage dans l'état d'affaiblissement où se trouvent les hommes qui les entretiennent. Là réside le seul problème car les plantes vivrières des Indiens, dont ils usent depuis des millénaires, correspondent à tous leurs besoins. Le rendement de la chasse sera accru lorsque les fusils remplaceront les arcs, mais la rareté du gibier limitera toujours cette ressource. Un accroissement de la population ou une concentration dans une même région des Indiens survivants, souhaitable par ailleurs pour leur porter assistance, rendront encore chasse et pêche plus aléatoires; aussi seul l'élevage nous paraît pouvoir apporter une solution satisfaisante à cette question; mais il convient de bien remarquer qu'il est toujours très dangereux d'apporter des modifications fondamentales à la vie des sociétés primitives, car elles peuvent avoir des conséquences imprévues et très néfastes.

La distribution de quelques vivres de base et surtout de lait à l'intention des enfants, dissimulée sous forme d'échange avec les produits indiens, pourrait parer aux besoins les plus urgents.

Ce n'est que lorsqu'on sera en présence d'hommes en bonne santé et que l'avenir de la race sera assuré que l'on pourra envisager d'enrichir la vie spirituelle ou les traditions et de les amener vers tel ou tel but soigneusement choisi d'après le génie de la race. L'introduction de formes de vie nouvelles ne se fera qu'avec une extrême prudence. On peut être assuré que **tout apport qui ne correspond pas à un besoin sincère ne peut faire que du mal**, quels que soient les bons sentiments qui motivent l'action. Ce qui subsiste encore de la civilisation indienne, pensée religieuse, vie sociale, art, doit être sauvegardé à tout prix: on peut être certain d'y trouver la seule base d'une évolution authentique.

On s'efforcera tout particulièrement de lutter contre les tendances à la mendigoterie, qui ne manqueraient pas de se développer par la distribution de vivres ou d'objets sans contrepartie et sans travail, et on préférera toujours donner l'outil plutôt que l'objet fabriqué.

(1) Les distributions d'antipaludiques ne peuvent être efficaces que sous forme de petits flacons individuels, ou tout au moins à raison d'un par famille. Si on se contente de donner un flacon collectif par village, l'expérience montre que le chef le met en réserve pour sa famille.

Il faut avoir le courage de reconnaître que la totalité des populations primitives qui ont été soumises aux efforts civilisateurs des Européens se sont effondrées. La néfaste idéologie de l'« assimilation », fruit de l'orgueil et de l'aveuglement, a fait aux Indiens d'Amérique autrement plus de mal que la violence. « Vous n'arriverez pas à détruire les Séminoles par le fer et par le feu, disait Mark Twain avec une cruelle ironie, donnez leur plutôt du savon et de l'instruction ».

On s'efforce maintenant à travers le monde, au prix des plus grands efforts, à sauver les merveilles de la nature, les races d'animaux menacés de disparition.

Les civilisations primitives font partie du patrimoine commun de l'humanité; elles méritent d'être elles aussi défendues et sauvegardées.

CONCLUSIONS

Dans la **Première Partie** de ce travail nous avons tenté de donner un aperçu d'ensemble de la Guyane Française aux points de vue historique, géographique et démographique.

Dans la **Deuxième Partie** notre sujet s'est limité à l'étude des populations primitives du Bassin du Maroni: les Noirs Bonis et les Indiens Roucouyennes. Confinés en des régions difficiles à atteindre, ils ne purent jamais être visités de façon suivie.

Le peuple Boni, environ 600 individus de race noire, descendants d'esclaves africains ayant reconquis leur liberté par les armes au XVIII^e siècle, présente le phénomène exceptionnel de retour complet aux mœurs et coutumes africaines, notamment au régime matrilinéaire. C'est une population vigoureuse et bien adaptée, d'un intérêt économique réel.

Nous insistons particulièrement sur les aspects suivants de la pathologie des Bonis:

- extrême fréquence des affections cutanées (mycoses, ulcères phagédéniques ou torpides, dermo-épidermites microbiennes).
- fréquence des maladies vénériennes, blennorragie au premier chef, facteur important de stérilité féminine.
- bonne résistance au paludisme, pourtant fortement endémique sur le Moyen Maroni (*P. Falciparum* essentiellement); l'atteinte viscérale est exceptionnelle chez l'adulte.
- rareté relative de la lèpre dont nous n'avons observé qu'un cas cliniquement affirmable (forme lépromateuse).
- par contre, très grande fréquence du pian, observable à tous ses stades évolutifs, atteignant en fait la quasi totalité de la population à tous les âges.

- existence de véritables épidémies de méningites aiguës chez l'enfant, à forme cérébro-spinale foudroyante.
- résistance à la tuberculose.

Les Indiens Roucouyennes font partie, ethniquement du groupe Caraïbe. La pureté de leur race est attestée par l'uniformité de leur groupe sanguin (O). Réduits à une centaine en territoire français, ils vivent isolés sur le Haut Maroni, répartis en quatre villages. Leurs traditions et coutumes gardées jalousement ne semblent être que le pâle reflet d'un passé millénaire.

Leur pathologie est très différente de celle des autres groupes ethniques:

- remarquable résistance aux affections cutanées: lèpre, pian, ulcères sont inconnus chez les Indiens.
- la grande endémie est le paludisme, qui se manifeste par de nombreux accès fébriles et des atteintes viscérales sévères pouvant aboutir à la cachexie palustre. L'index splénique est très élevé.
- extrême sensibilité aux affections pulmonaires aiguës: plusieurs épidémies de broncho-pneumonies ont ravagé les villages indiens; selon notre hypothèse, elles seraient consécutives à l'apport d'un virus grippal par les Européens. Par contre la tuberculose est inconnue, ainsi que l'atteste la négativité constante des cuti-réactions tuberculiniques que nous avons pratiquées sur la totalité de la population présente dans les villages.
- une affection originale nous a paru mériter d'être isolée sous le nom indien de Maladie Oké-Oké: elle est caractérisée par une luxation postérieure chronique unilatérale du genou par rétraction post-inflammatoire des fléchisseurs de la jambe. Nous n'avons rencontré ce syndrome que chez les Indiens et 5 fois sur une population d'une centaine d'individus.

Au cours de ces cent dernières années, les Roucouyennes ont vu leur nombre décroître dans d'effrayantes proportions. En plus de la mortalité élevée, nous avons retenu comme causes de cette dépopulation: la précarité et la pauvreté des ressources alimentaires chez un peuple ne pratiquant pas l'élevage et confiné sur les Hautes Rivières; la carence en éléments minéraux et surtout en sel. Par ailleurs, les femmes qui accomplissent de durs travaux, sont en outre obligées d'allaiter les enfants jusqu'à l'âge de 4 à 5 ans, faute d'aliments propres au sevrage. Aussi, le taux des naissances est-il peu élevé. Enfin la mortalité infantile entre 0 et 5 ans est voisine de 30 %.

Pour quiconque a vécu au milieu de ces « nations » il est un sentiment qui s'impose et que tout français doit partager: leur intérêt humain, dépassant largement toutes considérations démographiques ou économiques: les Bonis pour le courage et la volonté qui leur ont permis de reconstruire une communauté loin de leurs terres ancestrales, en pays de l'hostilité de la nature et des hommes; les Indiens, parce qu'ils sont les derniers représentants d'une race dont la noblesse et la fierté ont frappé tous les voyageurs et se manifestent encore malgré leur dénuement extrême.

C'est dans cet esprit qu'il faut concevoir l'aide à leur apporter:

- l'assistance médicale viendra en premier lieu, insistant chez les Indiens sur la lutte anti-palustre et l'hygiène de l'enfant, chez les Bonis, sur le traitement du pian et des dermatoses. Cette tâche ne sera rendue possible que par une parfaite connaissance de la psychologie et des coutumes indigènes
- l'aide économique sera prudente: chez les Bonis on cherchera à faciliter le travail artisanal du bois, et à accroître l'activité du canotage de frêt. Chez les Indiens, il serait nécessaire d'introduire l'élevage pour suppléer la chasse et de pratiquer des distributions périodiques de vivres, sous forme d'échanges pour ne pas dégénérer en aumônes dégradantes.

Dans tous les cas, ces interventions devront absolument respecter la hiérarchie ancestrale et les croyances, ne favoriser aucun métissage, ne chercher à introduire aucune forme d'éducation ou de vie nouvelle, ni aucun concept étranger au génie propre de la race.

LISTE DES PLANCHES

	Pages
Un aspect caractéristique de la forêt guyanaise. (Vallée de l'Oyapoc)	10
Type Boni. — Canots Bonis	50
Pian (lésions cutanées)	58
Pian (ostéites)	58
Dermatoses diverses	62
Syphilis	64
Evolution du peuplement indien de 1675 à 1950 (graphique)	84
» » » de 1674 à 1750 (carte)	84
» » » de 1790 à 1850 (carte)	84
Situation des Indiens de Guyane en 1950 (carte)	94
Chef Oyampi du Haut Oyapoc. — Adolescent Oyampi	96
Chefs indiens Roucouyennes. — Enfant Roucouyenne	100
Femme indienne filant. — Indien appelant le gibier	102
Paludisme	114
Ocopi	116
Maladie Oké-Oké	118
Carte de la Guyane française (sous retour de couverture)	

